

PRINTEMPS ALLI SMITH

EN LETTRES D'ANCRE

GRASSET

ALI SMITH

PRINTEMPS

roman

Traduit de l'anglais
par LAETITIA DEVAUX

BERNARD GRASSET
PARIS

DU MÊME AUTEUR

HÔTEL UNIVERS, Éditions de l'Olivier, 2003.

LA LOI DE L'ACCIDENT, Éditions de l'Olivier, 2007.

GIRL MEETS BOY, Éditions de l'Olivier, 2010.

LE FAIT EST, Éditions de l'Olivier, 2014.

COMMENT ÊTRE DOUBLE, Éditions de l'Olivier, 2017.

AUTOMNE, Grasset, 2019.

HIVER, Grasset, 2021.

OceanofPDF.com

Pour garder à l'esprit
mon frère
Gordon Smith

Et pour
mon frère
Andrew Smith

Pour garder à l'esprit
mon amie
Sarah Daniel

Et pour
Ô la plus belle des florissons !

Sarah W_{OOD}

OceanofPDF.com

*C'est, semble-t-il, un étranger, mais ce qu'il présente,
Une branche flétrie, verte au bout seulement,
Et la devise en est : in hac spe vivo.*

William SHAKESPEARE, *Périclès, Prince de Tyr*, traduction par Paul Bensimon et Jean-Pierre Richard, Gallimard, Pléiade, 2016

*Mais si les morts sans fin éveillaient en vous une image,
ce serait peut-être celle des chatons
qui pendent aux branches des noisetiers nus,
ou la pluie qui tombe sur une terre sombre au printemps.*

Rainer Maria RILKE, *Les élégies de Duino*, traduction par Lorand Gaspar, Seuil, 1972

*Nous devons commencer, c'est ça le plus important.
Après Trump, nous devons commencer.*

Alain BADIOU

Je guette déjà les signes du printemps.

Katherine MANSFIELD

*L'année s'étirait comme un enfant
Et se frottait les yeux sur la lumière.*

George Mackay BROWN

OceanofPDF.com

1.

OceanofPDF.com

Maintenant ce qu'on veut pas c'est les Faits. Ce qu'on veut c'est la confusion. Ce qu'on veut c'est la répétition. Ce qu'on veut c'est la répétition. Ce qu'on veut c'est que les gens au pouvoir disent **la vérité c'est pas la vérité.** Ce qu'on veut c'est des députés au parlement qui disent **Theresa May un couteau chauffé à blanc planté tourné et retourné dans son torse** des choses comme **qu'elle amène son propre nœud coulant** on veut que les députés de la majorité à la Chambre des communes crient **suicidez-vous** aux membres de l'opposition on veut que des gens puissants disent qu'ils veulent voir d'autres gens puissants **découpés et ensachés dans mon congélateur** on veut voir les musulmanes ridiculisées dans un éditorial on veut des rires on veut le bruit de ces rires qui les suivent partout où elles vont. On veut que les gens qu'on appelle des étrangers se sentent étrangers il faut que ce soit très clair qu'ils peuvent pas avoir des droits sauf si on le décide. Ce qu'on veut c'est de l'outrage de l'offense de l'amusement. Ce qu'il faut c'est dire que la réflexion c'est pour l'élite la connaissance c'est pour l'élite ce qu'il faut c'est que les gens se sentent abandonnés privés de leur droit de vote ce qu'il faut c'est que les gens sentent. Ce qu'il faut c'est la panique on veut de la panique inconsciente on veut aussi de la panique consciente. Il faut l'émotion on veut de la loyauté on veut de la colère. Il faut tous ces trucs patriotiques. Ce qu'on veut c'est toujours le même **Scandale des Mères Alcooliques Danger d'une Aspirine Par Jour** mais en plus urgent **Nein Nein Nein** hashtag **#tireruntrait** on veut **Donnez-nous ce qu'on veut**

sinon on se casse on veut la fureur on veut l'outrage on veut les mots à leur plus émotif antisémite c'est bien nazi c'est génial pédo ça peut vraiment le faire étranger en situation irrégulière pervers on veut des réactions qui viennent des tripes on veut des Tests osseux pour les « Enfants Migrants » 98 % exigent une interdiction des Nouveaux Migrants des Navires de Guerre pour Stopper les Migrants Combien on Peut Encore en Accueillir Verrouillez vos Portes Cachez vos Femmes on veut une Tolérance Zéro. Il faut des infos adaptées à la taille des téléphones. Il faut s'affranchir des grands médias. Il faut regarder derrière le journaliste pour parler directement à la caméra. Il faut envoyer un message très clair très fort pas du tout ambigu. Il faut des chocs sur les fils d'actualité. Il faut plus de chocs sur les fils d'actualité allez vite choc suivant démerdez-vous on veut des images de torture. Il faut les trouver il faut qu'ils pensent qu'on peut les trouver et aussi le mot *lynchage* à tous les pas blancs.

On veut des menaces de viol des menaces de mort 24/24 7 jours sur 7 pour les femmes députées noires non pour toutes les femmes qui se permettent d'agir en public toute personne qui agit en public qu'on aime pas il faut des Comment elle ose/comment il ose/comment ils osent. Il faut suggérer l'ennemi intérieur. Il faut des ennemis du peuple on veut que leurs juges soient appelés ennemis du peuple on veut que leurs journalistes soient appelés ennemis du peuple on veut que ceux qu'on décide d'appeler ennemis du peuple soient appelés ennemis du peuple on veut dire et répéter tout haut dans le plus d'émissions à la télé et à la radio comment on nous fait taire. Il faut parler des vieux trucs comme si c'était nouveau. Il faut que les nouvelles soient ce qu'on dit qu'elles sont. Il faut que les mots disent ce qu'on dit qu'ils disent. Il faut nier ce qu'on dit en le disant. Il faut que le sens des mots ça ait aucune importance. Il faut un bon vieux slogan La Grande-Bretagne pas l'Angleterre/l'Amérique/l'Italie/la France/l'Allemagne/la Hongrie/la Pologne/le Brésil [insérer le nom du pays] d'abord. Il faut du dark web de l'argent des algorithmes des réseaux sociaux. Il faut dire qu'on fait ça pour la liberté d'expression. Il faut des bots il faut des clichés il faut de

l'espoir. Il faut dire c'est une nouvelle ère que l'ère précédente est morte leur temps est fini c'est à nous maintenant. Il faut faire plein de sourires en le disant il faut rire face caméra ah ah ah tabassez cet homme qui rit comme une baleine écoutez cette sonnerie d'usine à la fin de la journée cette usine est morte on est la nouvelle sonnerie on est ce qu'il faut à ce pays depuis toujours on est ce qu'il vous faut on est ce que vous voulez.

Ce qu'on veut c'est ce qu'il faut.

Ce qu'il faut c'est vouloir.

OceanofPDF.com

C'est de nouveau le moment, c'est ça ? (Haussement d'épaule.)

Rien de tout ça ne me touche. Ce n'est que de l'eau et de la poussière. Tu n'es qu'eau et poussière d'os. Bon. Au final c'est ce qui m'est le plus utile.

Je suis l'enfant qu'on a enterré sous les feuilles. Les feuilles qui pourrissent : c'est moi.

Ou représentez-vous un crocus dans la neige. Vous voyez le petit cercle de neige fondue autour ? C'est la porte qui s'ouvre sur la terre. Je suis le vert dans le bulbe et l'instant où la graine se fend, le déploiement de la fleur, le petit bout vert des branches comme si le vert était éclairé.

Les plantes qui se relèvent au milieu des déchets et du plastique, tôt ou tard, surgissent quoi qu'il arrive. Les plantes qui poussent malgré tout sous vos pieds, les gens dans les ateliers clandestins, les gens qui font des courses, les gens à leur bureau dans le reflet de leur écran ou qui scrollent sur leur téléphone en attendant leur tour chez le médecin, les manifestants qui crient, où que ce soit, peu importe la ville ou le pays, les variations de la lumière, les hochements de tête des fleurs près du tas de cadavres et de là où vous habitez et de là où vous picolez jusqu'à la connerie, le bonheur ou la tristesse, de là où vous priez vos dieux et des grands supermarchés, les gens sur les autoroutes qui filent le long des bas-côtés et des fourrés comme si de rien n'était. Tout existe. Les corolles des fleurs éclosent sur les dépôts sauvages. La lumière zigzaguant entre vos divisions, traverse les gens munis d'un passeport, les gens qui ont l'argent, les gens qui n'ont rien, les abris, les canaux et les cathédrales, vos aéroports, vos cimetières, tout ce que vous enterrez, tout ce que vous déterrez pour dire que c'est votre histoire ou que vous exhumez pour faire de l'argent, la lumière passe quand même.

La vérité est une sorte de quand même.

L'hiver est un néant pour moi.

Vous croyez que je n'y connais rien au pouvoir ? Vous croyez que je suis né de la dernière pluie ?

En effet.

Bousillez mon climat, je bousille vos vies.

Vos vies ne signifient rien pour moi. J'extirperai les jonquilles de la terre en décembre. Je bloquerai les portes avec de la neige en avril et je ferai tomber cet arbre d'un souffle pour qu'il éventre votre toit. Je recouvrirai votre maison avec une rivière.

Mais c'est avec moi que votre sève renaîtra. Je vous injecterai la lumière dans les veines.

Qu'est-ce qu'il y a sous la surface de votre route ?

Qu'est-ce qu'il y a sous les fondations de votre maison ?

Qu'est-ce qui voile vos portes ?

Qu'est-ce qui donne des couleurs renouvelées à votre univers ? Quelle est la clef du chant des oiseaux ?

Qu'est-ce qui forme le bec dans l'œuf ?

Qu'est-ce qui propulse la plus fine des pousses vertes à travers ce rocher jusqu'à ce que la roche se fissure ?

OceanofPDF.com

Il est 11 h 09 un mardi matin d'octobre 2018 et Richard Lease, le réalisateur de télévision et de cinéma, un homme dont la plupart se rappellent surtout pour les nombreux, bon, d'accord, quelques épisodes de *Play for Today* salués par la critique dans les années 1970, mais aussi beaucoup d'autres choses au fil des années, ce que je veux dire, c'est que si vous avez atteint un certain âge, vous avez forcément vu quelque chose qu'il a réalisé, est debout sur un quai de gare dans le nord de l'Écosse.

Que fait-il là ?

Ce n'est pas la bonne question. Car cette question implique une histoire. Or il n'y a pas d'histoire. Ça suffit, les histoires. Il se retire de l'histoire, tout particulièrement de l'histoire de : Katherine Mansfield, Rainer Maria Rilke, une SDF qu'il a vue la veille au matin sur un trottoir devant la British Library, et par-dessus tout, celle de la mort de son amie.

Oubliez tout ce qu'il y a ci-dessus sur un réalisateur dont vous avez entendu parler ou pas.

C'est juste un homme dans une gare.

Pour l'instant, la gare est à l'arrêt. À cause de retards, aucun train n'arrive dans cette gare ni n'en repart, en tout cas depuis qu'il se trouve sur ce quai, alors c'est plus ou moins comme si la gare comblait ses besoins.

Il n'y a personne d'autre sur le quai. Il n'y a personne sur le quai d'en face.

Il doit bien y avoir des gens quelque part, des gens dans des bureaux qui surveillent l'endroit. Il y a sûrement encore des gens payés pour surveiller des endroits comme ça. Il doit bien y avoir quelqu'un quelque part devant un écran. Mais il n'a vu personne. La seule autre personne qu'il a vue depuis qu'il a quitté la maison d'hôte et descendu la grande rue, c'est quelqu'un qui s'affairait sous l'auvent d'un camion à café

devant la gare, une de ces camionnettes Citroën, une personne qui ne sert personne.

Non qu'il cherche qui que ce soit. Il ne cherche personne, et personne ne le cherche, personne qui compte pour lui, en tout cas.

Mais où est Richard, putain ?

Son téléphone est à Londres dans un gobelet de plastique à moitié rempli avec son couvercle dans la poubelle d'un *Prêt à Manger* sur Euston Road.

Était. Richard ne sait pas où il est maintenant. Une décharge. Un site d'enfouissement.

Bon.

Bonjour Richard, c'est moi, Martin Terp arrive d'un instant à l'autre, pourrais-tu me dire à peu près quand tu seras là ? Bonjour, Richard, c'est encore moi, juste pour te dire que Martin vient d'arriver au bureau. Pourrais-tu me passer un coup de fil pour me dire quand on peut espérer te voir ? Richard, c'est moi, tu peux m'appeler ? Salut Richard, c'est encore moi, j'essaie de reprogrammer le rendez-vous de ce matin puisque Martin n'est à Londres que jusqu'à ce soir et qu'ensuite, il ne revient pas avant la semaine prochaine, alors appelle-moi pour me dire si cet après-midi, c'est possible, tu veux bien ? Merci Richard, j'apprécierai. Salut Richard, sans réponse de ta part, j'ai décalé notre rendez-vous à seize heures, tu peux confirmer quand tu auras ce message que tu as eu ce message, s'il te plaît ?

Non.

Il est debout dans le vent, les bras croisés sur sa veste pour l'empêcher de battre (froid, pas de boutons, boutons perdus), il regarde les petites paillettes blanches incrustées dans le quai à ses pieds.

Il prend une grande bouffée d'air.

Il a mal aux poumons quand ils sont pleins.

Il observe les montagnes qui dominent la ville. C'est quelque chose. Quelque chose de sinistrement authentique. Le sens de la montagne.

Il songe à son appartement à Londres. Il doit y avoir de la poussière en suspens dans le soleil qui s'infiltre dans les interstices des stores s'il fait beau à Londres à cet instant.

Regardez-le, il scénarise sa propre absence.

Il scénarise sa propre poussière.

Non, stop. C'est un homme contre un pilier dans une gare, c'est tout.

Un pilier victorien. La ferronnerie du pilier est recouverte de peinture bleue et blanche.

Puis il recule sous le semblant de verrière qui couvre le quai, il se rapproche des bâtiments pour se protéger du vent.

Certaines montagnes en arrière-fond ont ce qui ressemble à des nuages de pluie au sommet, comme si leur sommet était voilé de nuages. Les nuages dans l'autre sens, vers le sud, selon lui, font comme un mur, un mur éclairé par-derrière. Les nuages par-dessus les montagnes, nord, nord-est, sont faits de brume.

C'est pour ça qu'il est descendu du train à cet endroit : le train roulait vers cette gare, et ces montagnes avaient l'air propres, comme si elles avaient été nettoyées. On aurait dit qu'elles s'acceptaient telles qu'elles étaient, qu'elles ne demandaient rien. Qu'elles se contentaient d'être.

Sentimental.

Mythomane de toi-même.

La voix de l'automate dans le haut-parleur s'excuse une nouvelle fois du fait qu'il n'y a pas de train à l'arrivée ou au départ de la gare.

Il ne s'y passe presque rien, à part les annonces automatiques, quelques oiseaux qui traversent le ciel, le bruissement des premières feuilles d'automne, des herbes folles et du gazon dans le vent.

Un homme debout dans une gare observe le cirque de montagnes au loin.

Aujourd'hui, on dirait un trait tracé par une immense main puis estompé par-dessous, comme une chose endormie, une chose qui attend. Elles ressemblent au dos préhistorique des monstres des mers imaginaires et assoupis.

L'histoire des montagnes.

L'histoire de moi qui évite les histoires.

L'histoire de moi qui descends d'un putain de train.

Il secoue la tête.

C'était un homme sur un quai de gare. *Il n'y avait pas d'histoire.*

Sauf que si. Putain, il y a toujours une histoire.

Pourquoi se trouvait-il sur ce quai de gare ? Attendait-il un train ?

Non.

Allait-il quelque part ? Pour quelle raison ? Quelqu'un l'attendait-il à la descente du train ?

Non.

Dans ce cas, pourquoi cet homme était-il sur ce quai s'il n'allait pas prendre de train et s'il n'attendait pas de train ?

Il était là, c'est tout, d'accord ?

Pourquoi ? Et toi, pauvre type, pourquoi tu parles de toi au passé ?

Un pauvre type, c'est vrai. C'est juste. Il a perdu quelque chose. Et depuis, il est pauvre.

Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il s'est passé exactement ?

Je ne sais pas comment le dire.

Essaie.

(Soupirs.) Je ne peux pas.

Essaie. Allez. Tu es censé être monsieur Dramatique. Tu as bien une idée ?

D'accord. D'accord. Imagine quelqu'un ou quelque chose, une force ou équivalent, qui t'appuie sur la tête puis te transperce avec un vide-pomme, tu tiens debout comme s'il ne s'était rien passé alors que si, et ce qu'il s'est passé, c'est que tu es un homme creux, il y a un trou à travers toi là où se trouvait autrefois ton cœur. Ça te va ?

Complaisant. C'est nul. On se croirait dans *Tom et Jerry*. Tu veux qu'on te plaigne d'être creux ? D'avoir perdu ta putain de fécondité ?

J'essaie juste de mettre en mots ce que je ressens, le sentiment qui n'est pas facile à décrire du...

Te mets pas en scène pour moi, espèce de déchet...

moment de sa vie où il était capable d'aimer, au sens propre, d'être amoureux, sous le charme, heureux, de quelque chose comme la simplicité d'un citron. N'importe quel citron, dans un compotier, sur

l'étal d'un marché, dans un filet avec d'autres citrons qui attendent le client dans un supermarché. Il y a eu une époque de sa vie où ce genre de chose le comblait.

Mais là, c'est comme si cette simplicité était, sans qu'il s'en soit rendu compte, devenue très petite et lointaine, tandis que lui, sur le pont d'un vieux paquebot qui file vers une mauvaise mer, agite le bras comme un fou en direction d'une côte qui, tout comme à l'époque où il tirait une joie régulière de quelque chose comme la simplicité d'un citron, avait disparu, s'était totalement volatilisée, n'était plus visible à l'œil nu.

N'est plus.

Pauvre type.

OceanofPDF.com

Quand il songe à sa première rencontre avec Paddy, ce qui lui vient en tête c'est une image en noir et blanc d'il y a au moins cinquante ans de traces de dents dans un morceau de chocolat, un morceau déjà si vieux que lorsqu'il l'a découvert, il était devenu tout blanc, surtout les encoches laissées par la rangée de petites dents. Les dents de Beatrix Potter. Allez savoir quand, Beatrix Potter avait croqué dans ce carré de chocolat puis l'avait posé et oublié à l'intérieur de cette cabane où elle écrivait et illustrait des livres sur de charmants animaux en tenue edwardienne qui étaient soit gentils soit méchants soit stupides, le canard flatté par le renard, l'écureuil qui mange tellement de noix qu'il ne peut plus ressortir du tronc de l'arbre ; elle avait mordu dans une tablette de chocolat d'avant-guerre et la marque de ses dents lui avait survécu, dans cette cabane, des dizaines d'années après sa mort en 1900 et des poussières.

Il était assistant de l'un des assistants réalisateurs, c'était l'un de ses tout premiers boulots. La première fois qu'il travaillait sur un scénario écrit par Paddy.

Le scénario avait transformé un tournage pas très inspiré en un film intéressant. Plus que ça, elle avait intégré les photos de dents sur le chocolat à son scénario, si bien qu'ils n'avaient pas eu d'autre choix que d'utiliser les photos.

Quand on lui avait proposé de faire son premier film tout seul, il avait obtenu son adresse auprès de quelqu'un et l'avait contactée. Il lui avait payé un whisky au Hanged Man. Il venait d'avoir vingt et un ans. Il n'avait jamais payé de whisky de sa vie à quelqu'un, encore moins à une femme, encore moins à une femme aussi belle qu'elle et plus âgée comme elle.

— *Parce que je suis irlandaise ?*

— *Parce que vous êtes bonne.*

— C'est vrai, vous avez raison, je suis bonne. Je suis très bonne dans ce que je fais. Et vous, êtes-vous bon ? Je ne veux travailler qu'avec les très bons.

— Je ne sais pas encore. Sans doute pas. Je suis plutôt quelqu'un d'intéressé. Mais vous avez réussi, avec les dents dans le chocolat. Vous les avez intégrées.

— Oui, vous avez l'œil. Je dois vous reconnaître ça. Et vous êtes très jeune. Alors bien des choses sont encore possibles. Vous voulez absolument travailler avec moi parce que j'ai réussi à intégrer quelque chose qui fait qu'ils ont dû utiliser vos photos. C'est ça ?

— Vous voulez la vérité ? C'est grâce à votre scénario que j'ai décroché ce boulot.

(Elle secoue la tête et détourne les yeux vers la porte du pub.)

— Vous avez amélioré ce film. Grâce à votre scénario, il s'est produit quelque chose de vrai.

— De vrai, hein ?

(Pause. Cigarette, aspiration de fumée, souffle de fumée.)

— D'accord.

— D'accord ? Vraiment ? Vous acceptez ?

— D'accord, je vais travailler avec vous. C'est pour Play for Today, c'est ça ? D'accord, à condition qu'on y ajoute quelque chose, quelque chose d'un peu plus inattendu, ni vu ni connu.

— Inattendu de quelle manière ?

— Il y a des moyens de survivre à cette époque, Doubledick, et selon moi, l'un de ces moyens, c'est la forme que prend une narration.

La veille au matin, un mois jour pour jour après la cérémonie funéraire (elle avait été incinérée au cours d'obsèques qui s'étaient déroulées dans la plus stricte intimité quelque temps auparavant, il ne sait même pas quand, il n'y avait que la famille), il marche dans Euston Road et, en passant devant la British Library, il voit une femme assise contre le mur, la trentaine, peut-être seulement vingt ans et quelques, avec des couvertures et, sur un petit morceau de carton déchiré, des mots qui demandent de l'argent.

Non, pas d'argent. Pour ça il faut un *s'il vous plaît*, un *aidez* et un *moi*.

Rien que ce matin en marchant à travers la ville, il est passé devant un nombre incalculable de SDF. Le nombre de SDF est redevenu incalculable de nos jours ; un vieux gaucho comme lui sait pourquoi. La droite est de retour au pouvoir, alors les gens sont de retour dans les rues.

Mais allez savoir pourquoi, il la remarque. Ses couvertures sales. Ses pieds à même le trottoir. Il l'entend, aussi. Elle chante une chanson pour personne, non, pas pour personne, elle chante pour elle avec une voix d'une douceur remarquable à huit heures moins le quart du matin. Elle chante :

*Un millier de personnes
Courent dans la rue
Oh rien rien rien
Oh rien rien rien
Oh rien*

Richard poursuit sa route. Quand il s'arrête, il vient juste de dépasser l'entrée de la gare de King's Cross. Il fait demi-tour et il entre comme si c'était pour ça qu'il était là.

Au centre de la galerie marchande, il y a un stand sous le coquelicot géant du souvenir qui vend des chocolats en forme d'ustensiles et autres outils. Marteaux, tournevis, pinces, couverts, tasses, etc. On peut acheter une tasse en chocolat, une soucoupe en chocolat, une cuiller à thé en chocolat et même une cafetière à l'italienne en chocolat (ça, ça coûte très cher). Les objets sont incroyablement bien faits et il y a foule autour du stand. Un homme en costume achète ce qui a vraiment l'air d'un robinet de cuisine argenté ; la vendeuse le place délicatement dans une boîte qu'elle a garnie de paille.

Richard glisse sa carte bancaire dans une machine qui délivre des billets. Il choisit l'endroit le plus lointain où on peut se rendre en train depuis cette gare.

Il monte dans un train.

Il y passe une demi-journée.

Environ une heure avant que le train atteigne son terminus, il apercevra des montagnes contre le ciel par la vitre et décidera de descendre là. Qui l'empêcherait de faire ce qu'il veut ou de descendre dans un endroit qui n'est pas inscrit sur son billet ?

Oh rien rien rien.

King Gussie, ça rime avec réussi – il avait toujours pensé que ça se prononçait comme ça, comme le robot qui l'annonçait dans les haut-parleurs de la gare londonienne de King's Cross avant qu'il monte dans le train.

Kinioussi, c'est comme ça que le prononcent les gens de la maison d'hôte chez qui il frappe. Ils auront l'air suspicieux. De nos jours, qui ne réserve pas via une application sur son téléphone ? Qui ne possède pas de téléphone ?

Il s'assiera au bord de l'étrange lit dans la maison d'hôte. Il s'assiera par terre et il s'arc-boutera entre le lit et le mur.

D'ici à demain, ses vêtements auront pris l'odeur de désodorisant de la chambre où il aura passé la nuit.

11 h 29. Une voix automatique s'excuse par le système de sonorisation du retard du train de 11 h 08 de la compagnie ScotRail en provenance d'Édimbourg Waverley en raison d'un incident sur la voie au sud de Kingussie, du retard du train de 11 h 09 de la compagnie ScotRail à destination d'Inverness en raison d'un incident sur la voie au sud de Kingussie, du retard du train de 11 h 35 de la compagnie ScotRail en provenance d'Inverness en raison de problèmes de signalisation et du retard du train de 11 h 36 de la compagnie ScotRail à destination d'Édimbourg Waverley en raison de problèmes de signalisation.

En raison de problèmes de signalisation, dit Richard à sa fille imaginaire.

La déraison des problèmes de signalisation, répond sa fille imaginaire.

(Sa fille imaginaire est encore là, même après la mort de Paddy.)

Dès qu'il n'est pas certain du sens de quelque chose de nouveau, il demande à sa fille imaginaire. Par exemple, #MeToo.

Cela signifie que tu es concerné, lui a dit sa fille imaginaire. Toi aussi.

Puis elle a ri.

C'est quoi un hashtag ? il lui avait demandé.

Elle a environ onze ans maintenant. Ça fait plus de vingt ans qu'elle a cet âge dans sa tête. Il sait que c'est très patriarcal et pas correct de sa part de ne pas lui avoir offert, en tout cas jusqu'à présent, une vie d'adulte. (Il se dit qu'il n'est sans doute pas le seul père, loin de là, qui ressent ça ou qui le ferait s'il le pouvait.)

Un hashtag, c'est différent d'un hachis, a répondu sa fille imaginaire. N'essaie pas de le manger. Encore moins de le fumer.

En l'honneur de sa véritable fille, où qu'elle se trouve dans le monde en partant du principe qu'elle est encore de ce monde, il a cherché sur le Net ce que ça signifiait vraiment.

Pas trop tôt, aussi, il s'est alors dit.

Après ça, il n'avait pas dormi pendant quinze jours, il était éveillé nuit après nuit dans son lit même à quatre heures du matin à se demander si cette fois-ci ou celle-là... quand il croyait qu'il pouvait se comporter comme il voulait avec les femmes qu'il fréquentait. Il avait tendu la main vers plus d'une jambe. Il avait tenté le coup plus d'une fois. Il avait eu de la chance plus souvent qu'à son tour. Aucune ne s'était plainte.

En tout cas, pas à lui.

Au bout de deux semaines, il avait recommencé à dormir. Il était épuisé.

Je me suis parfois comporté comme un monstre, tu sais, il a dit à sa fille imaginaire dans sa tête.

Je n'en attendais pas moins, a répondu sa fille imaginaire.

Je me suis parfois comporté comme un monstre, tu sais, il a dit à sa vraie fille dans sa tête.

Silence.

Mars dernier. Cinq mois avant qu'elle meure. Il parcourt les kilomètres de trottoirs couverts de neige fondue entre chez lui et chez elle. Il sonne à la porte. L'un des jumeaux vient lui ouvrir. Paddy est à l'autre bout de la maison. Elle l'entend dans l'entrée et elle crie :

Serait-ce mon très cher roi des arts ?

Elle est de cette maigreur où on a l'impression que son bras pourrait se briser s'il soulevait une tasse de thé. Mais son esprit s'en prend à lui avec force, ses cheveux trop longs, qu'est-ce que c'est que cette tache sur sa chemise, qu'est-ce que tu fabriques, tu ne sais plus manger proprement ? Regarde l'état de ton pantalon, tu n'as pas de bottes ? Regarde ton pauvre petit torse tout creux dans cette chemise tachée, Dick, tu te prends pour Périclès prince de Tyr ou quoi ?

Périclès prince de Tyr tire sur la corde, il répond. Dix kilomètres dans le blizzard pour venir discuter intendance avec toi.

Et ça serait toi qui tires sur la corde, espèce d'escroc, à t'apitoyer sur ton propre sort. C'est moi qui suis en train de mourir, elle dit. Retire ces chaussures mouillées.

Tu ne mourras jamais, Paddy, il dit.

Oh que si, elle dit.

Oh que non, il dit.

Grandis, elle dit, on n'est pas dans une pantomime, on va tous mourir, c'est un fantasme moderne et un malaise général de croire que non, ne tombe pas là-dedans, de toute façon, pour l'instant, c'est moi qui ai le bateau à la coque trouée, alors bats des pattes.

On est tous dans le même bateau, Paddy, dit Richard.

Ne me pique pas ma tragédie, elle dit. Mets tes chaussures sur ce radiateur. Retire ces chaussettes et mets-les sur le radiateur aussi. Dermot, apporte une serviette et allume la bouilloire.

Le navire du monde libéral, il dit. On croyait tous être compagnons sur un bateau qui vogue à jamais vers le soleil couchant à l'horizon.

Tout a changé, tout a bien changé, elle dit. Et comment progresse le navire du nouvel ordre mondial, dis-moi ?

Il rit.

Il prend la forme d'un navire de jeu vidéo, il dit. Conçu par ordinateur pour être torpillé.

L'ingéniosité humaine, elle dit. Il faut saluer le fait de toujours trouver de nouvelles façons intéressantes de jouir de la destruction des choses. Comment vas-tu, à part la fin de la démocratie libéralo-capitaliste ? Ça fait plaisir de te voir, mais qu'est-ce que tu veux ?

Il lui raconte la dernière nouvelle, il vient d'apprendre qu'on lui a attribué le dernier film de Martin Terp.

Terp ? Oh mon Dieu, elle dit.

Je sais, dit Richard.

Que Dieu te vienne en aide, parce que tu vas en avoir besoin, elle dit. Attribué comment ? Pour quoi faire ?

Il lui parle du roman sur ces deux écrivains qui habitaient en 1922 dans la même petite ville suisse mais ne se sont jamais rencontrés.

Katherine Mansfield ? elle dit. Vraiment ? Tu es sûr ?

C'est bien elle, il dit.

Voisine de Rilke ? elle dit. Pour de bon ?

Les remerciements à la fin du roman l'affirment, en tout cas, il dit.

Quel genre de roman ? elle dit. Qui l'a écrit ?

Du genre littéraire, il dit. Le deuxième roman d'une Nella quelque chose, Bella. Beaucoup de mots. Peu d'action.

Et ils confient ce genre de projet à Terp ? elle demande.

C'est un best-seller. Il a figuré sur toutes les listes de prix, il dit.

Je vis sous ce genre de radars, désormais, elle dit. Et c'est bien ?

Les éloges sur l'édition de poche disent une idylle de paix et de tranquillité, un cadeau du passé, on se laisse prendre, on s'abandonne, une échappée à l'ère du Brexit, tout ça, il dit. J'ai bien aimé. Deux

personnes qui vivent une paisible existence d'écriture et se croisent parfois dans un couloir d'hôtel. L'une achève l'œuvre de sa vie, même si elle l'ignore encore. Elle est malade. Pour fuir les disputes avec son mari, qui habite plus haut dans la montagne, elle est descendue vivre dans cet hôtel avec une amie, un personnage assez effacé. L'autre écrivain, comment il s'appelle, tu dis ?

Rilke, dit Paddy.

Il a terminé l'œuvre de sa vie un peu plus tôt dans l'année, dit Richard, il est épuisé. Il doit y avoir des travaux dans la tour où il réside, alors il s'installe au bout de la rue dans le même hôtel. Les travaux se terminent, il quitte l'hôtel au moment où elle arrive avec son amie chargée comme un baudet de tous leurs bagages. Mais il aime bien dîner à l'hôtel, alors tous les soirs ou presque, il y retourne, c'est dans une station de ski et c'est l'été, alors l'endroit est désert, l'hôtel comme la ville, et parfois les deux écrivains sont assis non loin l'un de l'autre dans la même salle à manger. Parfois, ils se croisent dans les jardins de l'hôtel, le roman parle des montagnes qui les dominent et d'eux qui les contemplent, etc. ils vivent leur vie dans la magnificence de ce décor alpin.

Et qu'est-ce qui s'y passe ? demanda Paddy.

Je viens de te raconter l'intrigue, il dit.

Hum, dit Paddy.

La saison passe, il dit. Ils ne se rencontrent jamais. Chevaux, chapeaux-cloches, petits gilets, herbe haute, fleurs, pâturages avec des vaches, vaches avec des cloches autour du cou. Un drame en costume.

Elle agite la tête.

Mais Terp, elle dit. Quelle catastrophe. Tu ne peux pas te sortir de là ?

Il tend une manche de chemise pour lui montrer à quel point elle est élimée. Puis il tend l'autre manche, elle aussi élimée.

Tu as lu le script ? elle dit.

Oui, il dit.

Il y a des terroristes dedans ? elle dit.

Ils éclatent de rire. L'année dernière, ils ont visionné ensemble en VOD tous les épisodes de *Trésor National*, la dernière série de Martin Terp qui avait fait l'objet de critiques dithyrambiques : cinq épisodes

haletants rythmés par des explosions ; la police et les services secrets qui affrontent un groupe de femmes terroristes islamistes barricadées avec des gilets de kamikaze, des civils et un jeune guide spécialisé dans l'histoire de l'Angleterre en guise d'otage.

C'est pour ça que je suis là, Paddy. C'est pire que les terroristes, dit Richard.

Il lui raconte que Martin Terp a déjà soumis plusieurs jets de scènes de sexe, à propos desquelles la chaîne à l'origine du projet d'adaptation et l'importante plate-forme de diffusion en ligne financent une bonne part du film, sont très enthousiastes.

Des scènes de sexe ? dit Paddy.

Il acquiesce.

Entre Katherine Mansfield et Rainer Maria Rilke ? elle dit. En quelle année, déjà ? 1922 ?

Dans la tour, dans la chambre d'hôtel de Mansfield, dans d'autres lits de l'hôtel y compris celui de son amie, il y a aussi un petit prisme lesbien, et attends, ce n'est pas fini, dans les jardins de l'hôtel, où se trouve une petite grotte où a l'habitude de jouer un quatuor à cordes, dans le couloir de l'hôtel caché par un rideau derrière une plante en pot, dans la salle de billard, sur la table de billard, avec les boules qui partent dans tous les sens. Du cul comique, il dit.

Paddy rit très fort.

Ce n'est pas le cul comique qui me fait rire, elle dit. Ce qui me fait rire, c'est que ça n'est pas tout simplement grotesque, c'est impossible. En 1922, Mansfield était déjà très atteinte par la tuberculose. Elle en est morte au début de 1923.

Je sais, il dit. J'ai déjà mal là à cause de sa tuberculose.

Il attrape la main trop maigre de Paddy pour la poser sur ses poumons. Elle lui sourit en haussant un sourcil.

Fish are jumpin', Doubledick.

Somatise, *and the living is easy*. Depuis qu'ils travaillent ensemble, depuis *Sea of troubles*, où il avait passé les six semaines de tournage avec un teint que Paddy qualifiait de vert irlandais, diagnostiquant un mal de mer sur terre, la théorie de Paddy, c'est que quand ce genre de chose

commence à lui arriver, le résultat sera de qualité, de même que le succès.

Il sourit et lui lâche la main.

Je suis incapable de faire quoi que ce soit de bien sans toi, il dit.

J'aimerais te démentir, mais là, je suis désarmée, maintenant que tu m'as annoncé que Terp était le nouveau moi, elle dit. Et ne me fais pas souffrir davantage. Je rêverais de faire ça avec toi. Katherine Mansfield. Un script sur Katherine Mansfield, mon Dieu. Et Rilke. Deux monuments de la littérature. Mansfield et Rilke, au même endroit au même moment. Incroyable.

Si jamais ça t'intéresse..., dit Richard.

Tu penses bien que ça m'intéresse, elle dit. Ses meilleures nouvelles, Mansfield les a écrites en Suisse. Et lui, sur le point de finir ses élégies, les *Poèmes à Orphée*. Ces deux esprits brillants qui plongent dans l'obscurité pour chercher comment parler de la vie et de la mort. Qui recréent leur forme littéraire. Au même moment au même endroit. Rien que cette idée. Si c'est vrai, c'est magique, Dick. Vraiment.

Je te crois, il dit.

Elle secoue la tête.

Rilke, elle dit. Avec Mansfield.

Et là Richard se souvient. Il fait le lien. Katherine Mansfield est l'une de ces nombreuses écrivaines dont Paddy parle depuis toujours, l'un de ces auteurs en général dont elle lui parle depuis des dizaines d'années sans qu'il écoute jamais vraiment ou fasse quoi que ce soit à ce sujet.

Il lui dit quelque chose qu'il invente sur l'instant, à savoir qu'il avait toujours cru que la Mansfield dont elle parlait datait de l'époque victorienne, que c'était une vieille bique toute maigre un peu coincée et innocente.

Coincée et innocente ! dit Paddy. Mansfield !

Elle rit très fort.

Katherine Mansfield Park, elle dit.

Richard rit lui aussi, même s'il ne voit pas très bien ce qu'il y a de drôle.

Une aventurière dans tous les sens du terme, dit Paddy. Sexuel, esthétique, social. Elle est allée partout dans le monde. Elle a vécu une vie tous azimuts en amour, ce qui était très osé à son époque, c'est pour te dire à quel point elle n'avait peur de rien. Elle est tombée enceinte je ne sais combien de fois, jamais des bonnes personnes, elle a épousé un étranger pour que son enfant à naître soit légitime, puis elle a fait une fausse-couche. C'est dans le livre ?

Non, dit Richard. Rien de tout ça.

Pendant la Première Guerre mondiale, dit Paddy, elle a traversé la ligne de front afin de passer la nuit avec son amant français, qui était soldat. Pour ça, elle a exhibé une carte postale envoyée par sa « tante » où elle lui demandait de venir la voir de toute urgence. En réalité, la carte avait été postée par son amant. Et signée Marguerite Bombard. Un bombardement de marguerites ! Elle a choqué à l'excès ceux qui se croyaient les vrais révolutionnaires de la société. Elle a renvoyé dans leurs paniers les Woolf, Bell et Bloomsbury qui voyaient en elle une sauvage de Néo-Zélandaise, la petite coloniale. C'était une pionnière.

Paddy secoue la tête.

Mais en cette année 1922, le simple poids d'une couverture sur sa poitrine était trop lourd pour Mansfield. Alors je ne parle même pas de sexe. En 1922, doux Jésus, de ce que je sais, elle était tellement affaiblie qu'elle parvenait à peine à passer d'un fiacre au hall d'un hôtel. Et les hôtels n'aimaient pas les tuberculeux, ils n'autorisaient pas une femme à séjourner longtemps avec ses quintes de toux. C'était peut-être différent en Suisse, où le tourisme de la tuberculose a été élevé au rang d'industrie.

En quel sens ? demande Richard.

Le bon air pur, elle répond.

Comment tu sais tout sur tout, Paddy ? il demande.

Je t'en prie, dit Paddy. Ne me reproche pas ce que je sais. Je suis une espèce en voie de disparition, une créature dont plus personne ne pense qu'elle sert à quelque chose. Les livres. La connaissance. Des années de lecture. Et au final ? Eh bien voilà, je sais des choses.

C'est pour ça que je suis venu, il dit.

C'est bien ce que je me disais, elle dit.

Elle s'appuie contre le rebord de la table et repousse sa chaise. Elle attrape le coin de la table puis se lève. Elle attend un instant que les vertiges cessent. Elle le voit inquiet, qui s'avance pour l'aider.

Non, elle dit.

Elle tourne la tête vers l'entrée et ses bibliothèques.

Le Rilke que je possédais a sans doute depuis longtemps rejoint le paradis qu'est la boutique de charité, elle dit. Un homme magnifiquement mort bien avant sa mort. Observez ce bouquet de roses, il a dit, et oubliez toute autre distraction dans ce monde soi-disant réel. Mais une femme ne peut encaisser que peu d'anges et de roses, de mort-comme-moyen-d'expression-viens-en-moi-et-moi-en-toi-et-ensemble-nous-vaincrons-la-mort-en-mourant. Surtout une femme mourante. Mais là, je me montre injuste.

Elle parvient toute seule jusqu'à l'entrée. Elle s'adosse au mur, puis contre les livres, se déplace le long des étagères jusqu'aux lettres de l'alphabet qu'elle recherche.

Non, plus de Rilke, elle dit. Je t'avais prévenu que je suis injuste. En revanche, j'ai plein de Mansfield pour toi.

Elle attrape un livre, elle l'ouvre, elle l'appuie et s'appuie elle-même sur les autres livres puis le feuillette. Elle le referme d'un coup sec et le glisse sous son bras. Elle saisit deux autres ouvrages. À l'époque, Paddy a encore la force de traverser une pièce avec deux ou trois livres un peu lourds plaqués contre sa poitrine. Elle les lâche sur la table devant lui. Il lit ce qui attire son regard à la page où l'un d'entre eux s'est ouvert.

Un orage s'abat tandis que j'écris cette lettre morose. Il résonne de coups de tonnerre splendides, j'aimerais être dessous dehors.

Ah ah, il dit.

Paddy sourit. Puis elle tapote deux fois la date en haut de la page, 1922, avec un doigt recourbé. Elle retourne s'asseoir dans son fauteuil.

C'est une année très riche qui t'attend, elle dit. 1922, où à peu près un cinquième des millions de gens sur Terre sont sujets de... ?

Elle hausse un sourcil, elle attend la réponse de Richard. Il ne dit rien. Il n'a aucune idée de ce qu'il est supposé répondre.

De l'empire britannique, elle dit. Je continue mon petit tour du monde, Mussolini n'est-il pas déjà en train de commencer à s'armer ? Est-ce que ça figure dans le roman ?

Tu me connais, il dit. J'ai pu passer à côté. Je ne suis pas le lecteur le plus attentif au monde.

Plus proche de nous, 1922, c'est aussi l'année de l'assassinat de Michael Collins, elle dit.

Richard tente de se rappeler qui est Michael Collins.

Réfléchis, dit Paddy. Les soulèvements en Irlande. Une toute nouvelle union. Une toute nouvelle frontière. De tout nouveaux troubles irlandais dans la longue série de troubles irlandais. Ne me dis pas que ce n'est pas de nouveau pertinent de nos jours de cette manière à la fois neuve et ancienne.

Elle ferme les yeux.

Peut-être aussi rappeler Wilson à Terp, elle dit. Ça pourrait lui faire plaisir, c'est encore un assassinat. Je parle de Henry Wilson, tu vois qui c'était ?

Euh, dit Richard.

Brigade légère, commandant dans la guerre des Boers, chef d'état-major général de l'empire britannique pendant la Première Guerre mondiale, unioniste convaincu, quand les républicains l'abattent devant chez lui, ça déverse de l'essence sur une mèche qui flambe déjà, la mèche de la guerre civile irlandaise. Mais tu sais tout ça, n'est-ce pas ? Quoi d'autre encore ? (Paddy est lancée, et elle est inarrêtable.) 1922. L'année où tout ce qui avait une quelconque importance en littérature vole en éclats à Margate Sands, où T.S. Eliot écrit *La Terre vaine*.

Bien sûr, il dit d'un ton neutre.

Ce que je dis, elle dit, c'est que là, tu as tout sur un plateau, en plus d'une *histoire de rêve*. Des gens qui ont réellement existé se trouvent par hasard au même endroit, mais ils ne se connaissent pas, ils ne se rencontrent pas. Ils passent tout près l'un de l'autre. À quelques centimètres. Rien que ça, c'est formidable. Elle a perdu un frère broyé par la guerre, l'autre a failli perdre la tête, broyé par la même guerre. Leurs écrits changent tout. Ils font voler le moule en éclats. Les vrais

modernes, c'est eux. Les Zola et les Dickens passent le relais aux Mansfield et Rilke, deux grands écrivains sans domicile fixe, deux grands personnages à la marge. Elle était de Nouvelle-Zélande, et lui, d'où venait-il, déjà ? D'Autriche ? De Tchécoslovaquie ? De Bohème ?

C'est vrai qu'il a l'air assez bohème dans ce roman, dit Richard.

Pas cette bohème-là, elle dit. Écoute. L'Empire britannique et l'Empire germanique qui tournent comme deux meules géantes, déjà des millions de morts, et elles sont sur le point d'écraser des millions d'autres vies au cours de la guerre à venir. Ça pourrait donner quelque chose de bien, Doubledick. Ça pourrait vraiment donner quelque chose de bien. Dis-le à Terp. La nostalgie de l'empire est de retour. Tu pourrais te servir de ça.

J'entends, il dit. Oui.

Et derrière tout ça, dit Paddy. Le sens de la montagne.

Qu'est-ce que tu veux dire par, le sens de la montagne ? demande Richard.

Dieu leur vient en aide dans ce village suisse, elle dit, avec ses grandes dents pointues de requin tout autour d'eux, comme s'ils se trouvaient sur la langue d'une gueule géante. En Suisse, pays soi-disant neutre, dans l'air, transportées comme la grippe espagnole, les spores de la prochaine dose de fascisme impérial.

Oui, dit Richard. Exact.

(Mon Dieu, il pense en disant ça.

Que sera le monde sans elle ?

Qu'est-ce que je vais faire sans elle ?)

Et ça c'est juste le début, elle dit. Il y a plein d'autres choses. Il y en a plein, plein d'autres. Je vais y réfléchir. Je te fais un topo par écrit, d'accord, Doubledick ?

Richard est physiquement soulagé, comme si quelqu'un venait de faire couler une douche chaude en lui. Peut-être même qu'il fuit, tellement il est soulagé. Il baisse les yeux pour s'assurer que non. Il relève la tête.

Merci, il dit. Paddy, tu es la meilleure.

Mais je ne peux pas faire tout ça pour toi, elle dit.

Non, non, je n'en demandais pas tant, il dit.

Il lui fait un clin d'œil. Elle est impassible, elle a le visage grave.

Toi et tes exigences, elle dit. Tu serais capable de me faire faire des recherches depuis la tombe, des notes posthumes, Rilke ceci, Mansfield cela, et même là, tu trouverais encore à redire à propos de mon écriture.

Paddy, il dit.

Tu vas devoir apprendre à mener la réflexion tout seul, elle dit.

J'en suis incapable, il dit. Et tu le sais.

Non, tu as toujours été doué pour voir les voix, elle dit.

Ah, il dit.

(Pas étonnant qu'il l'aime tant.)

Mais tu vas devoir t'endurcir, elle dit. Devenir plus dur que tu ne l'es. Tu vas devoir poser tes limites avec Terp.

Fais-moi ce topo, Pad, il dit.

Tu peux toujours compter sur ton pad, elle dit.

C'est une vieille blague entre eux. Ils rient comme deux écoliers. Le jumeau qui lui a ouvert un peu plus tôt réapparaît à la porte.

Il vaudrait mieux que tu partes, maintenant, Richard, il dit. Maman a l'air un peu fatiguée.

Un titre provisoire ? demande Paddy.

Elle fait comme si le jumeau n'était pas là. Richard l'ignore, lui aussi.

Le même que le roman, il dit. Pour qu'on sache que c'est l'adaptation d'un livre qui s'est bien vendu, donc ça doit être bon.

Et comment s'appelle le roman ? elle demande.

Avril, répond Richard.

Ah, dit Paddy. Bien sûr. Quel titre. Avril.

Elle ferme les yeux. Elle a tout à coup l'air vraiment fatiguée.

Il attrape l'une de ses chaussettes encore mouillées. Il se lève pieds nus, il récupère ses chaussures sur le radiateur et les tient par le talon.

Elle serre le poing sur la table.

Les fleurs toutes simples du printemps, voilà ce que j'aimerais revoir, elle dit.

Richard enfille une chaussure mouillée. Le froid sur son pied le fait grimacer.

C'est ce qui s'appelle ne pas partir du bon pied, il dit.

Reste aussi longtemps que tu veux, elle dit, les yeux toujours fermés. Prépare-toi quelque chose à manger. Le frigo est plein.

Tu veux que je te cuisine quelque chose ? dit Richard.

Oh mon Dieu, non, elle dit. Je ne peux rien avaler.

On s'en est déjà occupé, Richard, merci, dit le jumeau.

Elle garde les yeux fermés. Elle agite le bras au-dessus de la table.

Reste aussi longtemps que tu veux. Et emporte ces livres. Prends toute sa correspondance. Il y a d'autres volumes à M dans la bibliothèque.

Je refuse de prendre tes livres, Paddy, il dit. En aucun cas je ne prendrai tes livres.

Ce n'est pas comme si j'allais en avoir besoin, elle dit. Prends-les.

OceanofPDF.com

Toujours 11 h 29.

Richard inspire. Il a mal.

C'est à cause de Katherine Mansfield.

Il craint un peu aussi de somatiser la leucémie du poète Rainer Maria Rilke.

La légende veut que Rilke soit descendu dans la roseraie autour de sa tourelle cueillir des roses parce qu'une splendide Égyptienne venait lui rendre visite et qu'il voulait les lui offrir. Qu'il s'est planté une épine dans la main ou le bras. Cette petite blessure a refusé de guérir. Son bras s'est infecté. L'autre bras a gonflé à son tour. Et il est mort.

Cet homme qui avait écrit tant de poèmes sur les roses. Il y a une ironie là-dedans, même Richard est capable de le voir, quand bien même Rilke n'est pas un poète qu'il a beaucoup lu. Jusqu'à cette année, il n'en avait jamais entendu parler. Maintenant qu'il a lu un peu de Rilke sur le Net, il pourrait dire, s'il discutait avec Paddy, qu'il ne le comprend pas. Comment un arbre peut-il pousser dans une oreille ? Il n'y a pas de place pour ça.

Pourtant, Rilke l'homme avait l'air d'un sacré loustic, en tout cas d'après le roman et les sites que Richard a consultés – dès qu'une femme venait le voir, à un certain moment de la visite, il prenait un air cérémonieux en s'immobilisant face à elle pour lui lire un poème, puis tout aussi cérémonieusement, juste avant son départ, il lui présentait le poème qu'il lui avait lu, copié de sa main et dédicacé. Elle quittait la tour en croyant qu'il avait écrit ce poème pour elle. En réalité, le poème datait parfois de plusieurs années, et après la mort de Rilke, plusieurs dames avaient été très déçues d'apprendre qu'il avait recyclé de vieux poèmes pour elles, parfois le même poème sur plusieurs femmes.

Mais son charme lui avait certainement ouvert beaucoup de portes, et comme, apparemment, Rilke n'était pas riche, il avait, en tant que poète, besoin de mécènes et de fécènes (peut-on dire fécène, ou est-ce non féministe ? Les femmes se sentiront-elles offensées par ce néologisme ?). Il aimait particulièrement descendre dans les *palazzi* et autres châteaux de gens riches. Qui n'aimerait pas ça ?

Mais l'épine de la rose. Les poèmes offerts aux femmes. Le charme.

L'histoire qui, etc.

Tout ce que fuit Richard, n'est-ce pas ?

Il est tout à coup pris de nausée.

Il risque d'être malade pour de bon.

(Serait-ce un symptôme de la leucémie ?)

Il cherche une poubelle autour de lui. Il ne veut pas vomir sur un quai aussi propre.

Auquel cas, dit sa fille imaginaire à son oreille, tu ne vas sans doute pas vomir. Quand on est vraiment malade, on ne se demande pas si l'endroit convient ou pas. Et une oreille, c'est assez grand pour un arbre. Un arbre dans l'oreille. Une rose dans le sang. Regarde où je vis, moi.

Il vérifie l'heure.

11 h 29.

L'horloge serait-elle cassée ?

Une minute, c'est si long que ça ?

L'horloge cassée, serait-ce celle qui est en lui ?

Il sort de la gare et cherche sur l'esplanade quelque chose de réel pour y rattacher son esprit plutôt qu'à d'autres réalités.

Il y a une grande structure en pierre un peu plus loin, peut-être un mémorial de guerre. Il va aller lire les noms des morts sur ses flancs.

Mais il n'y a pas de noms de gens morts dessus.

Il y a juste écrit en lettres dorées sur une plaque posée à même la pierre :

FONTAINE MACKENZIE

OFFERTE À SA VILLE NATALE
PAR
PETER ALEX CAMERON MACKENZIE
COMTE DE SERRA LARGO
DE TARLOGIE
INAUGURÉE PAR
LA COMTESSE DE SERRA LARGO
21 JUILLET 1911

C'est une vieille fontaine qui ne coule pas.

Il en fait plusieurs fois le tour. Il lit de nouveau la plaque. Comme c'est étrange. Le Portugal qui rencontre l'Écosse. Mais est-ce vraiment le Portugal ? Ou plutôt l'Amérique du Sud ? Il cherche son téléphone pour vérifier.

Pas de téléphone.

Alors il traverse en direction du camion à café devant la gare.

*Écosscafé
Ce n'est qu'un
au revoir,
mes frères.*

Il n'y a personne sous l'auvent. Il cogne sur le flanc en métal rouillé.

Une femme se glisse comme une chenille par-dessus les sièges à l'avant et atterrit tête la première sur le plancher. Elle a l'air un peu en colère quand elle se relève et apparaît sous l'auvent. Elle a le visage chiffonné de sommeil. On dirait qu'elle est habillée du sac de couchage qu'elle serre contre sa poitrine.

Oui ? elle dit.

C'est un jour chargé, il dit.

Elle le regarde sans rien dire.

Vous insinuez que j'étais en train de dormir dans cette camionnette ? elle dit.

Il rougit.

Non, il dit.

Bon, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? elle dit.

Elle n'est pas aussi jeune qu'il le pensait. Elle a des cercles noirs autour des yeux et le visage marqué, pour ne pas dire usé. La cinquantaine ? Elle constate qu'il l'observe et le regarde d'un air sarcastique.

Je me demandais si vous pouviez m'indiquer la bibliothèque la plus proche, il dit. J'imagine que c'est une bonne chose pour vous que la fontaine soit hors-service. J'imagine qu'elle diminue vos bénéfices. Cette plaque a attiré mon intérêt. Qu'est-ce que Serra Largo a jamais eu à voir avec cet endroit ?

La bibliothèque est fermée, dit la femme.

Richard secoue la tête et prend un air attristé.

Quelle époque nous vivons, il dit. Quel genre de culture ne veut pas que son peuple se cultive ? Quel genre de culture veut que des gens aient moins de chances d'accéder à l'information et à la connaissance que ceux qui peuvent payer pour ça ? On se croirait dans une science-fiction futuriste et totalitaire. Ça aurait fait un bon film dans les années soixante-dix, j'étais plus ou moins réalisateur à cette époque. Pour mon malheur. Je le suis encore. Mais de nos jours, ça a bien changé, tout a changé. Personne ne nous aurait crus si on avait raconté ce qui se passe maintenant. C'est Ragnarök.

Non, c'est Kingussie, elle dit.

Non, dit Richard. Je parlais de la fin du monde. De la fermeture des bibliothèques.

Elle n'est pas fermée *fermée*, dit la femme. Elle est fermée le mardi.

Oh, dit Richard.

Elle rouvre demain, dit la femme.

Ah, dit Richard.

Autre chose ? dit la femme.

Non, non, dit Richard. Non merci. À moins que...

La femme hausse un sourcil et attend.

J'imagine que vous n'avez pas quelque chose qui ressemble à un citron ? il demande.

Une limonade ? dit la femme.

Non, un citron, juste un citron ordinaire, il dit.

Non, je suis désolée, nous n'avons pas ça, dit la femme.

Bon, d'accord. Dans ce cas, je prendrai une limonade, il dit.

Non, nous n'avons pas de limonade, dit la femme. On ne vend pas de limonade.

Ah. D'accord. Dans ce cas, je prendrai un expresso, dit Richard.

Je suis désolée, mais il n'y a pas d'eau chaude dans la camionnette aujourd'hui, dit la femme.

Ah. Bon. Alors un jus de pomme, vous avez du jus de pomme ? il dit.

Non, dit la femme.

Bien, dit Richard. Dans ce cas, juste une bouteille d'eau, s'il vous plaît.

La femme éclate de rire.

Ça me fait toujours platement rire, les gens qui veulent acheter de l'eau en bouteille en Écosse, elle dit.

Plate, c'est vrai, je la préfère plate, dit Richard.

Évidemment, dit la femme. Battue à plate couture.

Ou à bulles, si c'est tout ce que vous avez, il dit.

On n'a pas d'eau, dit la femme.

Dans ce cas, qu'avez-vous ? il demande.

En fait, il n'y a rien dans la camionnette aujourd'hui, dit la femme.

Pourquoi vous ouvrez, dans ce cas ?

Il désigne l'auvent.

Pour l'air pur, dit la femme. C'est gratuit.

Elle est sur le point de se retirer.

Sublimes, les montagnes par ici, dit Richard. Sublimes, mais à taille humaine. Comparées à, par exemple, un endroit comme la Suisse.

Sans doute, dit la femme.

Ça doit être agréable de vivre au milieu de montagnes plus sympathiques que spectaculairement sublimes, il dit.

Sympathiques ? dit la femme. Vous êtes bien crédule. Les sympathiques Cairngorms. Il y a un million et une manières d'y mourir de façon horrible.

Vraiment ? dit Richard.

Hypothermie, tempête, blizzard, dit la femme. Les courants d'air qui vous font basculer cul par-dessus tête dans des congères dont vous ne sortirez jamais. Les tempêtes de neige n'importe quand dans l'année. Y compris en été. Le brouillard, les avalanches. Quand le temps change d'un coup, les gens se perdent. Certains jours, la brume surgit de nulle part alors qu'il fait un temps magnifique à quelques kilomètres de là, on peut être en train de bronzer à Loch Morlich tandis que là-haut, c'est engelures et givre, pas un abri à des kilomètres, pas une seule maison, pas de route, la neige tombe très vite, je vous le promets, vous vous épuisez à vouloir marcher dans cette neige lourde qui peut vous arriver à la taille. Au printemps, au dégel, des ruisseaux tout fins qui n'ont l'air de rien peuvent devenir d'un coup énormes et d'une force terrible. Il y a aussi le risque, quand on met tout son poids sur ce qu'on croit être de la terre ferme, en réalité, c'est de la glace qui fond au-dessus d'une eau très profonde, eh oui, il y a eu plus d'une noyade comme ça, et ce vent d'avril et de mai qui déracine les buissons et les petits arbres pour vous les jeter à la figure.

Eh bien, dit Richard.

La femme le regarde d'un air ironique.

Eh bien, il dit à nouveau.

Eh oui, dit la femme. Mais belles, c'est vrai.

Oui. Bon, merci, il dit.

Il s'apprête à partir.

Et c'était pour les chevaux, dit la femme. Les vaches. Le bétail des environs.

Je vous demande pardon ? dit Richard.

La fontaine d'eau MacKenzie, dit la femme. On raconte que l'eau jaillissait très haut.

Oh, dit Richard. D'accord.

Juste à l'endroit où vous êtes, dit la femme. À votre santé. Et à bon entendeur.

Elle repart, toujours dans son sac de couchage, vers l'avant de la camionnette.

Richard reste quelques instants sur le parking désert. Puis il revient dans la gare.

11 h 37.

Il se dirige vers les voies. Il attend sur le quai désert.

Il réfléchit à prendre la passerelle pour gagner l'autre quai.

Plus ou moins réalisateur.

Le son de sa voix à ses oreilles qui dit ça le dégoûte.

Pour mon plus grand malheur. Ce qu'il dit le dégoûte. *Qu'est-ce que Serra Largo a jamais eu à voir avec cet endroit ?*

Il inspire. Il a mal.

Il expire. Il a mal.

La prochaine fois qu'un train entre dans cette gare et s'y arrête, il se glissera entre le train et le quai, il s'allongera en travers de cette voie bien entretenue et il laissera le wagon sous lequel il s'est glissé mettre fin à ses souffrances par le poids d'un élan qu'on ne peut arrêter.

Oh rien rien rien.

Les montagnes font comme des vagues figées au-dessus de l'homme dans la gare et des bâtiments de la ville.

Un avis de décès paraît dans le *Guardian* environ une semaine après sa mort. Rédigé par l'un des jumeaux. Patricia Heal née Hardiman 20 septembre 1932-11 août 2018.

Elle s'était un jour appelée Patricia Hardiman. Il l'ignorait.

Ils n'avaient pas pensé à mettre le nom de Paddy, celui qu'elle utilisait pourtant dans les génériques, et n'avaient cité que les deux plus célèbres des dix-sept productions originales sur lesquelles ils avaient tous deux collaboré : *Sea of Troubles* (1971) et *Andy Hoffnung* (1972), deux dramatiques saluées par la critique, visionnaires et expérimentales avant l'heure, diffusées par la BBC dans l'émission *Play for Today*. *Sea of Troubles* a saisi les premiers élans de ce qui deviendrait ensuite le mouvement pour la paix en Irlande du Nord ; *Andy Hoffnung* a été l'une des toutes premières dramatiques à exprimer à la télévision britannique ce qu'il s'était passé trois décennies plus tôt au cours de l'Holocauste.

Sea of Troubles : de Beatrix Potter aux cocktails Molotov. Jusque-là, il n'y avait presque jamais rien eu sur l'Irlande du Nord ; Alan Whicker avait bien réalisé un documentaire quelques années plus tôt, mais il n'avait quasiment pas été diffusé. Trop risqué. Pour *Sea of Troubles*, ils avaient agité la caméra afin d'imiter les mouvements de l'œil humain au milieu de véritables gens de façon à présenter des fragments de leur vie, là où ils vivaient vraiment et ce qu'ils disaient dans leur vie de tous les jours en conservant leur anonymat et en les protégeant car les visages n'apparaissaient jamais, ils se contentaient de filmer tout autour d'eux pendant qu'ils parlaient, ils saisissaient la façon dont ils bougeaient leurs mains, la fumée de leur cigarette, les objets sur la table de la cuisine ou la tablette de la cheminée ; un chapelet, une photo de monarque à cheval, un motif sur une table en Formica, le portrait du marin sur un paquet de John Player's, un cendrier vide ou plein, une soucoupe, une bouilloire posée sur le fourneau, un évier en céramique récuré à fond, des pois de senteur

sur une treille par une fenêtre, des cheveux enroulés dans des bigoudis sous un foulard, de la rouille sur le métal d'une barrière, une matraque de policier accrochée à la porte du jardin, un vieux fanion en tissu soigneusement plié derrière une brique dans la remise d'une ferme.

Un soldat qui fouille un adolescent aux cheveux longs en jean et chemise en lui tapotant les jambes. Un soldat qui agite un bâton métallique en direction d'un groupe de huit ou neuf femmes. Les pieds d'un enfant qui traverse une route loin derrière des barbelés.

Cela avait été l'objet de discussions au Parlement. On avait mieux compris comme ça que par un millier d'articles de journaux. *Ils ont prédit le Bloody Sunday.* (Alors que n'importe qui muni d'un seul œil et d'une moitié de cerveau aurait pu *prédire le Bloody Sunday*, avait déclaré Paddy l'année suivante quand un journaliste avait écrit quelque part que c'était *Sea of Troubles*.)

Le premier docudrame expérimental de Paddy. L'un des tous premiers du genre. La première chose que Richard faisait pour de bon. La première chose bien qu'il faisait vraiment. Avec Paddy, au paradis désormais, aussi morte que Beatrix Potter à l'époque pour eux.

Andy Hoffnung : Paddy avait pris place à côté d'un homme pour écouter du Beethoven au Wigmore Hall vers la fin des années 1960. *An Die Hoffnung*, il lui avait dit avec un sourire. Elle avait cru que c'était son nom, elle s'était présentée à son tour, puis elle avait lu sur le programme qu'il s'agissait d'un morceau.

Après le concert, ils étaient allés dîner. (Ils avaient sans doute couché ensemble.) Il ne lui avait presque rien dit de lui. Mais, fine mouche, Paddy avait compris à demi-mot. Il était à moitié d'origine allemande et à moitié d'origine anglaise. Il avait hérité du pire des deux. Il avait beaucoup perdu, famille, amis, maison, tout ça, et bien d'autres choses encore. Et pourtant, c'était l'homme avec le plus d'espoir qu'elle ait jamais rencontré, avait-elle dit à l'époque. Je ne suis pas naïve. Je le pense vraiment. Je me suis rendu compte en discutant avec lui que le véritable espoir, c'est en fait une histoire d'absence d'espoir.

Comment est-ce possible ? avait dit Richard.

(Il était jaloux.)

Je l'ignore. Mais je l'ai quitté moi-même pleine d'espoir, ce qui veut dire beaucoup pour moi en ce moment, Doubledick.

Le type du concert de Beethoven lui avait pris la main au club où ils étaient allés comme pour lui lire les lignes de la main ou lui dire la bonne aventure, mais au lieu de ça, il avait rejoué la scène d'un film de Charlie Chaplin qu'il se souvenait avoir vu dans son enfance où Chaplin attrape la main d'une femme et, en observant les lignes sur son poignet ou sur sa main, lui annonce combien d'enfants elle aura. Il compte. Il dit qu'elle en aura cinq. Puis il regarde les lignes de sa propre main, il compte, et il arrive à vingt-cinq, trente, trente-cinq, et encore plus.

Puis il a fait son petit rire silencieux, elle a dit, il imitait Chaplin qui riait comme un enfant.

Comment il s'appelle ? a demandé Richard (jaloux). Tu as couché plus d'une fois avec lui ? Il était bon au lit ? Ces deux dernières questions, il ne les pose que dans sa tête. À partir de là, dès qu'elle mentionnait, même en passant, quelque chose au sujet de ce putain de Charlie Chaplin, Richard savait qu'elle pensait, ou qu'elle faisait allusion, comme un petit secret, comme si personne ne pouvait savoir sauf elle, sans idée que Richard l'avait percée à jour, au type de An die Hoffnung.

Elle avait écrit le scénario en quatre semaines. Il était ingénieux, il racontait l'histoire sans la raconter. Un homme blessé parcourt Londres, ouvert à tout. C'est à peu près tout. Le froid, le brouillard. Il ne lui arrive rien, mais d'une manière ou d'une autre, tout ce qu'il touche s'ouvre. Il est assis dans une cuisine avec une carte postale. Envoyée depuis allez savoir quel camp pendant la guerre.

Ici tout va bien, déclare face caméra l'acteur qui joue Andy Hoffnung.

Il est en train de lire la carte.

Mais ensuite, regardez, elle écrit, *mais je préférerais être avec la cousine Eury*. Eury était un code entre eux pour signifier l'enfer. Eurydice au séjour des morts. Elle dit qu'en réalité, elle aimerait être morte, il dit.

C'est le seul moment où il est question de la guerre dans le scénario. Ailleurs, elle se devine à travers les trottoirs de Londres, les trouées où il y avait autrefois des maisons, les marches en pierre qui conduisent aux mémoriaux, la boue au bord de la Tamise qui s'agite entre ses berges, les

grandes portes des musées fermées à cinq heures, les voitures stationnées dans la lumière déclinante, la place du marché une fois le marché fini, alors que les étals sont rangés, qu'il ne reste plus que des cageots brisés et des feuilles de chou. Richard envoie d'un coup de pied un navet qui gît dans le caniveau à l'autre bout de la rue par un mois de février crépusculaire.

Heal née Hardiman.

Richard referme le journal et le plie.

Paddy surgit dans sa tête comme par les portes du Hanged Man en ce jour de leur rencontre. Elle était si belle. Plus âgée que lui de dix-sept ans, même si toute femme plus âgée ou presque aurait paru belle à un homme dans la vingtaine, mais elle était tellement plus que ça, indépendante, du genre inclassable, inclassable dès le début. (*On ne peut pas être du genre inclassable*, avait-elle dit quand il lui avait dit ça, *espèce de débile, comment veux-tu catégoriser l'inclassable.*) Elle fumait sans même avoir conscience qu'elle tenait une cigarette, adossée ou penchée sur sa chaise, de cet air de j'en-ai-rien-à-foutre, jusqu'au moment où elle dirait, comme toujours, exactement ce qu'il fallait dire. Sans effort. Comme si elle savait exactement où mener une histoire. Elle tenait à bout de bras un mariage, un travail, des jumeaux à élever, puis, quand son mariage s'était brisé, ça lui avait d'une certaine manière offert encore plus d'insouciance. Lorsque le mariage de Richard avait à son tour volé en éclats à la toute fin des années 1980 et lui aussi, par la même occasion, il avait passé un mois chez elle sur le canapé. Elle l'avait aidé à s'occuper de la maison après le départ de sa femme et de sa fille. Elle l'avait aidé à s'occuper de lui-même.

Il n'avait jamais rencontré de fille comme elle. De femme. Car elle n'était pas qu'une fille.

(Est-ce offensant de dire ça de nos jours ? Il n'en avait aucune idée.)

Assis face à elle au Hanged Man en ce tout premier jour, il se demandait s'ils finiraient par coucher ensemble. (De nos jours, était-ce une pensée offensante ?) Réponse : oui. Mais ça n'était guère utile de le mentionner. Ça serait l'unique fois pour lui que le sexe ne vaudrait pas le coup d'être mentionné. Car ils étaient bien davantage que du sexe. Les personnes avec qui il avait couché au fil des années, avant Paddy, après Paddy, y compris la femme qu'il avait épousée, avaient été là un temps

puis elles avaient disparu, en revanche, d'une certaine manière, Paddy était toujours là.

Il y a une différence entre la stratégie narrative et la réalité, mais elles sont symbiotiques, lui avait-elle dit un jour dans les années 1970.

Il était chez elle. C'était par une douce soirée de printemps. Ils écoutaient les informations à la radio dans sa cuisine. Les Maguire venaient d'être condamnés. (À eux tous, ils auraient fait soixante-treize années de prison avant que la sentence soit annulée et que ceux d'entre eux qui vivaient encore soient libérés.) Le ton sentencieux de Paddy était en lien avec la sentence des Maguire. Mais il était bien incapable de savoir ce qu'elle voulait dire.

Entre quoi et quoi ? Il a dit. Elles sont quoi ?

Elle avait éclaté de rire, c'était la première fois qu'elle riait depuis longtemps, elle avait tellement ri qu'il avait bientôt cessé de se sentir vexé et qu'ils avaient fini dans les bras l'un de l'autre. Après coup, elle avait dit, comme tout le monde, j'aime bien tirer mon coup, Doubledick, et c'était un très bon coup.

Merci.

1^{er} avril 1976.

Puis rien de tel. Ils avaient repris leur travail et leur vie.

OceanofPDF.com

Avril dernier. Le *dernier* mois d'avril. Quatre mois avant qu'elle meure. Même si, sur le moment, personne ne le sait encore, bien sûr.

Mais ce que tout le monde sait ce jour-là, c'est que c'est la plus chaude journée d'avril depuis la naissance de Richard. Ils disent ça à la radio et à la télévision comme si c'était incroyablement lointain, une tout autre époque.

Ce qui est le cas.

Il entre dans un magasin Maplin pour acheter une carte mémoire. La chaîne Maplin va bientôt fermer. TOUT DOIT DISPARAÎTRE. On dirait que le magasin a été pillé. Il demande à un type – son badge indique que c'est le gérant – s'il lui reste des cartes mémoire. Le type secoue la tête. Trop tard, Richard remarque le contour sombre et le bord rouge des yeux de cet homme qui sans doute gagnait bien sa vie, qui avait pris un magasin en gérance, et tout à coup, ça ne veut plus rien dire, en fin de compte, tout ça n'a plus aucun sens.

Sa vie telle qu'il la connaissait est terminée et moi, je lui demande une foutue carte mémoire. Je suis un gourdin sur pattes, pense Richard en ressortant du magasin dévasté.

Il marche sur le trottoir dans la chaleur anormale.

Je suis vraiment stupide, il dit à Paddy en arrivant chez elle. Je suis un monstre en ce monde.

Paddy n'est plus qu'un sac d'os. Presque toute sa fureur s'est consumée, elle aussi. Elle est devenue philosophe sur beaucoup de sujets qui la faisaient encore enrager deux jours plus tôt.

Deux jours plus tôt à peine, elle enrageait au sujet du gouvernement britannique et de l'Irlande.

Il se peut qu'ils ne sachent pas ce qu'ils font, avait-elle dit. Il se peut aussi qu'ils sachent très bien ce qu'ils sont en train de faire. Je ne leur

pardonnerai jamais, personne qui a connu ça ne peut pardonner. Déterrera les anciennes haines.

Il y avait deux autres choses qui la mettaient en colère, aussi.

Oh, je comprends le Brexit, avait-elle dit. Tous ces gens furieux pour toutes les raisons du monde contre la démocratie. Ce que je ne comprends pas, c'est le scandale Windrush. Ce que je n'arrive pas à saisir, ni à accepter, c'est la tour Grenfell. Windrush, Grenfell, ne sont pas des notes de bas de page de l'histoire. *C'est l'histoire.*

Toute l'histoire est notes de bas de page, Paddy, il a dit.

Le Commonwealth, elle a dit. Quel mensonge. Pourquoi il n'y a pas eu un tollé de la taille de ce Royaume qui est soi-disant uni ? À n'importe quelle autre période de ma vie, ce genre de chose aurait fait chuter un gouvernement. Où sont passées les bonnes gens de ce pays ?

Lassitude de la compassion, a dit Richard.

Rien à foutre de la lassitude de la compassion, elle a dit. Les gens n'ont plus d'âme.

Le racisme, a dit Richard. Légitimé. La division légitimée vingt-quatre heures sur vingt-quatre par tous les journaux et chaînes d'information, sur tous ces écrans, à la grâce du dieu des incessants nouveaux commencements, ce dieu qu'on appelle internet.

Je sais que les gens sont divisés, elle a dit. Les gens l'ont toujours été. Mais les gens n'étaient pas – ils ne sont pas – injustes. Avant, même le racisme britannique reculait quand ça touchait à l'injustice.

Tu as vécu dans un monde protégé, a dit Richard.

Laisse-moi rire, elle a dit. Je suis irlandaise. J'étais irlandaise dans les années 1950. J'étais irlandaise quand être un Irlandais à Londres, c'était être *à la fois* un Noir et un chien. Je connais très bien les Britanniques. J'étais irlandaise dans les années 1970. Tu t'en souviens ?

Oui, je m'en souviens, il a dit. Comme toi, je suis vieux.

Un jumeau est apparu.

Maman, calme-toi. Richard, s'il te plaît. Ne la lance pas sur Donald Trump.

On ne parle pas de Trump, a répondu Richard.

On ne parle pas de lui, bon sang, a dit Paddy. On ne va pas faire quelque chose qu'un démagogue narcissique rêve qu'on fasse.

Je t'en supplie, Richard, dit le jumeau. Et ne parlez pas non plus du changement climatique ni de la progression de la droite ni de la crise des migrants ni du Brexit ni de Windrush ni de Grenfell ni de la frontière irlandaise.

Tu plaisantes ? a dit Richard. Il ne resterait plus rien pour la mettre en colère.

Ne dis pas crise des migrants, a dit Paddy. Je te l'ai déjà expliqué des millions de fois. Ce sont des gens. C'est multiplié par soixante millions un individu qui traverse le monde et franchit tous les obstacles qui se dressent devant lui, qui affronte le monde contre vents et marées, lesquels empirent de jour en jour. La crise des migrants. Tu es toi-même fils de migrante.

Richard, dit le jumeau comme si sa mère n'était pas là. Je suis sérieux. Si maman continue à être énervée comme ça après tes visites, nous allons te demander de ne plus venir.

Il faudra d'abord passer sur mon cadavre, putain, a dit Paddy.

Elle est tellement énervée, après, a dit le jumeau.

Je ne suis pas énervée, a dit Paddy.

Après tes visites, on n'arrive pas à lui faire prendre ses médicaments, a dit le jumeau d'un air énervé.

Ça c'est vrai, a dit Paddy.

Son putain de cadavre :

Ils l'avaient sédatée jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Elle était *vieille*, elle était *malade*, c'était le moment pour elle *de partir*, elle avait perdu toute *qualité de vie*. La morphine l'avait métamorphosée : une semaine, elle était au fait des choses, encore pleine d'esprit et d'énergie. La suivante, *Mais qu'est-ce qui crie comme ça ? Mes oreilles ne sont que cris*. Puis elle n'avait plus été capable de suivre une conversation, puis son visage n'était plus qu'inquiétude, comme si elle avait perdu quelque chose sans qu'elle sache quoi.

Non qu'elle ait jamais cessé de prononcer des mots plus gros que tout le monde.

Pas de psychopompeusité ici, avait-elle dit sur son lit de mort.

Non qu'elle ait jamais vraiment cessé d'être là, malgré le délire induit par la perfusion. *Ce qu'ils oublient au sujet de Windrush, c'est que c'est une rivière, et qu'une rivière a plus souvent qu'à son tour une source, qu'elle se jette dans d'autres rivières puis finit par former quelque chose d'aussi vaste que l'océan.*

Cette perfusion est-elle vraiment nécessaire ? a demandé Richard au jumeau.

Le jumeau a demandé à Richard de sortir de la chambre.

Puis le jumeau a dit à Richard de sortir de la chambre.

L'autre jumeau était assis sur une chaise devant la porte. Il avait la tête baissée vers ses pieds ou vers le plancher. En passant, il fallait prendre garde à ne pas le bousculer dans l'escalier.

Cette perfusion est-elle vraiment nécessaire ? a demandé Richard à l'autre jumeau.

Que veux-tu que j'y fasse ? il a répondu. Je n'ai pas mon mot à dire. Je ne peux pas lui donner des ordres. Je suis le cadet.

Tu es son cadet de quatre minutes, a dit Richard. Et tu es un adulte maintenant. Tu as plus de cinquante ans, bon sang.

Le jumeau a gardé la tête baissée vers le parquet. Richard est passé près de lui sans grandes précautions et il est rentré chez lui.

Dix jours plus tard, il lisait dans le *Guardian* :

Patricia Heal née Hardiman.

Mais ça, c'est dans le futur. Là, c'est encore le mois d'avril.

Il lui parle du type chez Maplin.

Tout doit disparaître, elle répète comme si c'était de la poésie.

Et moi qui lui demande une carte mémoire, il dit. Je suis le type le plus maladroit sur Terre.

Les cartes mémoire, elle dit. La mémoire, on en a et on n'en a plus. La morphine fait perdre la mémoire. On oublie tout, surtout ce qu'on voulait garder. Bref, c'est la merde.

Elle rit.

Pourquoi ils te mettent ça ? demande Richard. Tu as mal quelque part ?

Nulle part, elle dit.

Je croyais qu'on n'avait ça qu'à la toute fin, dit Richard. Tu n'en es pas là.

Merci, elle dit.

Le jumeau, qui surgit déjà dans le couloir, s'agace.

Peux-tu partir, Richard, s'il te plaît ? il demande.

Dermot, je viens juste d'arriver, répond Richard.

Paddy regarde le jumeau.

Toute une génération d'enfants qui n'ont aucune idée qu'ils vont mourir un jour, elle dit.

Maman, dit le jumeau.

Mourir, c'est salubre, Dick, dit Paddy. C'est un cadeau. En voyant Trump, je vois tous les autres, ces nouveaux tyrans mondiaux, ces chefs de meute, ces racistes, ces suprémacistes blancs, ces nouveaux croisés de l'agitation, ces gangsters partout dans le monde, et ce à quoi je pense, c'est à Hamlet et *cette trop trop solide chair*. Mais elle finira par fondre comme neige au soleil.

Elle dit tout ça en continuant à regarder le jumeau.

Je reviens dans une minute avec la cuiller, maman, dit le jumeau. Ne t'attarde pas, Richard. Elle est très très fatiguée aujourd'hui.

Le jumeau disparaît en direction de la cuisine.

Paddy se tourne vers Richard.

Ils veulent ma mort, elle dit.

Elle dit ça sans rancœur.

C'est ce qui est censé arriver, elle dit. C'est le sens de l'histoire. C'est naturel, Doubledick. Ah, les gosses. Je devrais remercier Dieu qu'ils aient enfin réussi à se mettre d'accord sur quelque chose.

Elle ferme les yeux, elle les rouvre.

La famille, elle dit.

Au moins, toi, tu as une famille, dit Richard.

Oui, elle dit. J'en ai eu une. Mais toi aussi.

D'une façon ou d'une autre, en grande partie grâce à toi, il dit.

Elle secoue la tête.

Si je suis honnête, j'aimerais bien que la mienne ressemble un peu plus à la tienne, elle dit.

Ah. Eh bien, si tu veux savoir, dehors, le temps est devenu fou. Tu ne rates rien, Pad. L'un des pires printemps dont je me souviens. De la neige jusqu'à là il y a deux semaines à peine. Moins sept degrés. Et maintenant, il fait vingt-neuf.

Tu te trompes, elle dit. C'est l'un des plus charmants printemps que j'aie connus. Les plantes n'attendaient que de pousser. Tout ce froid. Et tout ce vert.

OceanofPDF.com

Alors si vous aviez l'amabilité de nous raconter par mail à cette adresse d'ici au plus tard mardi 18 septembre au soir avec de bonnes anecdotes/histoires sur la vie de notre mère que vous aimeriez que l'on intègre aux discours qui seront prononcés le 21 nous ferons de notre mieux pour les inclure merci beaucoup et aussi si vous avez de vieilles photos merci de les scanner et de nous les envoyer nous apprécierions malheureusement nous avons perdu beaucoup d'anciennes photos stockées sur le Cloud quand notre mère a tout effacé depuis un téléphone et qu'elles se sont supprimées d'elles-mêmes sur iCloud pour l'instant nous n'avons pas réussi à remettre la main sur les originaux. Et s'il vous plaît, ne vous offensez pas de ce mail collectif comme vous l'imaginez il y a tant de choses à faire, nslm Dermot et Patrick Heal.

Qu'est-ce que ça veut dire, nslm ? il demande à sa fille imaginaire.

Ça veut dire, nous sommes les merdeux, répond sa fille imaginaire.

Il appuie sur répondre.

Objet : Re : Cérémonie en souvenir de Patricia Heal

Il efface son nom et le mot cérémonie, et à la place, il écrit : *histoire de*

Puis il est incapable d'écrire son nom après histoire de.

Il déplace le curseur sur le bloc du message.

Objet : *histoire de*

Chers Dermot et Patrick,

Merci pour votre email. C'est votre mère qui savait écrire, pas moi, alors pardonnez les maladresses de style que contiendra inévitablement cette « histoire », mais que je vous envoie pour tenter d'exprimer ce qu'elle représentait pour moi. Il y a bien sûr près d'un million d'anecdotes que je pourrais vous envoyer pour témoigner de ce qu'elle signifiait à la fois pour moi et pour le monde. En voici une. Quand mon mariage a volé en éclats il y a trente ans, que ma femme et ma fille ont

quitté le pays, de même que ma vie, j'ai été longtemps très déprimé. Un jour, votre mère a suggéré que j'emmène ma fille au théâtre, au cinéma, en vacances, ou voir une exposition, ce qui en gros énumérait tout ce que votre mère pensait que je devrais faire moi-même. J'ai demandé « Et comment ? » Elle a répondu « Sers-toi de ton imagination. Emmène-la. Crois-moi, ta fille elle aussi t'imagine, où qu'elle se trouve sur Terre. Alors rejoignez-vous en imagination. » J'ai éclaté de rire. « Je suis sérieuse, a dit votre mère. Emmène-la. Et dis-lui de m'envoyer une carte postale dès que vous allez voir quelque chose. Pour que je sache que tu m'as prise au sérieux. » J'ai alors pensé que votre mère était bien gentille, mais que son idée était idiote. À ma grande surprise, j'ai pourtant fait ce qu'elle disait, j'ai « emmené » une enfant imaginaire voir des choses que je n'aurais jamais vues sinon, Arcadia, Cats, toutes les grandes comédies musicales. J'ai vu des œuvres de Vinci au musée Hayward, de Monet à l'Académie Royale, au musée d'art moderne, Hockney, Moore, et beaucoup trop de Shakespeare, j'ai assisté au spectacle du Dome Show pour le millénaire, je suis incapable de recenser tout ce que j'ai vu au cinéma, au théâtre, dans des galeries et des musées à travers le monde, et aussi étrange que ça puisse paraître et que ça me paraisse toujours, je ne me suis jamais senti seul grâce au cadeau sorti de l'imagination de votre mère.

Il se relit.

Il s'en veut d'avoir parlé au passé. Ce qu'elle représentait pour moi.

Il écrit représente.

Il s'en veut de tous les votre mère.

Il s'en veut de réduire Paddy à une anecdote.

Il n'y a rien là-dedans pour quoi il ne s'en veut pas.

Il efface tout.

Le texte disparaît.

Il relit leur email.

Il songe aux photos perdues dans un nuage.

Quel est ce poème sur les nuages que Paddy aime, déjà ? Aimait. Où le mot cénotaphe côtoyait le rire.

Il écrit dans le bloc message :

Chers Dermot et Patrick,

J'aimerais beaucoup, si possible, lire en l'honneur de Paddy au cours de cette cérémonie le poème qu'elle aimait au sujet d'un nuage. Le poème entier pourrait se révéler trop long mais je pourrais lire, disons, quelques vers. Par avance, merci de votre réponse.

Il ajoute, pour s'amuser, et pour faire rire sa fille imaginaire,

nsIm

Richard

La dernière carte postale qu'il avait envoyée à Paddy représentait des nuages. Il l'avait postée au cours de l'été au sortir d'une exposition à l'Académie Royale. Il s'y était rendu parce que c'était une artiste que Paddy appréciait. Paddy avait un livre d'elle fait à partir de photos de gens que cette artiste dénichait aux puces ou dans des brocantes. Parfois les photos étaient très bonnes, parfois ordinaires, parfois terriblement mauvaises, floues, prises à des angles abominables, elles représentaient des gens, des endroits, des voitures, des animaux, des arbres, des rues, des immeubles en béton, souvent des choses que vous n'auriez pas imaginé que quelqu'un trouve que ça mérite d'être photographié.

L'artiste les avait rassemblées dans un livre, leur offrant ainsi le genre d'attention artistique digne des photos d'importance. Et ça avait eu un effet magique sur ces clichés. Quoi qu'ils aient signifié pour les gens qu'ils représentaient ou les gens qui les avaient pris, tout ça avait disparu. Libérés de toute signification personnelle, ces photos n'étaient plus regardées pour ce qu'elles étaient mais devenaient un moyen pour la personne qui les regardait de voir le monde tel qu'il est vraiment.

Une femme en vêtements d'hiver écroulée de rire contre un mur dans la neige. Un homme sûr de lui qui pose près d'une clôture où gît une grosse branche près d'un arbre endommagé par le vent, une échelle contre le tronc. Une femme avec un perroquet sur la main dans le jardinet d'une maison de banlieue, deux autres femmes qui l'observent, l'une assise à une table, l'autre à la fenêtre de la maison derrière. Un chien dans le jet d'un tuyau d'arrosage éclairé par le soleil. Un grand homme et un enfant qui sourient à l'appareil photo depuis un pédalo rouge sur un étang de canotage. Un papillon rouge sur la neige, les ailes grandes ouvertes.

Lorsque Richard a vu le nom de cette artiste sur des affiches partout en ville car allez savoir pourquoi, il y avait plusieurs expositions d'elle en même temps dans des grands musées londoniens cet été-là, il avait décidé d'aller en voir une et de surprendre Paddy en faisant ça sans qu'elle le lui recommande.

Il a montré au contrôleur des billets son billet (pas donné du tout).

Il a poussé la porte battante.

La salle d'exposition sentait le neuf. Y étaient essentiellement accrochées des représentations de nuages. Réalisées à la craie sur un tableau noir.

Mais ce qui l'avait arrêté net, c'était un mur, lui aussi en ardoise et craie, qui représentait une montagne si grande que le mur devenait montagne et la montagne devenait mur. Une avalanche sur le dessin était figée si bien que quiconque la voyait avait le temps de comprendre ce qui allait arriver.

Au-dessus des pitons rocheux, le ciel était d'un noir si sombre que c'était comme une nouvelle définition de la noirceur.

Tandis qu'il se tenait là, le tableau a cessé d'être de la craie sur de l'ardoise, il a cessé d'être la représentation d'une montagne. Il est devenu quelque chose de terrible, quelque chose de visible aux yeux de tous.

Oh putain, il a dit.

Il y avait une jeune femme près de lui.

Moi aussi, oh putain, elle a dit.

Où est-ce qu'on peut se réfugier ? il a dit.

Ils ont échangé un regard, ils ont lâché un rire effrayé, ils ont agité la tête à l'intention l'un de l'autre.

Mais juste après, il a reculé pour aller voir ce que la salle contenait d'autre, et là, les représentations de nuages sur les murs avec les mêmes matériaux que la montagne ont déclenché autre chose en lui, quelque chose dont il n'a pris conscience que plus tard, après avoir quitté la salle, après être sorti du musée et avoir rejoint la rue.

Ils avaient créé un espace respirable près de quelque chose qui vous coupait le souffle. Après ça, les véritables nuages au-dessus de Londres paraissaient différents, comme s'ils devenaient un espace qu'on pouvait

juger respirable. Il s'était aussi produit quelque chose dans tout ce qu'il y avait dessous, les immeubles, la circulation, la façon dont les rues se croisaient, la façon dont les gens passaient les uns près des autres, tout cela faisant partie d'une structure qui ignorait être une structure, mais qui en était une malgré tout.

Il s'était assis sur les marches derrière le musée, il avait retourné une carte postale de la montagne. Tacita Dean *The Montafon Letter*, 2017, craie sur tableau noir, 366 × 732 cm. Il la tenait à la main, comme si on pouvait tenir une image de cette taille dans une main ! et il avait entouré les dimensions d'un trait de stylo pour que Paddy en ait une idée. Il avait écrit l'adresse de Paddy. *Le sens de la montagne*, avait-il écrit au-dessus du nom de l'artiste. *Je passe un très bon moment. J'aimerais que tu sois là.*

Puis il s'était ravisé.

Il avait glissé la carte postale de la montagne dans sa poche arrière.

À la place, il avait attrapé une autre carte postale, la plus haute et la plus longue qu'il avait trouvée, celle avec trois dessins séparés mais qui se répondaient avec cette masse nuageuse qui grossissait. Sur cette carte, les dessins faisaient à la fois comme des cadres de cinéma mouvants et des plans fixes à la manière d'une fenêtre. Celle-là lui plairait. Tacita Dean, *Bless Our Europe* (triptyque), 2018, Craie projetée, gouache et crayon noir sur ardoises 122 × 151,5 cm ; 122 × 160,5 ; 122 × 151,5 cm. *Chère Paddy, un message des nuages. Je passe un très bon moment. J'aimerais que tu sois là.*

Il a collé deux timbres prioritaires pour être sûr d'être au bon tarif et il s'est rendu en courant au bureau de poste situé non loin de Piccadilly pour que ça parte avec la dernière levée et que ça arrive le lendemain.

Il est assis à la table de sa pièce à vivre.

Septembre.

Paddy n'est plus que ruines et cendres.

Il regarde l'email qu'il vient d'envoyer. Il y a toujours uniquement *histoire de* dans la case de l'objet.

(Ma préférée parmi toutes les cartes postales, c'est celle-là, lui avait dit Paddy un jour quelques années plus tôt en lui montrant l'image d'un pont

à Rome.

Ah, celle-ci, il a dit. Oui, je m'en souviens.

Elle lit tout haut ce qu'il a écrit au dos.

« Chère Paddy, mon père est en larmes parce que le vieil homme qui joue d'habitude du saxophone sur ce pont avec un petit auvent de fortune attaché à ses épaules comme si c'était un instrument supplémentaire dans cet orchestre à un seul homme, comme si l'ombre faisait partie d'un orchestre dans un pays chaud, a disparu cette année, lui et son auvent, et à la place, il y a un homme plus jeune très différent qui joue de la guitare funky avec un ampli. Et même certains jours il n'y a personne. Mon père est un vieux débile de sentimental. Chaque jour, il me fait venir ici pour voir si le type au saxophone est là. À part ça, je passe un très bon moment. J'aimerais que tu sois là. »

Je les garde, tu sais, avait-elle dit. Parfois, je m'installe et je les relis toutes. Ou alors, je les feuillette et j'en choisis une. C'est comme un message du jour comme quand on tire les cartes.)

Histoire de. Richard se demande ce qui va advenir de toutes ces cartes postales écrites par leur enfant imaginaire.

La poubelle de recyclage.

Il hausse les épaules.

Pendant qu'il est en train d'y penser, un nouvel email apparaît dans sa boîte.

Objet : Re : cérémonie en souvenir de notre mère

Cher Richard

Désolés mais seule la famille prendra la parole au cours de la cérémonie. Je transmets la suggestion du poème merci mais programme déjà très chargé. Journée très particulière. Dans l'attente de te voir vend, nsln, Dermot et Patrick Heal.

Il se redresse sur sa chaise.

N'y va pas, dit sa fille imaginaire.

Comment je pourrais faire une chose pareille ? il dit.

On n'est pas obligés, elle dit.

Je ne peux pas faire ça. Je dois honorer sa mémoire, il dit.

Alors fais quelque chose qui l'honore vraiment, elle dit.

OceanofPDF.com

Un samedi soir d'octobre, deux jours avant qu'il prenne un train vers le nord en pensant naïvement que monter dans un train pour ailleurs lui permettrait d'échapper ou de survivre à lui-même, Richard ouvre enfin le dernier email de Terp.

Voici les premiers jets des nouvelles scènes.

Richard était supposé les avoir lues et annotées hier pour en discuter à la réunion de lundi matin.

Il y a dix fichiers. Il ouvre le premier. La scène se passe dans un téléphérique.

EXT. CABINE DE TÉLÉPHÉRIQUE
DANS LES MONTAGNES ENNEIGÉES. APRÈS-MIDI

Toutes les cabines sont à l'arrêt. Celle qui transporte Katherine et Rainer oscille légèrement sur le câble. Un corbeau croasse dans les arbres.

INT. TÉLÉPHÉRIQUE DE RAINER ET KATHERINE DANS LES
MONTAGNES ENNEIGÉES SUITE. APRÈS-MIDI

Depuis son banc en bois, Rainer regarde Katherine face à elle.

RAINER

Je n'imaginais pas rencontrer un tel amour en Suisse. Qui aurait cru que ce pays m'offrirait un tel cadeau ? J'ai écrit un poème pour toi. Je te le réciterai ce soir.

Katherine sourit. Ferme les yeux. Puis les rouvre.

RAINER

J'aimerais mettre un pétale de rose sur chacune de tes paupières. J'aimerais que leur fraîcheur te réveille, puis que les roses soient à leur tour réveillées par tes yeux et qu'elles projettent leur chaleur vers la nature alors que tu as encore les yeux fermés par le sommeil. Je suis un amoureux des roses aussi, sais-tu ? J'aimerais que les roses te pénètrent et que tu pénètres les roses.
Maintenant, ferme les yeux.

Katherine le dévisage un instant. Puis obéissante, elle ferme les yeux.

EXT. CABINE DANS LES MONTAGNES ENNEIGÉES SUITE.
APRÈS-MIDI

INT. CABINE DE JOHN. SUITE. APRÈS-MIDI

John, qui descend de Montana, aperçoit Katherine et Rainer dans le téléphérique à l'arrêt de l'autre côté. D'abord, ça lui fait plaisir. Il pense qu'ils montent lui rendre visite. Il cogne sur la vitre de sa cabine pour attirer leur attention.

JOHN
Coucou ! Coucou chérie !

EXT. CABINE DE JOHN. SUITE. APRÈS-MIDI

On voit John derrière la vitre qui lance des bonjours, mais on ne l'entend pas.

Le vent souffle, les corbeaux croassent. Il se cogne la tête sans un bruit contre le verre.

Et quelques instants plus tard, John voit quelque chose qu'il aurait préféré ne pas voir.

Il frappe des deux mains, puis de tout son corps, contre la vitre de la cabine.

EXT. CABINE. SUITE. APRÈS-MIDI

L'une des cabines de téléphérique s'agite assez violemment.

INT. CABINE DE RAINER ET KATHERINE.
SUITE. APRÈS-MIDI

Rainer, qui a glissé sa main dans le manteau de Katherine puis sous sa robe, interrompt son baiser. Katherine remarque la première, avant Rainer, la cabine d'en face qui s'agite violemment sous les coups de l'homme contre la vitre.

RAINER

C'est dangereux. On a l'impression qu'il pourrait... Dieu du ciel. Katherine, je pense que c'est ton... ce n'est pas ton... ?

EXT. CABINE DE RAINER ET KATHERINE.
SUITE. APRÈS-MIDI

Katherine se plaque dos contre la vitre, Rainer flou derrière elle. Katherine a l'air terrifiée.

Oh mon Dieu.

Il se cache les yeux avec les mains. Il gémit tout fort. Il referme son ordinateur portable.

Il attrape le roman sur la pile de livres au-dessus de la télévision. *Avril*, de Bella Powell. Il l'ouvre au hasard vers le milieu.

car la cloche du dîner retentissait à nouveau, l'air de dire vite, vite ! Descendez vite pour le dîner ! appelant les clients à se préparer pour ce repas, à se vêtir en harmonie avec la blancheur immaculée des nappes, vite à la salle à manger du grand hôtel Château Bellevue avec son sol en tomettes si propres que les pieds des chaises et des tables s'y reflétaient, suggérant peut-être l'existence d'un univers de l'autre côté de ce monde, une autre salle à manger exactement à l'opposé de celle-ci, les deux se touchant en des points de contact qui demeuraient mystérieux, points d'entrée vers un autre univers plein de possibles, différemment calibré mais hors d'atteinte, quoique relié à ce monde quotidien, et voici qu'à présent on pouvait rejoindre, apercevoir vaguement une vision furtive de la porte d'entrée vers cet autre univers et ses possibilités. Et puisque la salle à manger était un univers où même des univers clairement distincts pouvaient se rencontrer par le biais de quelque chose de très ordinaire, ainsi, ce jour-là, un saumon était proposé dans ce grand hôtel, rien qu'un saumon cuit et disposé au fond d'une salle à manger ; aujourd'hui sur la desserte au fond de la salle était présenté un énorme saumon entier, la tête entourée de petites écrevisses qui s'élançaient de ses flancs comme autant de rayons de soleil, et sous le saumon et les écrevisses, les pétales de douzaines de roses. À voir ces petites écrevisses disposées ainsi, elle songeait aux louanges et aux dieux comme si les écrevisses vénéraient le grand dieu saumon, c'était de loin la chose la plus agréable pour elle ce jour-là, un très joli dîner qui parvenait même à rendre festive la pluie du mois de juillet. Et lui, il

songeait, face à la gueule de ce saumon aux yeux morts, que même le langage est muet, que tout demeure toujours hors d'atteinte ; et ça lui donnait envie de traverser de lointaines contrées en sachant toutefois que c'était impossible à cause de ses entraves et de ses attaches. Puisqu'il était dans la nature des choses d'être entravées, attachées. Ainsi ils dînaient dans la salle à manger à des tables différentes, cet écrivain et cette écrivaine, ignorant tout ce qu'ils partageaient en ce monde comparable à une surface de glace dont ils n'avaient pas connaissance, de la glace en plein été, et ensemble quoique séparément, ils dégustaient bouchée après bouchée la chair rose du même saumon aux écailles argentées. Ça alors ! remarqua-t-elle, un pétale rose avait suivi le même chemin que le saumon dans l'assiette de l'individu seul à la table voisine, peut-être était-ce une erreur, ou peut-être que la serveuse au visage rond et rose cochonnet aimait bien cet homme, qu'elle l'avait choisi pour recevoir cet échantillon de couleur pure dans son assiette, et bien sûr que pour elle-même, en revanche, il n'y avait pas de pétale dans l'assiette, alors elle détourna brusquement la tête (en réalité un peu attristée de ne pas recevoir elle aussi ce cadeau rouge vif de la fortune), regardant ailleurs comme l'homme piquait le pétale du bout de la fourchette, tant ils étaient loin l'un de l'autre, un océan séparait leurs tables en cette même salle, assis à des tables issues (même si les gens qui y prenaient place n'avaient aucun moyen de le savoir, que c'était une chose impossible à savoir parce que personne n'avait jugé ça intéressant, donc ça n'avait jamais été noté quelque part) du bois du même arbre.

Richard laisse le livre se refermer dans sa main et le lâche sur la table.

Je n'ai pas vraiment besoin de cet argent, il se dit. Je peux tout arrêter. Je les appellerai lundi pour leur dire. Je les appellerai demain et je laisserai un message sur la boîte vocale du bureau, comme ça ils l'auront lundi toutes affaires cessantes.

Mais c'est le premier boulot qu'on lui propose en quatre ans.

Entravé, il pense. Attaché.

Il ouvre son ordinateur portable.

Il ne supporte pas de rouvrir la pièce jointe de Terp.

À la place, comme si c'était du travail, il tape dans le moteur de recherche *Rainer Maria Rilke* suivi de *entravé* et *attaché*. Surgit un poème facilement compréhensible de cet écrivain. Sur un cheval qui galope dans la plaine russe au printemps, un cheval pétulant malgré son membre entravé.

Le dernier vers du poème évoque ces images qui deviennent des cadeaux.

Oh, c'est bon.

Il a aussitôt envie de raconter ça à Paddy.

Il regarde les livres de Paddy sur l'étagère au-dessus de la télévision. Il ne les a même pas ouverts depuis qu'il les a ramenés chez lui en ce jour

de neige. Il les prend tous. Il les ouvre au hasard.

Dedans, en mars 1922, la véritable Katherine Mansfield est à Paris. Elle passe ses journées entre un hôtel et une clinique. Chaque jour, qu'elle s'apprête à rentrer ou à sortir, quand elle monte dans l'ascenseur, le jeune garçon qui opère dans l'ascenseur de ce grand hôtel lui annonce la météo en français. S'il pleut, il lui annonce que c'est encore l'hiver. Les jours où il fait soleil, le petit liftier lui explique que dans un mois à peine, ça sera l'été.

La dame trop maigre. Le jeune liftier.

Richard parcourt jusqu'aux petites heures du matin de dimanche les volumes de la correspondance de Katherine Mansfield où la vraie Katherine écrit des lettres à de vraies gens.

Dans l'un des volumes, son frère est mort à la guerre. Dans un autre, on vient de lui diagnostiquer une tuberculose avancée à un poumon, et c'est comme avoir une aile touchée par une flèche, elle dit (et quand il lit ça, Richard sent ses propres poumons comme deux ailes). La tuberculose l'emplit de *furies*. Elle part en Suisse pour se soigner. *Je dispose de deux pièces et d'un immense balcon, et de tant de montagnes que je n'ai même pas encore commencé à gravir. Elles sont superbes.* Elle est, quel est le mot, sanguine. *L'on s'embarque sur le chemin de la phtisie – fatal ! Tous ceux qui l'empruntent y succombent.* Elle est sèche et juste. *Je suis lasse des gens qui meurent alors qu'ils avaient promis d'aller bien. On n'a pas du tout envie de faire partie de ceux-là.* Elle écrit longuement au médecin qui la suit pour le remercier de l'aider à comprendre comment elle doit respirer, s'asseoir de manière plus confortable, garder les pieds bien au chaud. Elle lui donne, *Je me demande si cela peut vous intéresser*, quelques détails, des choses qu'un patient tuberculeux remarque sur sa maladie. C'est la patiente qui traite le médecin, pense Richard. Comme elle est intelligente. Elle inverse les rôles, elle s'offre un petit peu d'autorité. Regardez-la décrire de quelle manière elle étire les bras à son réveil, *imitant les gestes d'un chanteur d'opéra qui fait exactement le même geste avant d'atteindre la note aiguë qu'il souhaite 'tenir' le plus longtemps possible.* Cela, dit-elle au médecin, l'aide en termes de fatigue ; ce qui aide aussi, quand un patient tuberculeux se sent déprimé, c'est de *changer de point de vue*. Un petit fredonnement à voix basse semble *briser le sentiment « d'isolement »*. Puis elle conseille de se

détendre face à une assiette pleine pour ne pas être découragé par son propre système digestif et elle termine sa lettre au médecin en disant que quand respirer devient vraiment *pénible et que la météo est mauvaise je trouve que ça aide de contempler des tableaux*.

La lettre a une note de bas de page où les éditeurs citent un drôle de petit poème, une sorte de comptine qu'elle avait écrite au sujet de ce médecin : *Un docteur qui venait des Comores / a dit je la guérirai ou j'aurai raison de son corps / Je vais lui injecter plein de remèdes / et si malgré tout elle cède / alors j'appellerai le croque-mort*.

Richard feuillette l'ouvrage, il ouvre les pages au hasard. Katherine entend parler d'un médecin russe qui, à Paris, soigne des patients atteints de consommation en leur administrant des rayons X sur la rate. Il prétend avoir guéri quinze mille patients. Elle essaie de rassembler de quoi payer ce médecin, très réputé, et de toute évidence très riche. Il lui écrit pour lui donner le tarif de ses séances, ou sessions. Il emploie le mot *guérison*¹.

Elle écrit à un ami le jour de Noël 1921 pour lui dire combien ce mot *scintille*.

Richard ne connaît pas le mot *guérison*.

Il le tape dans Google traduction.

On ne guérit évidemment pas la tuberculose avec des rayons X. C'est une mauvaise blague. Une escroquerie. Plus il lit, plus il est furieux pour elle. Il l'aime bien, cette femme morte un siècle plus tôt. Il l'aime beaucoup, même. Elle est drôle. *Cela a donné une bouillie tout ce qu'il y a de plus bouilli*. Elle est brillante, maligne, malicieuse, sexy, charmante, pleine d'une étrange énergie pour quelqu'un d'aussi malade, ainsi que d'humeurs noires, et pourtant, *j'écris toujours comme si je riais*. Elle trouve la Suisse grotesque, mais d'un autre côté, elle l'apprécie parce que, en Suisse, *la troisième classe est tout aussi confortable que la première, et que plus vous êtes miteux, moins on vous regarde*. Elle est courageuse au-delà du concevable. Elle est féroce. *Je me sens aussi méticuleuse que si j'écrivais avec une plume trempée dans l'acide*. Elle est généreuse. Elle donne à un jeune écrivain fou d'amour qui lui écrit une lettre d'admiration et lui demande conseil, le nom d'un éditeur. Elle lui dit qu'elle écrira à cet éditeur pour lui, qu'elle lui parlera de lui. Elle dit à ce jeune homme, *je suis tellement amoureuse de la vie – terriblement amoureuse*. Puis elle écrit, *je vous envoie une carte postale*

de moi avec les deux boutons d'une lumière électrique. Le photographe a insisté pour qu'ils y figurent.

Cette nuit-là, quand Richard se couche enfin, il se rêve en jeune écrivain, il ouvre la porte à un facteur qui lui tend un tas de lettres, l'une d'elles écrite par une femme qui lui envoie une photo d'elle avec la main sur un interrupteur en forme de sein comme si elle faisait une démonstration au sujet de l'électricité en tenant l'électricité par le téton.

C'est incroyablement adorable.

Il se réveille en train de jouir dans ses propres mains.

Il se lève, va se nettoyer, boit un verre d'eau, se recouche et se rendort.

Il dort profondément.

Il se réveille si tard le lendemain que c'est déjà l'après-midi.

Il passe le reste de la journée du dimanche à chercher sur internet cette carte postale que Katherine Mansfield avait envoyée au jeune écrivain, l'image avec l'interrupteur. Il va sur Google Images. Il va sur eBay. Il consulte les innombrables sites qui apparaissent quand on tape *Katherine Mansfield* et *carte postale*. Vers la fin de l'après-midi, il n'a pas trouvé la photo mais il en sait beaucoup plus sur certaines des cartes postales que Katherine Mansfield a envoyées.

Comme la nuit tombe, il est frappé de voir qu'il s'est à ce point intéressé à Katherine Mansfield mais qu'il a négligé l'autre écrivain, Rainer Maria Rilke.

Il tape son nom, *R. M. Rilke*, suivi de *carte postale*, juste pour voir ce que ça donne.

Et là, il se produit quelque chose.

Plusieurs sites racontent tous leur version de la même histoire. L'une des raisons pour lesquelles Rilke a écrit l'un de ses chefs-d'œuvre, les *Sonnets à Orphée*, dans cette tourelle en 1922, c'est parce que sa maîtresse du moment avait par hasard accroché la carte postale d'un tableau de la Renaissance du musicien Orphée sur un mur du bureau de Rilke.

Orphée descend aux enfers à la recherche de son épouse morte, il la retrouve, il parvient presque à la sauver, il manque de peu de la ramener sur Terre et donc à la vie, mais il gâche tout en se retournant pour la

regarder alors qu'on lui avait bien dit de ne pas le faire, parce que si on se retourne au moment de sortir quelqu'un du royaume des morts, ça va à l'encontre du règlement.

Plusieurs sites reproduisent le tableau de la Renaissance que le poète avait sur son mur sous forme de carte postale. Il n'est pas particulièrement beau. Il n'est même pas très intéressant. Un homme aux cheveux bouclés en toge romaine qui joue d'un instrument à cordes est assis sur un arbre qui paraît enroulé autour de lui pour faire un fauteuil. Une petite assemblée de cerfs et de lapins l'écoute jouer.

Ce n'est pas une image qui aurait ému Richard au point de lui faire écrire un chef-d'œuvre.

Il fait nuit dehors maintenant, c'est le dernier dimanche à l'heure d'été. La semaine suivante, il fera encore plus noir, à cette heure. Richard allume toutes les lumières de l'appartement. Alors qu'il va d'un interrupteur à l'autre, il sent ses propres contours totalement en vie.

Il a de nouveau mal aux poumons.

En début de soirée, il écrit le message suivant. Il met deux heures à en être satisfait.

Cher Martin,

Merci pour les différents jets.

Pour aller droit au but. Si je dois réaliser ce projet, je souhaite que cette histoire prenne une autre direction.

Avec tout mon respect, je dois avouer que je suis mal à l'aise avec l'idée de fictionnaliser la vie de gens ayant réellement existé, comme le script le propose pour l'instant.

J'aimerais suggérer un départ radicalement différent.

Je vous en prie, lisez-moi jusqu'au bout.

J'insiste sur le fait que si vous voulez collaborer avec moi, nous devons aborder ce projet d'une tout autre manière, partir sur un tout nouveau script. À propos de ce nouveau scénario : je vois une série de cartes postales en provenance de la vie de ces auteurs. Je parle de portrait d'instant de leur vie qui permettront d'en révéler toute la profondeur.

C'est selon moi plus fidèle à l'esprit du livre que nous adaptons et aussi à la vérité d'une relation entre ces deux personnes qui ne se connaissaient pas et dont, même si ce sont des auteurs célèbres avec des vies en apparence bien documentées, nous ne savons pratiquement rien.

À l'époque dont il est question, la carte postale était la façon la plus actuelle et la plus populaire de garder le contact, comme de nos jours le sms, l'email, voire l'insta-gram.

Ce serait le moyen d'employer à la fois le texte et l'image. De même qu'un moyen d'intégrer certains événements historiques de l'époque, le monde tel qu'il était, ce qui nous permettra de faire le lien avec le monde tel qu'il est de nos jours, mais avec courtoisie envers la vérité, ce que nous savons et ignorons à ce sujet.

Vous n'êtes ainsi pas sans savoir que Leslie, le petit frère de Katherine Mansfield qu'elle aimait plus que tout, est mort en 1915 en Belgique quand la grenade qu'il apprenait à lancer à de jeunes recrues lui a explosé dans la main.

Et pourtant, en 1918, elle poste des Cornouailles une carte postale à son amie Ida à Londres (parfois elle la surnomme Lesley, qui est une variation sur le prénom de son frère) pour lui demander de lui acheter des cigarettes de la marque GRENADE. À l'époque, on lui a déjà diagnostiqué une tuberculose, or ces cigarettes sont particulièrement fortes, est-il dit dans le recueil des lettres de K. Mansfield. Elle n'était pas du genre à utiliser les mots au hasard, comme je le sais pour avoir longuement parcouru sa correspondance et le reste. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Je suis convaincu que nous avons une mine, ici. Des images/instants comme celui-ci vont irradier et révéler son esprit, sa colère, son désespoir, ses défis. Ici, par exemple, la terrible histoire non racontée de la mort de son frère.

Ajoutez à cela ce qu'une carte postale qui dépeint un mythe, Orphée le mythique musicien, a signifié pour R. M. Rilke. Je suis certain que vous savez grâce à vos propres recherches que les splendides poèmes écrits en 1922 ont été en partie inspirés ou rendus possibles par l'image d'une carte postale que son amante avait accrochée au mur du bureau où il écrivait. Une carte postale a fait que tous ces grands poèmes ont pu être écrits.

Un petit geste contre toute attente. Presque magique.

C'est en soi très comparable au fait que ces deux écrivains ont vécu au même endroit au même moment, qu'ils se soient rencontrés ou non.

C'est le genre de coïncidence qui envoie de l'électricité à travers la vérité de nos existences.

Nos existences qui souvent ont ce qu'on pourrait appeler une nature de carte postale.

J'espère que vous voyez où je veux en venir ?

J'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas faire de compromis sur la forme de la narration en sous-estimant le potentiel qu'elle nous offre.

Je crois que si nous accordons à ce projet une véritable attention, le résultat pourrait être satisfaisant. J'ai le sentiment que si nous ne nous y attelons pas, ce sera un gâchis et une chance que nous aurons laissée passer.

Avril pourrait vraiment devenir quelque chose de grand.

J'ai conscience que ce message n'est pas facile à lire. Avec mon respect.

Dans l'attente de votre retour,

Bien à vous,

R.

Richard se relit.

*Il retire le terme *longuement* accolé à *parcoursu* ; il décide de ne pas mentir.*

Il décide de ne mettre en copie ni le bureau ni les producteurs. Il ne s'adresse qu'à Terp.

Il relit intégralement encore une fois puis, un peu cavalier, selon lui, il appuie sur la touche envoyer.

*Il repense à Paddy et lui qui avaient assisté à une grande conférence sur le multimédia intitulée *Ajustez votre objectif : le futur est spectaculaire*. En quelle année ? 1993 ? Sur scène, dans l'une des sessions d'après-midi, un très jeune diplômé de Cambridge faisait sensation en montrant un site internet (avant que beaucoup de gens soient même familiers avec les termes *site internet*) où il présentait des nécrologies inventées de toutes pièces de gens n'ayant jamais existé.*

Pas de doute, ce jeune homme était dans le vent. Il affichait des images de tombes, d'urnes, de photos de vraies personnes dont son site prétendait qu'elles étaient « mortes », des clichés de leurs familles, de leurs animaux de compagnie, de leurs biens. Il montrait tout ça accompagné de messages envoyés par le public en réaction aux nécrologies publiées sur le site.

C'est réellement émouvant, disait-il, personnel et sensible, ce sont de véritables cris du cœur. La photo d'une bicyclette ou d'une guitare ayant « appartenu » à un « mort » est capable de faire venir les larmes à des inconnus partout dans le monde.

Mais pourquoi ? avait demandé Richard quand ils en étaient arrivés aux questions du public. Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi s'embêter à créer tout ça ?

Pour montrer ce que les gens sont capables d'écrire ou d'envoyer au site, a répondu le jeune homme. Les gens aiment éprouver quelque chose. Ils aiment qu'on leur demande d'éprouver quelque chose. Éprouver, c'est puissant. J'ai déjà été contacté par plusieurs publicitaires qui veulent faire une campagne sur La fin du Deuil.

Est-ce que les gens qui écrivent à votre... votre site, est-ce qu'ils savent que ces gens que vous montrez comme ayant malheureusement disparu n'ont en réalité jamais existé ? a demandé Richard.

Nous expliquons que les profils sont fictionnels en petits caractères dans les conditions générales que l'on doit signer pour se connecter la première fois au site, a répondu le type. Il faut être inscrit pour poster un message. Ce qui signifie que nous possédons aussi une liste de plus en plus longue – cela s'appelle une base de données – d'informations personnelles sur les membres de notre site.

Mais vous mentez, a dit quelqu'un d'autre dans le public. Vous mentez sur la vie, sur les morts, sur les liens émotionnels.

Non, je raconte une histoire, a dit le jeune homme. Le lien émotionnel est réel. Et il compte.

Mais vous prétendez que c'est réel, alors que ça ne l'est pas, a déclaré la femme qui avait le micro.

C'est réel, a dit le jeune homme. Ça devient réel à partir du moment où vous pensez que c'est réel.

Assise près de Richard, Paddy s'est levée. Elle a attendu qu'on lui passe le micro.

Ce que vous venez de dire sur la réalité et le fait d'y penser est, si nous abordons ça d'un point de vue philosophique, à la fois intéressant et totalement abject, elle a dit. Et très intelligent. C'est le summum de l'immoralité.

C'est une nouvelle moralité, avait répondu Terp sur l'estrade sous l'immense image d'un cimetière.

Félicitations, a dit Paddy. Vous allez gagner beaucoup d'argent.

Et pas que moi, a dit Terp.

Rien que de voir ça, ça me fait monter les larmes aux yeux, a dit la personne qui a ensuite pris le micro. J'ai beau savoir que vous venez d'inventer cette personne, qu'elle n'est pas morte ni rien, cela me fait penser à ma propre mort, à tous les gens que je connais qui vont mourir. Merci.

Non, merci à vous, a dit Terp. Merci de votre retour.

Loin dans le passé, Richard, incrédule, secoue la tête.

Aussi loin dans le futur, Richard vient de commander un steak par Deliveroo avec sa Mastercard.

Ses cartes fonctionnent un peu au hasard ces temps-ci. Mais la commande est acceptée.

Après avoir mangé, il cherche sur le Net l'œuvre fictionnelle de Katherine Mansfield. Il faut tout de même qu'il la lise un peu.

Il a passé son dîner à tenter de se désinscrire d'un site sur lequel il est allé une seule fois et qui depuis, lui envoie trois emails par jour, un site où, chaque fois qu'on clique sur *se désinscrire*, on aboutit à une page vide. Il est en train de glisser l'emballage de son repas dans le sac poubelle près de la porte quand sa boîte mail s'allume, ce qu'il voit de l'autre bout de la pièce. Il ne se hâte pas. Ça doit encore être Dibs.com qui lui envoie un nouveau message sur un objet qu'il n'a jamais voulu acheter pour prouver à quelqu'un ou quelque chose quelque part l'influence publicitaire de Dibs.com.

C'est un message de Terp.

Il s'assied. Il l'ouvre.

Objet : insta-grand-papa

Dick, merci pour votre email. Merci, Dick, j'aime le Dick. La nouvelle vraiment excitante, c'est qu'on a trouvé une actrice qui s' imagine être Katherine Mansfield. Elle croit être sa réincarnation. Elle est assez folle pour se prendre pour de bon pour Katherine Mansfield. Elle est INCROYABLE. Elle dégage quelque chose de puissant. Elle raconte qu'elle a même tenté de contracter la tuberculose pour vivre ça de façon encore plus authentique ! Cinglée, mon pote, hein ! Je suis ravi de vous dire que j'ai déjà des retours excellents sur les derniers jets, le panel de lecteurs les adore, les diffuseurs m'ont demandé d'inclure plus de diversité ethnique dans le projet alors je cherche de nouveaux employés d'hôtel/dignitaires de passage pour cocher cette case toute inspiration bienvenue. Merci, etc. et pour toutes ces idées toutes les idées sont toujours bienvenues impatient de vous rencontrer demain pour d'autres retours PLUS je viens de lire un peu sur certains sanatoriums suisses dans les années 1940, on y plongeait les gens dans un coma pendant un an en guise de cure de sommeil, on les réveillait de temps en temps et des fois les gens pouvaient non seulement revenir à la vie guéris mais aussi, pour la petite histoire, rajeunis de vingt ans. !! Dick, vous avez peut-être envie de tenter le coup ;) Je pense que je peux inclure ça au script. Et si elle n'était pas morte, en tout cas pas avant les années 1970 ou quelque chose dans le genre ? un sacré twist dans l'histoire, n'est-ce pas ? Oui, nous pouvons changer le cours de l'histoire.

Jusqu'à demain

MT

Terp avait effacé le mail original de Richard et mis le diffuseur en copie du sien, ainsi que le panel et tout le bureau.

Insta-grand-papa

Dick, merci pour votre email. Merci, Dick, j'aime le Dick.

Dick, vous avez peut-être envie de tenter le coup ;)

Petit connard qui se fout de sa gueule.

Richard inspire.

Ça lui fait mal.

Il expire.

Ça lui fait mal.

Un sabot de cheval avec une écharde dedans, en gros plan.

Une lettre pliée avec un mot écrit dans une autre langue qui rayonne si fort que la lumière qui s'en dégage illumine la pièce plongée dans le noir.

Un petit garçon qui opère dans l'ascenseur d'un grand hôtel. Arrive la femme mourante. Que peut-il lui offrir aujourd'hui ? Il plisse le front ; on voit des plis s'y former.

La tête pleine d'images gâchées, Richard referme l'écran de son ordinateur portable.

OceanofPDF.com

11 h 59.

La voix automatique dans la gare annonce l'arrivée d'un train. Elle dit que ScotRail s'excuse pour le retard et tout éventuel désagrément subi.

Richard lui aussi est désolé. Il voudrait s'excuser. Il sait qu'il est aussi cliché qu'un personnage de la fiction de Terp. Que dire ? Il est désolé, désolé, désolé. Il est désolé.

Il sait aussi qu'il est et qu'il sera enregistré par les caméras de surveillance installées à chaque bout du quai. Il sait que c'est le genre de caméras qui ne savent rien, qui ne voient que la surface. Mais il sait aussi que ce qu'elles font, c'est la nouvelle manière de savoir sans intelligence.

Il est presque certain qu'il peut faire plus vite que toute personne qui peut-être ou peut-être pas surveille par une caméra dès qu'il y a quelqu'un dans la gare. C'est comme si ces images de lui que les caméras vont enregistrer, même si ce n'est pas encore le cas, sont déjà quelque part derrière lui. Elles appartiennent à la postérité. Elles ne parlent pas du présent.

Il sait aussi, et il en est désolé, qu'il va laisser des saloperies que quelqu'un devra nettoyer derrière lui.

Il ne sait pas comment faire autrement.

Désolé.

Il a dix ans, il est un petit garçon qui écarte les bras, non pour imiter un avion comme les autres petits garçons de l'après-guerre, ses bras ne sont pas des ailes, il ne s'amuse pas à voler. Ce que ses bras sont, c'est la longue perche d'un garçon qui marche sur une corde à la hauteur des nuages, si haut, que parfois les nuages mouillent sa frange.

Il est en équilibre sur un câble aussi fin que le fil dans le moulinet des cannes à pêche de son père. Son père est un homme qui, alors que la guerre a pris fin il y a plus de dix ans, plus que la durée de vie de son fils,

se réveille encore en hurlant en pleine nuit, se lève et se cogne aux portes de la grande armoire que ses parents ont dans leur chambre.

Lui, en revanche, a atteint en termes d'équilibre et de hauteur un niveau incroyable pour un garçon de dix ans.

Richard a désormais une trentaine d'années, il est au lit avec la femme qui deviendra son épouse. Quand est-ce que ? Cela fait plus de trente ans. Sa future épouse pleure dans ses bras parce que le printemps, sa saison préférée, est fini.

Tu ne peux pas pleurer parce que l'été arrive, il dit. Je pourrais comprendre que tu pleures pour l'hiver. Mais l'été ?

Je pleure sur ce que je veux, elle répond.

Il est surpris. Les gens peuvent-ils vraiment faire ça, pleurer sur tout ce qu'ils veulent ? Il aimerait que ce soit vrai pour lui. Il est incapable de pleurer sur quoi que ce soit.

Sa future épouse, qui frotte son visage contre les poils de son torse pour s'essuyer les yeux, ce qui est une sensation très érotique – assez souvent, dans les premiers temps, le sexe la fait pleurer –, lui annonce que quand elle sera morte, elle reviendra ensuite chaque année par la floraison d'un arbre.

Et si tu meurs avant moi, il dit, je passerai le reste de ma vie à voyager à travers le monde en fonction des saisons pour passer le plus de temps possible au printemps, à te chercher.

Elle éclate de nouveau en sanglots quand il dit ça. Il se sent très romantique.

Cinq ans après cette promesse sur le printemps, il traversera la maison en direction du panneau de verre fissuré de la porte du jardin quelques jours après qu'un objet (une bouilloire ? le chat ?) a été jeté dedans, le verre n'étant plus que petits éclats de verre fendillé, et puisque c'est l'une des sources de lumière principale du rez-de-chaussée, et qu'il vendra cette maison tant d'années plus tard sans jamais l'avoir fait réparer, ça sera comme si la maison était restée dans une lumière hivernale pendant près de dix ans, quelle que soit la saison.

Et là ? Il est un homme dans une gare qui attend son tout dernier train.

Les saisons n'ont aucun sens.

Pire que ça. Paddy est en ruine, et le temps poursuit son chemin. L'automne, bientôt l'hiver. Puis ce sera le printemps, et ainsi de suite.

Il baisse les yeux vers les rails si propres. Il regarde le sol, les petits cailloux et l'herbe autour de ces rails si bien entretenus.

Moi aussi je suis en ruine, il pense. Une autre sorte de ruine. Le monde, les gens. Tout est en ruine.

Et si on traitait mieux le monde ? dit sa fille imaginaire dans sa tête. Puisqu'en fait, le monde, c'est nous ? Puisqu'on est tellement ce qu'est le monde, en fait ?

Ma chérie, tu es imaginaire, il dit.

Oui, je sais, elle dit.

Tu n'existes pas, il dit.

Et pourtant je suis là, elle dit.

Va-t'en, il dit.

Comment ? elle dit. Je suis toi.

Le train apparaît au bout de la voie. Il s'approche. Il ralentit. Il s'immobilise. Les portières sonnent.

Seules les toutes dernières portières du dernier wagon s'ouvrent. Personne ne descend à part deux personnes près desquelles il passe, une fillette avec une jeune femme, l'une blanche, l'autre métisse, la femme porte une sorte d'uniforme et un épais trench-coat, la fillette une tenue d'écolière qui paraît trop légère pour le nord de l'Écosse. Leur histoire, quelle qu'elle soit, étincelle, mais tout en antagonisme.

Y mettre fin.

Quel soulagement d'en finir, d'en finir pour de bon avec tout ça, il passe près d'elles, elles ne sont plus que ruines elles aussi, comme le reste, mais des ruines utiles parce qu'elles bloquent la vision de la cheffe de gare, une femme en gilet jaune sortie accueillir le train.

Il n'y a pas beaucoup de place pour se glisser dessous. Le train est très proche du sol. Au niveau le moins visible, son métal est couvert de boue. Même la machine affronte la nature, même elle ne peut échapper à la terre. Il y a quelque chose de rassurant là-dedans.

Il se penche sur le, quel est le mot, pour un train ?

Châssis. Bas de caisse.

S'il parvient à s'allonger sur le ventre, alors il pourra passer la tête – il regarde où se trouvent les roues. Il se couche. Petits cailloux. Herbe. Métal. Il se retourne. Il essaie d'approcher la tête de la roue, de poser la nuque contre le rail.

Dans moins d'une minute maintenant, plusieurs personnes en gilet jaune accourront sur le quai depuis les bureaux de la gare.

Mais pour l'instant, rien. Un instant de rien.

Un autre instant de rien.

On pourrait penser qu'un train en retard repart plus rapidement.

Le dessous du train goutte d'une sorte de vérité. Pour être plus exact, d'eau sale. Il ferme les yeux.

D'une seconde à l'autre maintenant, il arrêtera le temps dans son élan.

D'une seconde à l'autre, le temps prendra fin.

D'une seconde à l'autre.

Hé.

Hé, monsieur.

Il ouvre un œil. Une goutte atterrit dedans. Il lève une main pour le frotter et se cogne le dos de la main contre du métal, il agite la tête en faisant ça et il se cogne le front très fort sur le dessous du train.

Ouch.

Excusez-moi, monsieur.

Il sort la tête de sous le train.

Une fillette, une vraie, celle qui vient de descendre du train, est accroupie au bord du quai le long du train. Elle le regarde droit dans les yeux.

J'ai vraiment besoin que vous ne fassiez pas ça, elle dit.

Février. La première abeille de la saison percute la fenêtre.

La lumière commence à gagner du terrain, même si elle est encore austère dans le froid. Mais les oiseaux chantent toute la journée, leur chant est la première et la dernière chose quand la lumière apparaît et repart.

Même dans l'obscurité, l'air a un goût différent. À la lumière du réverbère, les branches des arbres nus s'illuminent de pluie. Quelque chose a changé. Cette pluie est peut-être froide, mais ce n'est plus la pluie d'hiver.

Les jours rallongent.

C'est l'origine du mot Carême.

En latin, les mois dérivent de termes qui indiquent les moyens de se purifier et d'apaiser les dieux ; en général, en brûlant des offrandes, ce qui est sans doute la double origine étymologique de *februa*, la fête romaine de la purification. Le mois de la végétation, du soleil, le mois-pluie, le mois-des-choux, le mois-des-loups-qui-ont-faim, le mois des gâteaux qu'on offre pour que l'année soit bonne, la moisson soit bonne, la vie soit bonne.

Dans les Highlands, en Écosse, à une époque où les traditions étaient bien plus respectées que de nos jours, c'était le mois où les gens allumaient des bougies pour rappeler le soleil sur la Terre (ce qui est l'origine de la Chandeleur) ; au cours de ce mois, les filles composaient des sortes de silhouettes avec les dernières gerbes de la moisson de blé de l'année précédente et déposaient leur création dans un berceau pour danser tout autour et chanter sur le retour de la vie, les serpents qui s'éveillent et quittent leur nid, la réapparition des oiseaux, sur saint Bride, ou Brigid ou Bridget de Kildare, la sainte patronne de – parmi tant d'autres choses –, l'Irlande, la fertilité, le printemps, les femmes enceintes, les forgerons et les poètes, les vaches et leurs fermières, les

mariniers et les marins, les sages-femmes et les enfants illégitimes. C'est une version d'une déesse de feu celtique appelée Brid en l'honneur de laquelle les gens allumaient des feux de joie. Elle bénissait les puits sacrés et des endroits dont on dit encore de nos jours que l'eau a le pouvoir de guérir, notamment les yeux.

Peu importe son nom, elle vola l'épée serties de pierres précieuses de son père pour la donner aux lépreux de la région. Ils extirpèrent les pierres et les vendirent. Puis elle rendit à son père l'épée dépouillée.

Ensuite, elle demanda à un roi irlandais de lui offrir une terre pour y bâtir une abbaye où des femmes pourraient vivre et se consacrer à la charité.

Mais le roi n'écoutait pas. Il regardait ses seins.

Quand il vit qu'elle le voyait, il tourna le regard vers la petite cape posée sur ses épaules.

Me donneriez-vous l'équivalent en terre de ce que cette cape peut couvrir ? demanda-t-elle.

Le roi rit.

D'accord, dit le roi.

Elle retira sa cape et la posa au sol. La cape commença à grandir. Elle grandit et grandit encore. Brigid en saisit un coin. Trois autres versions de Brigid saisirent chacun des trois autres coins. L'une partit en direction de l'est, l'autre de l'ouest, la troisième du nord et la quatrième du sud.

Brigid était partie en direction du nord. Elle traversa un champ de boue. Où qu'elle ait marché, où que ses pieds aient touché le sol, des fleurs jaillissaient de nulle part.

2.

OceanofPDF.com

Ne vous trompez pas sur nous.

Nous voulons le mieux pour vous. Nous voulons un monde davantage connecté. Nous voulons que vous sentiez que le monde est à vous. Nous voulons que vous puissiez voir le monde à travers nous. Nous voulons que vous puissiez être vous-même. Nous voulons que vous vous sentiez un peu moins seul. Nous voulons que vous rencontriez d'autres gens comme vous.

Nous voulons que vous sachiez que nous sommes votre meilleure source de connaissance au monde. Nous voulons tout savoir sur vous. Nous voulons savoir partout où vous allez. Nous voulons savoir où vous êtes à cet instant. Nous voulons que vous postiez des photos de ce que vous regardez pour que vous vous souveniez à jamais de ce moment particulier. Nous voulons que vous regardiez maintenant ce que vous avez posté il y a dix ans. Bon anniversaire ! Nous voulons vous rappeler régulièrement les moments particuliers que vous avez vécus dans le passé. Nous voulons vous montrer maintenant ce que vos amis postaient il y a dix ans. Nous voulons enregistrer vos vies parce que vos vies comptent tant. Nous voulons que vous sachiez que vous signifiez quelque chose dans le monde. Nous voulons que vous sachiez combien vous comptez pour nous. Nous voulons que vous sachiez que nous sommes très intéressés par ce qui compte pour vous. Nous voulons que vous sachiez que ça compte pour nous aussi.

Nous voulons compter chaque pas que vous faites. Nous voulons vous aider à être fort et puissant. Nous voulons savoir ce qui fait battre votre cœur plus vite. Nous voulons que vous nous fassiez parvenir un échantillon de votre ADN avec de l'argent pour que nous vous aidions à découvrir qui vous êtes, vous et votre famille, et d'où vous venez dans l'histoire, nous ne voulons ça que pour la raison tout à fait légitime de vous rendre un service utile.

Nous voulons que vous soyez tout ce que vous pouvez être : ami, en couple, célibataire, c'est compliqué. Nous voulons savoir ce que vous achetez. Nous voulons savoir quelle musique vous écoutez dans votre casque. Nous voulons savoir ce que vous portez comme vêtements. Nous voulons tailler notre communication sur mesure pour vous. Nous voulons qu'elle soit adaptée à vous. Nous voulons que vous en appreniez plus sur vous-même. Nous voulons que vous fassiez nos tests de personnalité divertissants pour découvrir quelle sorte de personne vous êtes vraiment et pour qui vous voterez aux prochaines élections. Nous voulons pouvoir vous catégoriser avec précision pour des données utiles pour les projets divertissants d'autres personnes comme pour les nôtres.

Nous voulons être là, dans votre salon. Nous voulons vous aider à régler des problèmes quotidiens comme où manger, où dormir en vacances, où se joue quel film à quelle heure, où plein de gens tout près de vous sont en train de s'amuser. Nous voulons vous soulager de la corvée de commander en ligne : nourriture pour chat, outils de jardinage, articles pour vos enfants. Nous voulons que vous nous voyiez comme un membre de la famille. Nous nous intéressons à tout ce que vous dites. Nous voulons entendre ce que vous dites dès que vous êtes face à un écran. Nous voulons vous voir par cet écran pendant que vous regardez quelque chose qui n'a rien à voir avec nous. Nous voulons savoir ce que vous dites dans chaque pièce de votre logement. Nous voulons tout connaître de votre quotidien, quand vous êtes sur le Net, quand vous n'y êtes pas, et comment vous dépensez votre argent.

Nous voulons que les téléphones que nous vous vendons soient plus lents et moins solides que les modèles précédents pour que vous ayez plus rapidement envie d'acheter le nouveau modèle.

Nous voulons employer des gens pour attaquer les puissants qui disent des choses sur nous que nous n'aimons pas, que ce soit vrai ou pas. Nous voulons que les Noirs et les Latinos qui travaillent pour nous se sentent un peu moins importants, un peu plus protégés et un peu plus à même que les Blancs de gravir la hiérarchie dans l'entreprise, mais nous voulons aussi bénéficier de leurs connaissances précieuses quand il s'agit de traiter des données ethniques.

Nous voulons militer pour la liberté d'expression, surtout celle des Blancs riches et puissants. Nous voulons permettre à des millions de gens

de lire des posts rédigés par des trolls. Nous voulons faciliter la propagande du gouvernement et aider les gens à influencer les élections, ne pas déranger les gens qui organisent et promeuvent le nettoyage ethnique, tout ça en vous étant utiles vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Nous voulons que vous sachiez combien votre visage nous importe. Nous voulons que votre visage et le visage de tous vos amis et les visages des gens qu'ils photographient soient en ligne à des fins d'archives, de divertissement et de recherche.

Nous voulons que vous sachiez que nous veillons sur vous. Nous voulons que vous sachiez que nous respectons et protégeons vos données personnelles. Nous voulons que vous sachiez que nous croyons que la vie privée est un droit humain, une liberté civile, surtout si vous en avez les moyens. Nous voulons vous assurer que vous gardez le contrôle. Nous voulons que vous sachiez à quel point vous gardez le contrôle sur qui peut voir vos informations. Nous voulons que vous sachiez que vous avez un accès total à vos informations – vous et tous ceux qui vous suivent.

Nous voulons faire le récit de votre vie. Nous voulons être le livre de votre vie. Nous voulons être le seul lien qui compte. Nous voulons qu'il ne soit pas pratique pour vous de ne pas nous utiliser. Nous voulons que vous nous consultiez et que dès que vous cessez de nous consulter, vous ressentiez le besoin de nous consulter de nouveau. Nous ne voulons pas être associés par vous à une foule qui organise des lynchages, des chasses aux sorcières et des purges, sauf si c'est votre foule qui organise des lynchages, des chasses aux sorcières et des purges.

Nous voulons votre passé et votre présent parce que nous voulons aussi votre futur.

Nous voulons tout de vous.

OceanofPDF.com

C'est quand vous voulez. Prenez-le. Prenez mon visage.

Ça ne me surprend pas que vous vouliez mon visage. C'est le visage du présent.

Ce que je veux dire par mon visage, c'est celui sur cette photocopie A4, la preuve que j'existe. Sans elle, je n'existe pas, en tout cas pas de façon officielle. J'ai beau être physiquement là, sans cette feuille de papier, je ne le suis pas. Si je la perds, où que je sois, je ne suis plus nulle part. Elle est un peu usée – pas étonnant, ce n'est qu'une feuille A4 – et comme elle est pliée juste à l'endroit où le visage est photocopie, un peu de l'encre qui compose mon visage a disparu et donne l'impression qu'il est effacé dans le pli du papier.

Pourtant, je suis là. J'existe parce que ce morceau de papier avec mon visage dessus prouve que je n'ai pas le droit d'étudier ici, de travailler ici ou de vivre ici sans autorisation, ni de gagner de l'argent ici.

Le fait que je ne sois pas autorisé vous autorise d'autant plus.

Pas de souci. Ravi de pouvoir vous aider.

Vous noterez que ce visage ressemble à ceux sur les panneaux qui vous demandent de signaler tout ce que vous jugez suspect.

Signalez-le à la police si vous voyez quelqu'un qui me ressemble, parce que mon visage est important pour votre nation.

De rien. Pas de problème. Content de vous venir en aide.

Et c'est ce visage, comme ceux sur l'affiche du flanc du camion devant lesquels pose un Blanc en costume, ceux d'une longue file de gens – pardon, de non-gens – à une frontière, qui a prouvé une bonne fois pour toutes que les gens sur l'affiche étaient des gens sans visage tandis que le sien était celui de quelqu'un. Il avait le seul visage qui comptait.

Mon visage est un point de rupture.

N'en parlez pas. Jamais.

C'est le visage qu'on voit dans les séries et les films, celui que vous vous représentez mentalement dans les romans sur des gens qui ne sont pas vous, dans les livres que vous lisez parce que vous aimez la littérature, ou pour tuer le temps, des livres qui racontent les histoires qui vous permettent de ressentir que vous ressentez, que vous avez vraiment été ému et davantage, que vous avez compris quelque chose d'essentiel sur l'histoire, la politique, l'époque où vous vivez.

De rien. Avec plaisir. Mon visage ne parle que de vous.

Mon visage couvert de boue.

Mon visage gonflé par la mer.

Ce que mon visage signifie n'est pas votre visage.

Mais quoi qu'il arrive. De rien.

OceanofPDF.com

C'est au mois de septembre que Bretagne Hall a pour la première fois entendu parler de la fillette, le matin où Stel, de l'assistance sociale, l'avait croisée dans le vestiaire du personnel et lui avait dit, Bret, les miracles, ça existe encore, une écolière a réussi à s'introduire dans le centre et, tu ne vas pas y croire, moi je n'y arrive toujours pas. Elle a obligé la direction à nettoyer les toilettes.

La direction à faire quoi ? a demandé Bret.

Puis elle a dit : attends, tu as dit *elle* ?

En général, les gamins n'étaient pas aussi étonnants. La direction de l'immigration envoyait souvent au centre des individus considérés comme adultes alors qu'ils n'avaient clairement que treize ou quatorze ans. Mais là, c'était un centre réservé aux hommes.

Toutes les toilettes, a dit Stel. Chaque paroi de chaque toilette de chaque chambre de chaque aile, y compris à l'isolement. Je ne dis pas que la direction l'a fait elle-même ni qu'elle l'a fait rien que pour vos yeux. Une gamine, je te dis. Une fillette de douze ou treize ans. Je ne l'ai pas vue moi-même. Je n'ai parlé à personne qui l'a vue de ses propres yeux. Mais elle est entrée ici. Et pas qu'ici. Elle a réussi à aller jusqu'à la direction. Elle les a obligés à faire venir une société de nettoyage pour tout récurer, les joints du carrelage, les fissures, les taches, tout ce que les détenus qui font le ménage ne parviennent plus à récupérer, ils sont venus avec des gros nettoyeurs à haute pression, ces trucs à vapeur qu'on utilise pour laver les voitures à la main, et ils ont fait tous les murs, le carrelage et autour, puis ils ont rincé, ça sent tellement meilleur là-dedans, tu vas t'en rendre compte en atteignant l'aile, ils ont fait toutes les ailes, tout le bloc H. Certains détenus l'ont vue, elle se promenait en uniforme scolaire toute seule dans l'aile B, tout le monde la regardait l'air de dire, mais qu'est-ce qui se passe ?

Tu dis que de la merde, dit Bret.

Y a plus de merde, a dit Stel. Ta da ! Comme par magie. Même sur les murs des cellules sous surveillance permanente.

Merde alors, a dit Bret.

Mais non, Bret. Finie la merde, a dit Stel.

T'es poète et tu le sais même pas, a dit Bret.

Je le sais, dit Stel. Ces temps-ci, ça ne me sert pas beaucoup. Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, j'en suis pleine. De poésie, je veux dire.

Elle est partie dans le couloir en chantant *Quel beau matin* pour que l'écho résonne tout du long. Elle a fait signe à Bret en même temps qu'aux caméras pour que la sécurité la laisse entrer.

Stel travaillait là depuis des années, trois ans, lui avait dit quelqu'un, depuis aussi longtemps que ça. Elle aurait bientôt trente ans. Bret était encore une nouvelle. Les déts s'en rendaient encore compte. Ce qui n'était pas une bonne chose. *Félicitations, ça fait quatre mois que tu es là, comme moi, et tu n'es pas morte, et moi non plus, je ne suis pas mort, on n'est morts ni l'un ni l'autre, SP Hall*, la taquine chaque jour l'un des Syriens. C'était gentil. Mais la gentillesse, ça compliquait tout. Il fallait savoir poser ses limites. Il y avait des réponses à faire. Des fois, on pouvait rire et répondre quelque chose de drôle et d'autres, dire, comment tu oses me parler comme ça. Ça dépendait.

Caméra sur l'uniforme. Barbelés. Déts.

(Par exemple, Stel ne disait jamais déts. Stel étant noire, elle était deux fois plus contrôlée que le personnel non noir dès qu'elle quittait le centre pour rentrer chez elle. Alors que tout le monde connaissait Stel. Stel était la patience même. À faire ce qu'elle faisait chaque jour.)

Imaginez un enfant perché sur une aile.

En réalité, Bret imaginait souvent un enfant dans l'aile où elle travaillait à cause du poids maximal des objets personnels autorisé dans un centre de rétention : 25 kilos, le poids d'un enfant de trois ou quatre ans, alors à l'arrivée d'un nouveau dét, elle se demandait, est-ce que ça a l'air de peser le poids d'un jeune enfant ? Parce que si ça avait l'air beaucoup plus lourd, le type allait s'énerver quand on allait lui prendre ses affaires.

Un centre de rétention, ça n'est pas un centre de loisirs. Ç'a plutôt à voir avec la rétention d'eau, autrement dit l'œdème au poumon dont son père est mort.

Du coup, elle a souvent l'impression que l'endroit qui lui verse un salaire est le monde des morts. Un monde sous terre. Un endroit peuplé de morts-vivants. Et la porte qui y mène, c'est la petite rangée de haies récemment plantées dans des bacs entre le parking et le bâtiment pour rendre plus élégant, ou plus attrayant, l'endroit pour les visiteurs. Chaque jour, en arrivant au travail puis en repartant du travail, elle leur fait signe dans la zone neutre entre le monde sous terre et le reste du monde.

Bonjour, les haies. (Souhaitez-moi bon courage.)

Au revoir, les haies. (Encore une journée de passée.)

En entrant, elle savait. En repartant, elle savait. Qu'elle, elle pouvait partir. Qu'elle pouvait partir chaque soir (ou le matin, quand elle avait travaillé de nuit).

Mais elle était toujours plus ou moins là, même quand elle n'y était pas. Elle avait beau avoir la possibilité de partir, ce qu'elle faisait à la fin de chaque service, elle partait, elle passait devant les haies, elle traversait la route, elle franchissait le parking, elle longeait la route de l'aéroport jusqu'à la gare puis prenait le train pour rentrer chez elle.

Qu'est-ce qu'ils te font faire là-bas ? avait demandé sa mère au bout de quinze jours où elle y travaillait.

Je suis SP dans l'un des CRA pour la société de sécurité privée Sa4A qui, pour le compte de la DIMM, gère le Printemps, le Pré, la Valeur, la Vallée, le Chêne, la Baie, la Guirlande, le Bosquet, le Méandre, les Bois, plus un ou deux autres, elle a dit.

Bretagne, a dit sa mère. Dans quelle langue tu parles ?

Bret n'était pas stupide. Elle avait été bonne en langues. À l'école, elle était bonne sans avoir besoin de travailler. Elle aurait aimé faire des études mais maintenant, ce n'était plus possible. Sois raisonnable. C'est impossible. Pourtant, sa mère s'en voulait. Alors Bret ne se plaignait jamais. Dès qu'elle rentrait à la maison, elle lui demandait, *Comment ça s'est passé au travail ?* Bien. *Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?* Oh, tu sais, comme d'habitude. Puis lâcher un petit rire.

Tant que tu t'amuses, disait sa mère.

Travailler dur et s'amuser, c'est comme le bord de mer et le mauvais temps.

Tout va bien, disait Bret.

Puis un jour, sa mère avait demandé,

Bret, c'est quoi un dét ?

Aurait-elle dit dét tout fort devant sa mère ? Dét, c'était un terme de Torquil, c'est comme ça qu'il les appelait. Mais pas de façon péjorative. Torq était cool.

Dét, avait dit Bret à Torquil lors de sa première semaine. Tu sais, ça pourrait aussi vouloir dire détergent.

Hum hum, il a dit.

Mais dans ce cas, ça serait nous, la saleté. Si eux, ce sont des déts.

Hum hum, a dit Torquil.

Si tu les appelles déts, ça veut dire que nous, on est des microbes, elle a dit.

Hum hum, a dit Torquil.

Des microbes qui les guettent, elle a dit.

Hum hum, Torquil a dit.

Elle a ri.

Hum hum, a dit Torquil.

Torq était écossais, c'était pour ça qu'il avait un drôle de nom.

Je vais t'expliquer, il a dit. Ce boulot, c'est de la merde. Il faut faire attention aux déts. Des fois, ils dégagent des vapeurs toxiques. Si tu te sens prise de vertiges, si tu as du mal à trouver tes mots, c'est à cause des neurotoxiques que tu as inhalés. L'étape suivante, c'est l'engourdissement, puis le coma. Je te préviens, pour que tu puisses repérer les premiers signes, Grande-Bretagne.

Bretagne, c'est quoi un dét ?

Oh, tu sais (rire). De l'argot. Pour détergent.

Et comment ça s'est passé au travail ?

Bien.

Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

Comme d'habitude. Des trucs. (Petit rire.)

Tant que tu t'amuses. Travailler dur et s'amuser.

Sa mère était retournée à sa chaîne d'infos 24/24. Elle secouait la tête comme elle le faisait chaque jour face aux infos.

Toutes ces choses déstabilisantes qui se passent dans le monde, elle a dit.

C'est juste les infos, maman, a dit Bret. C'est n'importe quoi.

Sa mère considérait encore que les infos, ça avait de l'importance. De nos jours, tout le monde savait que ce n'était pas la télévision qu'il fallait regarder pour savoir ce qui se passait vraiment. Sauf sa mère. Elle y croyait encore. C'était ça, avec les personnes d'un certain âge.

Je me demande bien ce qui va se passer, disait sa mère.

Sa mère ignorait tout du vrai monde. Travailler dur et s'amuser. C'est vrai, il y avait beaucoup de rires au travail. Les rires des déts qui donnaient l'impression que quelque chose vient de se briser, les rires sur les déts de la part de certains SP, des rires grinçants, des rires terribles. Il y avait en général beaucoup de bruit : des rires, des pleurs, des portes qui claquent, des portes qu'on cogne, des cris. C'était un travail bruyant. Sauf si on était affecté au contrôle, à lac ou à la salle des visites. *Des rires, des larmes, du suspense* : dès qu'un dét riait comme un fou, c'était ce que récitait Torq. Le suspense. Il y avait, dans cet endroit conçu au départ pour un séjour maximum de soixante-douze heures, des gens qui étaient là depuis des années, des années et des années.

Soixante-douze heures ? Trois jours.

La plupart d'entre eux ici étaient là depuis au moins deux mois.

Bonjour, les haies.

Au revoir, les haies.

Jour après jour.

Mais ce jour-là ? Tout était différent.

Étrangement calme.

Personne ne riait. Personne ne pleurait. Personne, ni les déts ni les SP, ne claquait les portes.

Tout le monde avait entendu parler de l'histoire.

Une gamine, une fillette en uniforme scolaire, était entrée dans le centre.

Rien que ça, ça ne collait pas. Personne ne pourrait faire ça, dans ce centre ou dans un autre. Entrer comme ça. Ce n'est pas possible, un point c'est tout. Dans cette aile, qui n'avait pas la sécurité la plus forte, on se faisait fouiller, contrôler, photographier, contrôler, attribuer un badge visiteur, contrôler, scanner, encore contrôler, puis les grilles de sécurité, les portes, les barrières, les portes, encore trois contrôles puis le dernier contrôle à l'ac de l'aile.

On racontait que la gamine était entrée et ressortie de quatre autres centres.

C'est n'importe quoi, a dit Bret. Fake news.

Puis elle a vu les toilettes de la chambre d'Adnan et Tomek, le dét turc et le Polonais.

Puis d'autres toilettes de l'aile B.

Elles étaient vraiment propres.

C'est quoi, un poisson d'avril géant ? elle a dit à Dave. En septembre ? Un test de Sa4A ou un truc comme ça ?

Dave n'avait pas vu la fillette mais on lui avait raconté les histoires qui circulaient. Il les a rapportées à Bret à la pause-café. Puis comme elle était affectée à la salle des visites cet après-midi-là, elle a entendu d'autres histoires de la part de Russell, qui pensait comme elle que c'étaient que des conneries.

La légende voulait que la fillette soit aussi, tenez-vous bien, allée frapper à la porte d'un bordel de Woolwich, elle serait entrée, puis en serait ressortie vivante et indemne.

Quoi, même en uniforme d'écolière ? avait dit Bret.

Russell et elle avaient ri comme des baleines.

On racontait que les souteneurs avaient appelé la police. Ils avaient dit, *Venez la chercher. Prenez-la*, ils avaient demandé, *Par pitié. Elle fout notre business en l'air*. Au bout d'une demi-heure, elle était passée par plusieurs chambres où elle avait convaincu les clients d'arrêter de faire ce qu'ils faisaient au moment où ils étaient en train de le faire, ce qui en soi

était assez drôle, puis elle avait obligé le type de l'entrée à ouvrir la porte, et quinze adolescentes et des filles encore plus jeunes avaient été libérées, elles étaient parties en courant.

Ouais.

C'est ça.

On racontait aussi que l'un des types qui se scarifiait, un Érythréen de l'aile C, Bret ne le connaissait pas, avait regardé la fillette dans sa chambre comme si c'était une apparition de *cette putain de Vierge Marie* (Russell). L'Érythréen qui se scarifiait lui aurait dit, dans cet endroit où je suis enfermé, la vie est sans espoir, alors à quoi bon vivre ? Il n'y a que la douleur qui me garde en vie. La fillette lui avait répondu quelque chose, même s'il refusait de dire quoi, et il était un homme neuf. Russell et Bret avaient passé dix minutes à imaginer ce qu'elle avait pu lui dire – des obscénités. N'importe quoi, avait dit Bret. Comment elle a réussi à atteindre l'aile C sans que personne la foute dehors ? Elle a des ailes, a dit Russell. Elle vole comme un ange avec des petites ailes faites de serviettes hygiéniques d'adolescente sur les talons.

On racontait aussi que sa mère était une dét des Bois, qu'elle avait été internée parce qu'elle avait voulu s'inscrire à un cours à l'université, qu'elle avait grandi dans le pays mais qu'elle n'avait pas de passeport et que la PJ l'avait arrêtée dans la rue, elle était juste sortie dix minutes au supermarché sans manteau, son sac de courses était resté sur le trottoir quand ils l'avaient interpellée. Puis la fillette s'était introduite dans les Bois où sa mère était retenue depuis plusieurs semaines, elle avait dit aux types à la grille qu'il fallait régler ça sans attendre, elle leur avait demandé d'aller chercher les SP pour ouvrir la porte de la chambre de sa mère, puis d'ouvrir l'unité puis de couper le système d'alarme et de laisser sortir sa mère.

Et bien sûr, ils l'ont fait, a dit Bret. C'est ce qu'on ferait tous. Il suffit de demander gentiment.

Russell et elle ont ri comme des baleines.

Mais.

Écoutez bien.

Apparemment.

Il y a eu une brèche de sécurité aux Bois, certains détenus sont partis et il n'y a pas d'images. En revanche, les caméras de l'autre côté des grilles montrent une femme qui sort avec plusieurs autres en pleine nuit des Bois.

Bret a ri. C'était mieux qu'un film comique. Elle a ri et ri encore. Elle a tellement ri et si fort que les gens qui rendaient visite aux déts se sont tous retournés. Elle a dû arrêter de rire.

Puis elle a inspecté la salle de visites pour s'assurer qu'aucune dét ne touchait ou ne s'asseyait près de quelqu'un. Il est interdit de s'asseoir à côté de sa famille.

Mais cette histoire débile a grossi et grossi toute la journée.

Elle s'est propagée dans tout le bloc H.

Quelqu'un, une secrétaire, avait entendu à travers la porte ce que la fillette avait dit au directeur.

Elle est restée dix minutes max, Sandra (la secrétaire de Oates) a dit à Bret et quelques autres (plus Torq, femelle honoraire) dans les toilettes des femmes.

Sandra parlait tout bas, alors que toutes les cabines des toilettes étaient ouvertes et qu'il n'y avait personne d'autre.

Elle parlait calmement, sans s'énerver, a dit Sandra. Elle était si tranquille que j'avais du mal à entendre, mais j'ai saisi le mot pourquoi, pourquoi, plusieurs fois. Ce n'était pas comme si j'écoutais aux portes, je faisais ça au cas où je devrais appeler la sécurité. Mais la fillette était arrivée sans problème, la sécurité ne l'avait pas arrêtée, elle était passée devant les gardiens aussi tranquillement que devant moi, elle m'avait regardée droit dans les yeux, et je ne sais pas l'expliquer, mais je ne l'ai pas arrêtée, je n'en avais pas envie, elle a frappé à la porte du bureau, elle est entrée et elle l'a attendu. Puis il est arrivé. J'ai voulu le prévenir mais il était dans l'un de ses jours, Sandra, foutez-moi la paix.

Puis, cinq minutes plus tard, elle ressort du bureau, elle dit, au revoir, Sandra, merci beaucoup, je ne sais pas comment elle connaît mon nom mais elle le connaît. Après son départ, il m'a fait venir dans le bureau, il était tout rouge, il m'a renvoyée appeler SteamClean pour qu'ils arrivent tout de suite.

On raconte, a dit Sandra tout bas dans les toilettes des femmes, que la fillette avait visité plusieurs autres centres de rétention pour persuader les gens de faire toutes sortes de choses pas normales comme nettoyer les toilettes.

À quoi elle ressemble ? a demandé Bret.

À une collégienne, a dit Sandra. Comme on en voit dans le bus.

Sandra les a emmenées dans son bureau pour leur montrer les extraits des caméras de surveillance sur son ordinateur.

Le bureau de Sandra est très agréable, c'est un bureau normal. Sandra les laisse aussi jeter un coup d'œil au bureau de Oates, très spacieux, avec de très beaux meubles.

Sur les images, elles ont vu le haut du crâne d'une fillette assez petite.

Elle entrait comme si elle travaillait là. Sans que personne l'arrête. Quand elle atteignait une porte fermée, elle attendait que quelqu'un l'ouvre pour autre chose et elle entrait. Quand on voyait ça, c'était si simple que ça n'avait même pas l'air étonnant. La porte s'ouvre. Elle entre.

Puis le service de Bret a pris fin.

Elle pouvait partir.

Elle est allée prendre son train.

Elle a trouvé un siège et elle a regardé par la fenêtre. Ses yeux allaient de ce qu'il y avait de l'autre côté de la vitre aux salissures sur le verre, dehors, dedans, puis revenaient au monde derrière les traces sur la fenêtre.

Au travail, certaines personnes avaient dit connaître la fillette, qu'elle fréquentait le même collège public que les enfants d'un ami.

Certains déts avaient dit qu'ils avaient entendu parler d'elle, qu'ils savaient qui c'était. Elle avait survécu à une traversée en canot, elle arrivait de Grèce.

Non, elle avait traversé un désert où il y avait les squelettes de ceux qui étaient morts, et elle avait survécu en buvant sa propre urine.

Elle avait franchi le monde avec le maillot de l'équipe de Manchester United de son petit frère.

On disait qu'on savait qui était son père, qu'il était mort, que c'était un homme politique important au mauvais endroit au mauvais moment.

On disait qu'on savait qui était sa mère, qu'elle s'était noyée dans un bateau au large de l'Italie.

On disait qu'elle avait vécu des bombardements, que sa famille avait dû fuir, que les guérilleros les utilisaient comme ânes bâtés, qu'on leur faisait porter tout le matériel sur des kilomètres, pendant des jours, et que quand son père s'était arrêté pour demander du repos le premier jour, les guérilleros avaient dit, voilà ton repos, et ils l'avaient abattu sur place.

C'est à ce moment que Bret, qui écoutait l'un des hommes raconter cette histoire, s'était rendu compte qu'elle regardait, c'était plus fort qu'elle, le dét du Sud Soudan, Pascal, les yeux baissés, le menton contre le torse, qui ne disait rien. Dans son dossier, il était écrit que non seulement il avait dû assister à la décapitation de son père et de son frère, mais qu'ensuite, on l'avait forcé à choisir avec quelle tête il jouerait au foot, et à le faire.

Mais ce qui étonnait Bret dans le train, c'était ce qui lui venait en tête quand elle pensait à la fillette.

Une vision de sa mère.

Dans cette vision, la mère de Bret, perplexe, se trouvait dans une chambre des Bois. Assise sur les draps en matière plastifiée, elle regardait le trou d'évacuation dans le sol. L'odeur qui s'échappait de ce trou était visible pour Bret sur le visage de sa mère pendant sa vision.

Les Bois, tout le monde le sait, ne sont pas tendres pour les femmes, c'était comme vivre dans des douches communes avec des inconnues. Le pire, c'est les fouilles corporelles. Les agressions qui ne donnent jamais lieu à signalement. On parle de viols. Bien sûr qu'il y en a. Bret en avait entendu parler, comme tout le monde. Il n'y a pas de fumée sans... Et puis, les femmes qui avaient été victimes de trafic sexuel dans le monde et qui se retrouvaient aux Bois le disaient. Que la rétention là-bas, c'était pire que tout ce qu'elles avaient vécu avant.

Bret a secoué la tête pour chasser tout ça.

Sa mère allait bien.

Sa mère était à la maison devant la chaîne parlementaire en disant tout haut pour elle seule dans une pièce vide, je me demande bien ce qui va se passer.

Laisse tout ça derrière toi.

C'est là qu'elle s'est rendu compte qu'elle avait oublié de dire au revoir à ces débiles de haies.

Zut.

Elle était superstitieuse sur ce truc. C'était idiot.

Elle regardait leurs petites feuilles vert foncé. Elle respirait l'odeur de la haie. C'était une odeur agréable un peu amère. Selon elle, il ne faudrait pas longtemps, vraiment pas longtemps, pour que ces petites pousses assez éloignées les unes des autres dans leur bac, qui étaient déjà plus que des pousses, qui étaient déjà des touffes, forment une haie et non plus des plantes séparées comme quand elles avaient été mises là.

Dis dans ta tête ce que tu aimerais leur dire.

Au revoir, les haies.

Encore une journée de passée.

Ouais, mais.

Quelle journée.

La fillette de l'aile.

Un mythe.

Que des conneries.

Mais pourtant, les toilettes, c'était vrai, en tout cas, dans l'aile où Bret travaillait, les toilettes avaient été récurées à fond.

Bon. Quelqu'un qui fait quelque chose de bien.

Pas trop tôt.

Un après-midi...

Torq lui raconte l'histoire du seul autre jour comme ça, bien avant son arrivée, un jour où même lui était encore nouveau.

Je travaillais ici depuis six semaines environ. Il était quatre heures de l'après-midi. J'étais en pause, on était dans la salle du personnel, il y a eu un bruit étrange dans l'aile, un bruit de plus en plus fort, comme une vague plus grosse que les autres qui arrive sur la mer, et là, on a compris que c'était les déts qui riaient. On s'est regardés. Ce n'était pas un rire de cinglé ou un rire de drogué ou un rire de bagarre, c'était un autre rire. On était tous, qu'est-ce que c'est ?

Alors on a enfilé notre tenue anti-émeute.

Les déts étaient tous dans leurs chambres devant la télé, ils regardaient tous le même vieux film en noir et blanc. J'ai jeté un coup d'œil par-dessus leurs têtes. Et là, j'ai vu le type des films muets avec sa moustache d'Hitler et son chapeau melon assis sur un trottoir avec un bébé enveloppé dans des couvertures, il avait l'air de se dire, qu'est-ce que je vais faire de ce bébé ? il soulève la grille d'égout près de son pied dans la rue comme s'il allait le jeter dedans, il se ravise, il y avait un policier, et là, moi aussi, je me suis mis à rire. Il y avait des rires partout, l'aile n'était que rires, nous aussi, on riait. Des déts que je n'avais jamais vus rire et que je n'ai jamais vus rire depuis, des déts que j'avais à peine entendus parler, ceux qui ne parlaient pas anglais et qui ne disaient jamais rien, les déts violents. Y compris ce cinglé d'Iranien qui était en général à l'isolement, même lui il riait, ils riaient tous comme des gosses. Il n'a pas jeté le bébé dans les égouts, il l'a ramené chez lui dans sa chambre misérable et pauvre où tout était cassé, il a cherché comment lui donner à manger et le garder propre, c'est devenu un petit enfant intelligent qui jetait des pierres dans les fenêtres pour que le type pauvre, qui était un peu comme un père pour lui, et aussi vitrier, passe

quelques minutes plus tard devant la fenêtre cassée avec du verre neuf sur le dos et se fasse payer par la femme de la maison pour réparer.

C'était rien, ce truc, tu vois, Grande-Bretagne, une histoire stupide sur un enfant, un homme, du verre, une pierre, un policier. Mais ensuite, ici c'était comme je l'avais jamais vu. À la fin du film, les types étaient en larmes. Après, dans l'aile, c'était comme si tout était normal.

Bien sûr, tout est vite redevenu comme l'autre normal.

Mais je me souviens d'avoir pensé que ça avait dû être un peu comme ça, ce jour de Noël dans les tranchées, tu sais, la vidéo de Paul McCartney pour son chant de Noël, quand ils ont joué au foot et échangé leurs rations de cigarettes et de chocolat.

OceanofPDF.com

Voici certaines des choses que Bretagne Hall a apprises au cours de ses deux premières semaines comme SP dans un CRA de GB :

- À garder sa caméra éteinte jusqu'à ce qu'un dét soit vraiment sur le point de péter un câble. *Pas besoin de filmer tant que la personne est calme*, disait le SP appelé O'Hagan. *Tu vois, pour l'instant, Couilles de Taureau se tient, mais tu dois apprendre à sentir les dix secondes avant qu'il se tape la tête contre le mur, et là, tu allumes. Tu prendras vite le coup. Non, non, là il va bien. Il donne juste des coups de pied. C'est normal. Il fait ça pour nous embêter.*
- À mettre quelqu'un à l'isolement pour avoir donné des coups de pied. Pas de literie, lumières allumées 24/24 7/7, contrôle tous les quarts d'heure 24/24 7/7.
- Que l'une des choses qu'on pouvait dire à un dét sous surveillance anti-suicide, c'était *vas-y, fais-le, je te regarde*, parce que la plupart faisaient ça juste pour attirer l'attention ou embêter le personnel.
- Que, selon certains SP, *Trouduc, Couilles de Taureau, Dick et Connard* étaient des surnoms acceptables pour les déts.
- Que des statistiques issues d'une visite d'inspection disaient que les déts aimaient bien le personnel, que dans l'ensemble, ils les trouvaient abordables et OK. Une statistique particulièrement élevée chez les déts qui ne parlaient pas anglais.
- Qui était le SP surnommé Officier Spice (le SP Brandon). Il leur donnait ce qu'ils voulaient, tout ce qu'ils voulaient, et s'il y avait des gamins, c'était aux gamins que Brandon ou les déts demandaient de tester le spice pour voir s'il valait quelque chose.

- Que normalement, il y avait du paracétamol pour le dét kurde de l'aile qui avait un cancer sauf le week-end où il n'y avait pas de médecin, et là, il devait attendre le lundi comme tout le monde.
- Que la direction réfléchissait à mettre un troisième lit dans les chambres. Qu'aucun membre du personnel des différentes ailes ne trouvait que c'était une bonne idée. Le personnel n'arrêtait pas de répéter à la direction que c'était une mauvaise idée, lui avait dit Dave, mais la direction voulait quand même le faire. C'est pas *Trois hommes et un couffin*, c'est trois hommes et des toilettes : une référence à un vieux film. Chaque chambre était équipée de toilettes. Mieux que dans certains hôtels. Mais les toilettes n'avaient pas d'abattant et presque toutes étaient directement dans la chambre, sans paravent pour les séparer des lits. Ça avait un effet sur beaucoup de déts qui ne mangeaient pas beaucoup, vu qu'à moins d'être cinglé, personne n'a envie de chier devant quelqu'un, et que les déts sont enfermés treize heures en tout, de neuf heures du soir à huit heures du matin et à deux reprises pendant la journée pour l'appel, ce qui selon Dave était un bon exercice pour les sphincters.
- Que les déts qui avaient grandi au Royaume-Uni étaient les plus déprimés et posaient souvent plus de problèmes, déjà parce que personne ne voulait devenir ami avec eux. *J'ai retrouvé quelqu'un ici*, lui avait dit Russell, *quand je l'ai vu ici, je lui ai dit, Laurie, mec, qu'est-ce que tu fous là ? On a été dans la même classe depuis l'école primaire jusqu'à la fin du collège. Pendant douze ans. Il a dit, j'ai été arrêté et fouillé devant un supermarché, je me tenais trop près d'une Porsche. On m'a emmené au commissariat je ne sais pas où et puis en pleine nuit, on m'a réveillé, on m'a menotté et conduit ici.*
Le lendemain, je suis allé au bureau, j'ai regardé son dossier, il devait être renvoyé au Ghana le jour d'après. Alors je lui ai dit.
Le Ghana ? il a dit. Je ne connais rien du Ghana. Je n'ai jamais mis les pieds au Ghana. Je ne sais même pas où c'est.
- Que Russell était OK mais qu'il avait toujours plein de trucs dégueu en tête, qu'il était hyper-vulgaire. Que Dave était OK. Que Torq

était OK. Torq aimait les livres, un peu comme Josh, mais lui, il était gay. Il lui avait glissé à l'oreille lors de leur premier service ensemble, *comme l'a dit un écrivain célèbre dans les années 1930, faire preuve de cruauté envers les animaux, ça entraîne des punitions, mais faire preuve de cruauté envers les humains ça entraîne des promotions.* Était-ce un conseil ? Elle ne savait pas trop comment le prendre. Elle ne connaissait pas encore assez bien Torq à l'époque. Elle ne savait pas encore ce qui était drôle et ce qui ne l'était pas. Dans la salle du personnel, quelqu'un avait raconté comme si c'était une blague l'histoire du dét mis dans un avion avant même de savoir que les documents disant qu'il pouvait rester étaient arrivés au centre de rétention. Était-ce drôle ? Beaucoup de SP avaient ri. Un autre avait raconté ça : *En voilà une autre, un dét se plaint à la DIMM. Il dit : j'étais en prison dans mon pays parce qu'on n'appréciait pas mes opinions politiques. La prison dans mon pays n'est pas très différente d'un centre de rétention ici, au Royaume-Uni, à ce détail près qu'ici au Royaume-Uni, je n'ai pas encore été battu. Alors la DIMM lui répond : Ravi de pouvoir vous aider (émoticône).* Une blague ? Certainement. Gros éclats de rire.

Que devient Josh ? Qu'est-ce qui s'est passé entre vous deux ? a de nouveau demandé sa mère au dîner.

Comment tu veux que je le sache ? a répondu Bret.

Pardon d'avoir posé la question, a dit sa mère.

C'était toujours le mois de septembre. Bret était sur son lit dans sa chambre pour avoir un peu d'intimité.

La dernière fois qu'elle avait vu Josh, au mois d'août, ils s'étaient mis au lit, ce qui était devenu rare à cause des problèmes de dos de Josh mais ils avaient, bon, et ensuite, Josh avait commencé à déblatérer au sujet d'un livre d'histoire qu'il lisait dans lequel un homme aborde un SS dans une ville aux mains des nazis où le SS vient de frapper au visage un indésirable avec son pistolet ou un truc de nazi comme ça, alors l'homme, un civil, un vieux monsieur qui travaille à l'université ou dans une école, un professeur, demande au SS d'arrêter, les mots qu'il utilise en vrai sont, *vous n'avez donc aucune conscience*. Le SS se retourne et tire une balle dans la tête du professeur, qui s'écroule, mort, en pleine rue.

Josh avait commencé à parler de ça parce qu'elle lui parlait, avant qu'ils se mettent au lit, de ce dét qui s'appelait Hero en disant que parfois les noms étaient vraiment ironiques. Quand Josh avait raconté ce type abattu d'une balle dans la tête, un homme cultivé, l'obscurité avait surgi, mais uniquement dans la tête de Bret.

Elle lui était tombée sur les yeux et sur le front comme un rideau épais, comme ces vieux rideaux des maisons du passé ou de *Most Haunted* sur Really Channel, si réels qu'elle sentait presque l'odeur du tissu.

Un peu moisi. Poussiéreux.

Ce que je me demande, disait Josh, c'est où est l'éthique là-dedans.

L'é quoi ? elle a dit.

Par exemple, dans un film de Tarentino, a dit Josh, quand tu vois un type censé être un gros dur se retourner sur quelqu'un pour lui mettre une balle dans la tête, quand ça se produit, c'est admis. En général, c'est de la satire.

Satire, d'accord, a dit Bret.

Josh et elle étaient tous les deux en tête de classe à l'école.

On est supposé se dire, a dit Josh, que même s'il est un salopard, un méchant, il est cool comme héros parce que c'est un vrai dur. Est-ce que ça signifie que l'héroïque peut être sans conscience, ce que je veux dire, c'est est-ce qu'une personne sans conscience peut être héroïque ? Et qu'on est alors censé se dire, c'est bien, c'est quelque chose à quoi il faut aspirer ?

Josh, vraiment, j'en ai rien à foutre, avait dit Bret.

Et elle s'était retournée. Elle était au bout de sa vie. Elle avait horriblement mal à la tête. Elle avait une odeur de décomposition dans le nez. Elle a fermé les yeux. Elle les a rouverts. Il faisait noir de chaque côté.

T'en as rien à foutre ? avait dit Josh. Mais tu as pas le droit.

Il s'était glissé hors du lit.

J'ai pas le droit de quoi ? elle a dit.

De t'en foutre. C'est ce que tu as dit. D'ailleurs, c'est vrai. T'en as plus rien à foutre de moi. T'en as plus rien à foutre de rien. T'as arrêté de t'intéresser à quoi que ce soit.

Ils s'étaient disputés quand il lui avait dit que ce qu'elle faisait dans la vie, c'était la quintessence de la merde. Josh aimait bien les grands mots comme ça. Satire, éthique, quintessence.

Comment tu oses me parler comme ça ? elle a dit.

Il a ri quand elle a dit ça. À ce rire, la fureur s'est furieusement répandue en elle.

Ce que je dis, c'est que tu vois les choses uniquement de ton point de vue, il a dit.

Et alors ? elle a dit. Ça fait juste de moi un individu comme tous les autres sur cette putain de planète.

Ça fait de toi quelqu'un de terriblement pharisaïque, il a dit. C'est pas ta faute. Tu fais un boulot qui te rend encore plus cinglée que n'importe qui.

Je fais un boulot qui me donne un salaire, elle a dit. Ce qui est mieux que toi pour l'instant. Et mieux payé que toi quand *tu* travaillais. C'est un vrai boulot. La sécurité, ça donne des résultats.

(C'étaient des coups bas. En mai, Josh s'était fait virer de l'entrepôt d'un vendeur en ligne.)

La sécurité, a dit Josh. Tu appelles ça comme ça. Moi, je dis que c'est un moyen de maintenir l'illusion.

Quelle illusion ? elle a demandé.

Garder les gens en dehors, c'est bien ça le sujet, non ? il a demandé.

Le sujet de quoi ? elle a demandé.

D'être britannique, il a dit. Anglais.

Mais qu'est-ce que tu racontes, putain ? elle a dit.

De nous entourer de murailles, il a dit. De se tirer une balle dans le pied. Cette grande nation. Ce grand pays.

C'est toi qui as parlé de la quintessence de la merde, elle a dit. C'est du politiquement correct de grande ville de merde. Tes avis, tu les trouves sur le Net et dans les journaux. C'est toi, la putain de quintessence de la merde.

Et pourquoi ? a demandé Josh.

Il a dit ça avec calme. De ce calme qui la mettait en colère. Il parlait comme s'il avait raison, et elle tort.

Bretagne, je te le demande. En quoi suis-je de la merde ? il a demandé. Explique-moi. Donne-moi une raison. Juste une seule bonne raison.

Parce que je le dis ! elle a crié.

Tu vois ? a dit Josh avec le même calme. Voilà l'effet que ça a sur toi.

Bang. (la porte de la chambre.)

Bret s'était rhabillée sur le palier en espérant que ni la mère ni le père ni le frère de Josh ne s'apprêtaient à monter l'escalier. Puis elle avait attendu une minute sur le palier, sans bouger. Josh n'était pas sorti s'excuser.

OK.

Tant pis.

Bang. (la porte d'entrée.)

Putain de merde, elle pensait en rentrant chez elle, furieuse en quittant la rue de Josh, furieuse en tournant dans sa propre rue, merde de putain de merde, elle en avait encore eu partout sur les mains ce jour-là au travail, et sur les chaussures, et un peu qui était resté sur sa cheville alors qu'elle pensait s'en être totalement débarrassée.

C'est l'un des déts sous surveillance permanente qui la lui avait jetée dessus. Il faisait tout le temps ça pour attirer l'attention.

Peu importait combien de fois on se lavait les mains après, ou que ça soit nettoyé par la suite derrière ou non. Il en restait toujours partout.

Ça fait trois ans que je suis ici pour le crime d'être un migrant, lui avait dit un dét. Puisque vous gardez les gens aussi longtemps, vous pourriez au moins nous laisser faire quelque chose. On pourrait passer un diplôme. S'occuper de manière utile.

Utile ? elle a dit. Un diplôme ? Ouh là.

J'ai traversé le monde pour venir chercher de l'aide ici, lui a dit un dét kurde. Et vous m'enfermez dans cette cellule. Je dors chaque nuit dans des toilettes avec quelqu'un que je ne connais pas et dont je ne partage pas la religion.

C'est une chambre, pas une cellule. Et t'as de la chance d'avoir quelque part où dormir, elle a dit.

Un dét était allongé sur le dos par terre dans sa chambre la tête contre la cuvette des toilettes. Il observait quelque chose à travers les barreaux au-dessus de sa tête.

Pourquoi on ne peut pas ouvrir *un fenêtre* en prison ? il a demandé.

Une fenêtre, elle a dit, et ce n'est pas une prison, c'est un centre de rétention construit à dessein comme une prison.

Quand on vit un centre de rétention construit comme une prison, on rêvet de l'air, a dit le dét.

Dans un centre de rétention. Et on rêve de l'air.

Il s'appelait Hero. Il était vietnamien. Son dossier disait qu'il était arrivé là après sept semaines dans un container.

Un avion a vrombi au-dessus de leur tête.

Merci *du laide* avec votre langue, Mademoiselle SP B. Hall, il a dit. C'est bon de recevoir *du laide*. Mais dites-moi. Ça fait quoi de *respire du véritable air* ?

De l'aide, elle a dit. Et *respirer*. Pourquoi vous êtes couché par terre ? Vous comptez les avions ?

Les avions faisaient trembler le bâtiment au rythme d'un toutes les deux minutes.

Je regarde *les nages*, il a dit.

Il voulait dire les nuages.

Je regarde les nuages, elle a dit. *Nuages*, pas nages. Pour voir s'ils ont la forme d'un cheval ? Ou d'une carte ? Je jouais à ça quand j'étais petite.

Il l'a regardée, puis il a de nouveau détourné la tête.

Pas cheval, il a dit. Pas carte.

Ce soir d'été-là, elle était allée avec les filles du boulot et Torq s'offrir des verres et des tapas de luxe à Covent Garden. En marchant dans la rue après être sortie du métro, elle était passée près d'un couple dans un coupé Audi capote baissée, coincé dans un embouteillage. Ils se hurlaient dessus.

Tu penses qu'à toi, criait la femme à l'homme.

Non, je ne pense pas qu'à moi, criait l'homme à la femme.

Bret avait levé les yeux vers le ciel. Il était sans nuages. Sans nages. Elle s'était souvenue d'une leçon de géographie à l'école. Les nuages se formaient toujours à partir de quelque chose, que ce soit de minuscules grains de poussière ou du sel. Un aérosol. La vapeur d'eau montait et s'agrégeait. Ces grandes masses blanches comme le souffle de Dieu en hiver, ou ces petites traînées blanchâtres, ou les nuages gris sale, n'étaient que de la poussière et de l'eau rassemblées par l'air. Elle était couchée sur son lit à regarder le revêtement sur le plafond. Bourré d'amiante. Son père était mort de complications à cause de l'amiante et il y en avait partout chez eux dans ces putains de plafonds.

Ne pas y penser.

Maintenant, c'est le mois de septembre.

Pendant tout l'été, qui a été très chaud, les gens étaient rouges de colère, voire violets de colère.

Tu ne penses qu'à toi.

Maintenant, ça s'était refroidi, et elle aussi. Elle commençait à s'en foutre, ah ah. C'était aussi simple que ça. Elle éteignait la lumière. Elle mettait le deuxième oreiller du lit sur sa tête.

Elle dormait. La nuit passait. Le réveil sur son téléphone sonnait. Elle se réveillait.

Elle se levait, elle enfilait des vêtements propres, elle prenait le bus jusqu'à la gare pour attraper son train et aller au travail.

Un jour, il y avait des gens de la BBC devant la gare. Ils posaient des questions pour leur reportage du jour. Un type a placé un long micro sous son nez. Un autre type a demandé, dites-nous ce que le Brexit signifie pour vous.

Elle a pensé à tous ces gens dans le centre.

Elle a pensé à Stel l'assistante sociale qui lui disait combien c'était plus dur de faire entendre quoi que ce soit à quiconque sur un sujet social pour les déts, à qui personne ne pensait, que personne ne voyait, maintenant que les gens qui venaient de partout étaient aussi des immigrés et que les immigrés en situation régulière étaient aussi mal traités dans les médias et l'opinion publique que les illégaux.

Il faut bien s'y faire, d'accord ? elle a dit dans le micro.

Le journaliste a acquiescé comme si ce qu'elle disait comptait.

Vous pensez que le gouvernement devrait s'y faire, il a dit.

Ouais, elle a dit. Quel autre choix on a ? Franchement, on en a plus rien à foutre, de ce truc. Excusez-moi de parler comme ça. Le monde est bien plus vaste que le Brexit, non ? Mais peu importe.

Le journaliste lui a demandé ce qu'elle avait voté lors du référendum sur l'Union européenne.

Vous voyez, je ne vous dirai pas ce que j'ai voté. Je ne vous laisserai pas non plus décider ce que vous pensez de moi. Tout ce que je vous

dirai, c'est que j'étais plus jeune, et que je croyais encore que la politique, ça comptait. Mais maintenant, toutes ces histoires. Ce truc qui n'en finit jamais. Ça nous bouffe. Ça finit par nous bouffer la... conscience. Ça n'a pas d'importance ce que j'ai voté, ce que vous avez voté, ce que n'importe qui a voté. Parce qu'à la fin, personne n'écoute l'autre, et personne ne s'intéresse à ce que les autres pensent sauf s'ils pensent la même chose. Et vous autres. À nous demander sans arrêt ce qu'on pense, comme si ça comptait. Vous n'en avez rien à foutre de ce qu'on pense. Vous voulez juste voir des gens s'engueuler. Vous voulez juste qu'on remplisse vos journaux. Je vais vous dire ce que ça fait. Ça fait qu'au final, on n'a plus d'importance. Vous faites de nous des trucs sans importance, et les gens qui sont au pouvoir, qui disent qu'ils font ça pour nous, pour la démocratie, c'est que des conneries. Ils font ça pour eux. Chaque jour, ils font qu'on a encore moins d'importance.

Ils l'ont remerciée. Ils lui ont demandé son nom et quel était son travail.

Bretagne Hall. SP dans un CRA.

La fille qui les assistait a noté sans poser de question. Elle a écrit Britney à la place de Bretagne, comme dans Britney Spears. Les gens étaient aussi peu soucieux des autres que ça. Elle s'est trompée sur tout. Elle a écrit Britney Howl CP dans un RA.

Ça ne comptait donc vraiment pour rien, qui était Bretagne ou ce qu'elle faisait.

Elle a franchi le portillon, elle est montée dans le train (où il ne restait plus de siège libre parce qu'ils lui avaient pris du temps) et elle est allée au travail.

Elle est descendue du train. Elle a longé la route à pied entre la gare et les rouleaux de barbelés de l'aéroport, elle a traversé le parking pour la direction et les visiteurs.

Bonjour, les haies.

Voici certaines des choses que Bretagne Hall a apprises au cours de ses deux premiers mois comme SP dans un CRA de GB :

- La signification du mot intimité. (Ça signifie qu'on n'est pas un dét.)
- Quel effet avait un rapport officiel issu d'une inspection indépendante : une fontaine à eau neuve dans la salle des visites.
- Qu'il y avait en moyenne 30 000 détenus administratifs dans ce pays, le nombre de personnes en centre de rétention administrative qui permettait de maintenir la masse salariale de Sa4A.
- Que les déts se déplaçaient à l'intérieur des ailes comme s'ils étaient en décalage horaire. Plus ils restaient, plus ils étaient en décalage horaire. À leur arrivée, ils se faisaient des amis parmi des gens avec qui ils partageaient quelque chose, un pays d'origine, une religion, une langue. Puis cette amitié mourait, tout simplement, on voyait ça tout le temps, parce que ce qu'ils avaient en commun maintenant, c'était que dalle, des toilettes sans paroi, une rétention sans fin, aucun moyen de savoir quand ils sortiraient d'ici ni même s'ils en sortiraient, et s'ils en sortaient, combien de temps il faudrait pour qu'ils y reviennent.
- À choisir les déts à qui parler et lesquels ignorer.
- À parler du temps qu'il fait avec les autres SP pendant qu'ils tiennent quelqu'un avec une clef de cou ou qu'on est assis à quatre sur un dét pour le calmer.
- À dire sans trop y penser. *Ils donnent des coups de pied. C'est pas un hôtel ici. Si ça te plaît pas, t'as qu'à rentrer chez toi. Comment tu oses demander une couverture.* Le jour où elle s'est entendue dire cette dernière chose, elle savait que c'était terrible, mais depuis, cette chose terrible, aussi terrible que la mort, paraissait lointaine, comme si ça n'était pas à elle que ça arrivait, comme si ça arrivait

ailleurs, comme les trucs dans les fenêtres du centre, qui n'étaient pas vraiment des fenêtres, mais qui imitaient des fenêtres.

La détention est la clef d'un système d'immigration efficace

Signé : Direction de l'Immigration – DIMM

Personne n'est détenu indéfiniment, des inspections de dossiers sont régulièrement effectuées pour s'assurer que les rétentions restent dans les limites de la loi et raisonnables

DIMM DIMG DING DINGUE

OceanofPDF.com

Puis il s'est passé ça.

C'était un lundi d'octobre. Bret est descendue du train. C'était en plein milieu de la matinée. Elle avait le service de l'après-midi. Elle a pris l'escalier vers le portillon et elle est sortie.

Une collégienne était assise sur un siège métallique devant la gare.

Excusez-moi, a dit la fillette.

Qui ça, moi ? a dit Bret.

(Plusieurs personnes venaient de descendre du train.)

Vous pourriez m'aider, s'il vous plaît ? a demandé la fillette.

Bret a jeté un coup d'œil à sa montre pour voir si elle avait le temps.

Une fille de ton âge ne devrait pas être à l'école à cette heure ? elle a demandé.

C'est une très bonne question, a dit la fillette.

Dans ce cas, tu ferais bien d'y répondre, a dit Bret.

J'y compte bien, a dit la fillette. Quand ça sera le moment. Mais pour l'instant, je me demande.

Tu te demandes quoi ? a demandé Bret.

Ça veut dire quoi, SP ? a demandé la fillette.

Quoi ? a dit Bret. Ah.

(La fillette avait le badge de Bret à hauteur des yeux.)

Ça signifie que je suis Surveillante Pénitentiaire, a dit Bret.

Et le B, c'est pour quoi ? a demandé la fillette.

Bret a saisi dans sa main son badge au bout du cordon.

C'est mon prénom, a dit Bret.

Ton prénom c'est juste la lettre B ? a demandé la fillette. C'est trop cool. C'est une super bonne idée.

Ne sois pas stupide, a dit Bret. C'est l'initiale de mon prénom, évidemment.

Je vais changer mon prénom et ne garder que l'initiale, a dit la fillette.

Et c'est quoi ton prénom ? a demandé Bret.

F, a répondu la fillette.

Ce qui a fait rire Bret.

En vrai, elle a dit.

Florence, a dit la fillette.

Et si tu es Florence, alors moi, je suis The Machine ? a demandé Bret.

La fillette avait l'air aux anges. Bret se sentait étrangement contente d'avoir fait rire quelqu'un.

Arrête, on doit tout le temps te faire cette blague, avec ce prénom, Florence, a dit Bret.

Ouais, mais en général, on me dit, Florence, où est ta machine, ou quelque chose comme ça. Personne ne s'est jamais présenté comme ma machine, a dit la fillette.

Ouais, mais je suis vraiment une machine. Et pas forcément la tienne. Et pour l'instant, ce que te dit la machine, c'est : école. Tu ne devrais pas être en train de travailler à résoudre des équations ou un truc comme ça ? À quelle école tu vas ? Ou plutôt, à quelle école tu ne vas pas ?

Ça aussi, ça a fait rire la fillette. Bret a essayé de lire ce qui était écrit à l'intérieur du petit blason cousu sur le blazer de la fillette qui riait. *Vivunt spe*. Du latin. Vivant, vivre. Ils vivent. Quelque chose comme ça.

La fillette a sorti un objet de sa poche et elle l'a tendu à Bret. Bret s'est assise sur un siège en métal près d'elle.

C'était une carte postale qui avait l'air vieille, de celle qu'on envoyait dans le temps, elle représentait une rivière pleine de cailloux avec quelques arbres. Trois gamins pagayaient au loin dans une eau bleu vif. Le bleu avait été accentué, il était faux, l'eau ne pouvait pas être aussi bleue que ça. Peut-être que le vert avait été accentué, lui aussi. Mais sur la carte postale, c'était une journée ensoleillée, avec un ciel bleu un peu

brumeux, un seul nuage, des collines et des montagnes au loin, quelques arbres, une plage de galets qui descendait jusqu'à l'eau, et plein d'herbe derrière. Au bas de la carte, était écrit : KINGUSSIE : La rivière Gynack et son golf, 5359W, et quand on savait que c'était un parcours de golf, on distinguait aussi trois petits personnages au loin sur la photo, sans doute des golfeurs.

Hum, a dit Bret. De qui ça vient ? Je peux lire, ou c'est personnel ?

Stv, a dit la fillette.

Stv ? qu'est-ce que ça veut dire ? a demandé Bret.

Si tu veux, a répondu la fillette.

Merfaire, a dit Bret.

Qu'est-ce que merfaire veut dire ? a demandé la fillette.

Merci, je vais le faire, a dit Bret.

Tu parles ma langue ! a dit la fillette.

La carte postale était vraiment vieille, le tampon datait de nombreuses années plus tôt, dix ans avant la naissance de Bret :

17 h 30, 16 04 86 INVERNESS produit de Hail Caledonia

Cher Simon nous sommes arrivés à Kingussie samedi à cinq heures et demie. Le voyage s'est bien passé. Il fait très doux ici il y a beaucoup de soleil lundi après-midi j'irai à Inverness en bus jeter un coup d'œil au Loch Ness alors à bientôt.

Oncle Desmond.

Elle l'a rendue à la fillette.

Et ? elle a demandé.

Où se trouve cet endroit sur la carte exactement ? a demandé la fillette.

Le nom est écrit juste là, a dit Bret.

Mais c'est où dans le pays ? a demandé la fillette.

Cherche, a dit Bret. Cherche sur un téléphone ou un ordinateur. Si tu étais à l'école, tu pourrais facilement le faire.

Et si je ne veux pas utiliser d'ordinateur ? a demandé la fillette.

Et pourquoi ? a demandé Bret.

Je ne veux pas, c'est tout, a dit la fillette.

Parce que ? a demandé Bret.

Je ne veux pas laisser de trace, a dit la fillette.

Parce que ? a demandé Bret.

Parce que, a dit la fillette. Parce que.

Qui a envie de faire ça ? a demandé Bret.

Tu devrais le savoir, a dit la fillette. C'est toi, la machine. Mais comment j'y vais ? Pour de vrai, je veux dire. C'est dans ce pays ?

Tu vas devoir demander à tes parents, a dit Bret.

Imaginons, juste imaginons, a dit la fillette, que je ne veuille demander à personne.

Pourquoi ? a demandé Bret.

Sauf à toi, a dit la fillette.

Tu demandes à la machine, a dit Bret.

Non, je te demande à toi, a dit la fillette. Qu'est-ce que je fais ?

C'est en Écosse, a dit Bret.

Ah bon ? a dit la fillette. Ouah.

Oui, a dit Bret. (Sûre à 99,99 %. D'abord elle avait cru que ça pouvait être le Devon vu l'étrangeté du nom, ou alors le Yorkshire. Mais il y avait écrit Loch Ness au dos. Et pas de doute, le Loch Ness, c'était en Écosse.)

Comment on y va, à partir d'ici, je veux dire ? a demandé la fillette. Je sais où se trouve l'Écosse. Mais c'est où, en Écosse ? Comment on va à cet endroit ?

On peut y aller en avion, ou alors prendre un train ou un bus, ce qui est sans doute moins cher, a dit Bret. Mais il faut un adulte qui puisse acheter un billet. Si on est prêt à dépenser de l'argent, on peut sans doute prendre un vol d'ici. Si c'est cette rivière-là qu'on veut voir ? Bien sûr. J'ai compris. Pas de doute, tu es une grande golfeuse. Tu fais le Grand Tour, le tour de tous les golfs du pays. Je sais reconnaître un golfeur quand j'en vois un.

La fillette a éclaté de rire.

T'en es à combien de birdies ? D'eagles, je veux dire. Et de bogeys ? a demandé Bret.

Pas mal, pas mal, a dit la fillette.

Il faut faire attention à ne pas mettre ta balle dans cette rivière dont j'ai oublié le nom, a dit Bret. Re-montre-moi. La Gynack. Ça sonne comme un terme médical. Et l'oncle Desmond ? C'est un golfeur, lui aussi ? Et Simon ? Ils ont une voiture ? Ils pourraient t'y emmener.

Je ne les connais pas, a dit la fillette. Je ne pense pas qu'ils soient importants.

Pas importants ? Personne n'est pas important, a dit Bret.

Je vais te faire respecter ce que tu viens de dire, a dit la fillette. Ce que je voulais dire, c'est que cette carte est un prétexte, tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est le nom de l'endroit où je dois aller.

Qui t'a envoyé cette carte ? a demandé Bret. Ils ne pourraient pas t'y emmener en voiture ? Et ta famille ?

Et si on n'a pas de famille qui puisse vous emmener en voiture ? a demandé la fillette.

Qu'est-ce que tu veux dire par pas de famille ? a demandé Bret.

Tu as une voiture ? a demandé la fillette.

Je prendrais le train tous les jours pour aller au travail si j'avais une voiture ? a demandé Bret.

Tu pourrais, si tu étais soucieuse de l'environnement, a dit la fillette. Tu m'emmènerais jusque là-bas ?

Ce sont les gens qui sont responsables de toi qui devraient t'y emmener, pas quelqu'un que tu ne connais pas, a dit Bret. Tu ne peux pas demander à un étranger de te conduire n'importe où dans le pays. On est au vingt et unième siècle. Les étrangers sont plus dangereux que jamais. Qui est responsable de toi ?

La famille d'accueil, a dit la fillette.

Et où habitent les Dacueil ? a demandé Bret.

Puis elle a dit, Oh, famille d'accueil.

Je dois aller là-bas, a dit la fillette. C'est indispensable. Le plus vite possible.

Ta famille d'accueil t'y emmènera, a dit Bret.

La fillette a secoué la tête.

Pourquoi tu veux absolument aller là-bas ? a demandé Bret. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Ça ne peut pas être si urgent. La carte a été postée il y a plus de trente ans, ah ah.

Pour y aller en train, a dit la fillette, il faut partir de quelle gare à Londres ?

Demande à ta mère d'accueil. Demande-lui de regarder sur son téléphone, a dit Bret.

Tu peux regarder pour moi sur ton téléphone ? a demandé la fillette.

Euh, a dit Bret. Bon. Si je le fais, tu feras quelque chose pour moi ?

Ça se pourrait, a dit la fillette.

Marché conclu, a dit Bret. En tout cas je pense que je n'obtiendrai pas mieux.

Elle a sorti son téléphone. Elle a vu qu'elle était en retard pour le travail. Mais elle a tapé le nom de l'endroit et l'a montré à la fillette.

Il y a des trains directs qui partent chaque jour d'ici, a dit Bret. Ou alors, tu pourrais aller jusqu'à cette ville, qui est la... la quoi ?

Elle a mis un doigt sur le mot Édimbourg en le montrant à la fillette.

Capitale de ? a insisté Bret.

Est-ce que toutes les machines jouent au prof comme ça ? a demandé la fillette.

C'est ça, une machine, a dit Bret. Ce qui me fait penser. Je dois aller au travail. Bon. Tu vas ici, et de là, tu prends un autre train pour arriver là.

Si on partait aujourd'hui, a demandé la fillette. On pourrait arriver le jour même ?

Si tu partais aujourd'hui, euh, je ne sais pas, a dit Bret. Sans doute que non. Pas en train, en tout cas. En avion, oui. C'est assez loin au nord.

Ah.

La fillette avait l'air dépitée.

Tu pourrais sans doute faire une partie du trajet un jour et le reste le lendemain, a dit Bret. Mais je ne peux pas t'aider, je ne peux pas être

complice d'une personne en fuite. Tu ferais mieux de ne pas fuir.

Ce n'est pas dans ma nature de fuir quoi que ce soit, a dit la fillette.

Bien, dans ce cas, a dit Bret. Tu me dois une faveur.

Je te dois quoi ? a demandé la fillette.

J'ai fait quelque chose pour toi, a dit Bret. Tu as promis de faire quelque chose pour moi.

J'ai dit ça se pourrait, a dit la fillette.

Je veux que tu me promettes, a dit Bret, de téléphoner aux gens qui sont responsables de toi pour leur dire où tu es et ce que tu comptes faire.

Je ne peux pas, a dit la fillette.

Pourquoi ? a dit Bret.

Je n'ai pas de téléphone, a dit la fillette.

Elle s'était levée et elle courait déjà en direction de la gare.

Alors donne-moi leur nom et un numéro pour que je puisse leur dire où tu es, a crié Bret après elle. Donne-moi le nom de ton école. Au moins ça.

Allez, viens, a dit la fillette. Vite. On va le rater.

Je ne peux pas partir avec toi, a dit Bret.

Elle a entendu la fillette dire à l'homme du portillon qu'elle n'avait pas de billet. Le type a quand même ouvert. Elle a entendu la fillette le remercier au passage. Elle a sorti son téléphone pour appeler qui ? Les secours ? Les pompiers ? La police ? Une ambulance ?

Quand elle a relevé la tête, la fillette avait disparu en direction des quais.

Elle a secoué la tête. Elle a fait demi-tour pour reprendre son chemin en direction du travail.

Au bout de trois minutes, elle s'est arrêtée sur la route. Elle est repartie en sens inverse.

Elle a couru vers la gare. Elle s'est arrêtée au portillon.

Laissez-moi passer, s'il vous plaît, elle a crié à l'homme qui actionnait le portillon.

Il s'est approché.

Votre billet ? il a demandé.

Je veux rattraper cette fillette que vous avez laissée passer il y a une minute, elle a dit.

Pour ça, il faut un billet valide, a dit le type.

OceanofPDF.com

Bien bien plus tôt le matin de ce même jour, Bret se rendait au travail. Mais là, face à elle dans un train qui file vers le sommet de la carte d'Angleterre, la fillette, Florence, parle de la vie invisible qu'il y a selon elle *là-dedans* – elle désigne un peu d'eau renversée en provenance d'une bouteille sur la table entre elles – alors il a imaginé le premier microscope, elle est en train de dire. Il fabriquait des tissus et il voulait voir de très près de quels fils son tissu était fait. Alors il a appris tout seul à fabriquer du verre avec du sable pilé, ce qui est comment on fait le verre.

Non ? Si ? a dit Bret.

Si, si, dit la fillette, il l'a pilé pour fabriquer des loupes exceptionnellement petites mais très puissantes qui permettent de voir des choses agrandies des milliers et des milliers de fois.

Puis il a créé un support en bois pour faire tenir ces loupes sur le nez, dit la fillette, de cette taille à peine, parce que les loupes aussi étaient très petites, mais elles avaient beau être minuscules par rapport à l'œil humain, il voyait quand même avec, il percevait des petites choses grossies.

Percevait, a dit Bret. Un joli mot.

Ma mère dit toujours que c'est une bonne chose de faire que le monde soit plus grand, jamais plus petit, dit la fillette. Et puis le Hollandais s'est dit, génial, maintenant, je peux voir plein de choses de très près, alors un jour dans les années 1670, il déjeunait, et son plat était poivré. Il s'est dit, j'imagine que si je regarde un grain de poivre avec l'une de mes loupes, ce grain aura des bords tranchants, ou alors plein de pics comme un hérisson, parce que c'est l'impression que ça fait sur ma langue, comme si ça me piquait avec des petites pointes invisibles. Alors il a laissé tremper des grains de poivre dans de l'eau pendant un mois. Puis il a regardé le poivre imbibé d'eau avec une loupe qui permettait de voir

deux cents fois plus gros que ce qu'on peut voir à l'œil nu. Et il a vu qu'il y avait dans l'eau plein d'animalcules, c'est comme ça qu'il les a appelés, calqué sur le mot molécule, qui nageaient partout. Alors il a regardé de nouveau, cette fois de l'eau sans poivre, et il y avait toujours des animalcules, ce qui signifiait que ça ne venait pas du poivre.

Il y a aussi une chose vraiment cool qu'il a faite. Il s'est servi de l'une de ses loupes pour regarder à travers l'œil d'une libellule. Il a découpé un œil de libellule ; la libellule était déjà morte...

Comment tu en es sûre ? a demandé Bret.

... ne sois pas horrible, il a extrait ses yeux et il en a placé un bout sous une loupe. Puis il a regardé par la fenêtre à travers la loupe et le bout d'œil, et il a vu la rue, mais comme s'il y avait un filtre qui faisait que le même dessin était répété plein de fois avec des angles différents, alors c'était en plusieurs dimensions, et c'est comme ça qu'on sait ce que voient certains insectes, et comment. L'une des autres choses qu'il a regardées, c'était les bactéries qui venaient de ses dents. Et une goutte d'eau de pluie. Il a aussi regardé l'huile extraite des grains de café et un frai de grenouille, alors maintenant, on sait ce que c'est un microbe, et ce que sont les cellules, et ce que l'œil humain voit, c'est juste une fraction de ce qui existe. Et ça c'est...

(l'eau renversée sur la table)

Plein de vie qu'on ne voit pas, et ce n'est pas parce qu'on ne voit pas que ça n'existe pas. C'est là vraiment là. Si on regarde, par exemple une aiguille de pin, rien qu'une aiguille de pin, une seule aiguille parmi les millions qui poussent rien que sur un arbre rien que dans un bois, si on découpe une aiguille, qu'on en grossit un petit bout pour regarder sa structure de près, on dirait un tableau ou un vitrail, une mosaïque faite par les Romains dans l'Antiquité ou les ailes d'un papillon, on voit la structure cellulaire, on voit que les aiguilles de pin sont conçues de façon intelligente pour transformer la lumière du soleil en nutriments pendant l'hiver et retenir suffisamment d'humidité pendant les mois chauds d'été. C'est comme ça qu'elles restent vertes.

C'est de la biologie de base. Des trucs que Bret connaît déjà ou qu'elle connaissait mais qu'elle a oubliés depuis qu'elle a quitté l'école, où il faut savoir ce genre de choses pour passer dans la classe supérieure. Mais Bret écoute la fillette lui raconter, dans la lumière terne du soleil de

l'après-midi qui filtre parfois à travers les nuages, qui frappe la fenêtre du train entre les poteaux téléphoniques comme un solo de batterie, et qui heurte Bret comme si la lumière jouait avec elle.

En vérité, si Bret pouvait revivre toutes les semaines qu'elle a passées sur Terre, tous les lundis, elle en arriverait à la même conclusion, elle en était sûre à 100 %, à savoir qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse un lundi après-midi qu'elle ne l'était à cet instant.

Elle est dans un train en compagnie d'une fillette avec qui elle n'a aucun lien, qui va Dieu seul sait où, et Dieu seul sait pourquoi.

Elle n'est pas au travail à surveiller des humains internés indéfiniment en échange d'un salaire...

... parce que regarder, c'est juste le début de la compréhension, rien que la surface, la couche supérieure de la compréhension, est en train de dire la fillette.

Pas de doute, cela fait longtemps que Bret ne s'est pas autorisée à penser que le mot cellule a plusieurs sens. Ce qui est étrange, puisqu'elle travaille dans un bâtiment qui en contient plein.

Elle a sauté dans le dernier wagon d'un train pour Édimbourg à la gare de King's Cross, puis elle a remonté les voitures à la recherche de la fillette. Au bout de cinq, elle l'a repérée assise toute seule à un carré de quatre places équipé d'une tablette, en train de remonter les manches de sa chemise d'uniforme à l'intérieur de son blazer.

Le train a quitté les banlieues pour la campagne et Bret est restée entre les voitures, cachée par les bagages, elle surveillait la fillette par la porte vitrée en tenant à la main son téléphone avec, affiché, le numéro du travail.

Elle a appuyé sur appel. Lac a répondu. Elle a fait un pas en arrière et elle a demandé qu'on lui passe Stel.

Elle a été renvoyée sur le répondeur du bureau de Stel, où n'importe qui pouvait entendre le message pendant qu'elle le laisserait.

Elle a raccroché et appelé Stel sur son portable. Qui l'a renvoyée sur sa messagerie. Salut, elle a dit, Stel, c'est Bret Hall, écoute. Je suis dans un train avec la fillette, tu sais, celle qui les a obligés à nettoyer les toilettes le mois dernier. Je crois bien que c'est elle. J'en suis presque sûre. Je suis

dans un train, elle est dans le même train, je la vois d'où je me trouve, et euh, je...

Elle a éloigné son téléphone.

La messagerie de Stel enregistrera pendant ces quelques secondes le bruit du train.

Elle a appuyé sur 1.

La voix de la messagerie a dit qu'elle pouvait presser sur 2 pour réenregistrer le message. Elle a pressé sur 2. Elle a tenu le téléphone dans le train et elle l'a laissé enregistrer le bruit de l'air sur la piste de sa propre voix.

Puis elle a rangé son téléphone dans la poche de son manteau et elle s'est avancée vers l'endroit qui déclenche l'ouverture des portes.

La fillette a levé les yeux d'un cahier devant elle.

Je t'ai gardé un siège, elle a dit. Et puis, tu sais.

Elle a dit ça comme si elles étaient toujours en plein milieu d'une conversation, comme si elles n'avaient pas pris des trains différents pour traverser Londres au cours de ces deux dernières heures.

Il suffit que cinq bombes nucléaires de plus explosent n'importe où dans le monde, elle a dit, pour qu'on connaisse un automne nucléaire perpétuel, qu'il n'y ait plus jamais d'autre saison.

Qui t'a raconté ces conneries parano ? a demandé Bret.

C'est pas des conneries. C'est un avertissement pour l'avenir, a dit la fillette. Tu ne sais pas à quel point les mers sont devenues chaudes ? Si tu ne le sais pas, tu peux trouver ça sur le Net. Il suffit de regarder. C'est ton avenir autant que le mien.

Je croyais que tu n'aimais pas le Net, a dit Bret.

J'ai choisi de ne l'utiliser que raisonnablement, a dit la fillette.

Qui est-ce qui est mort pour que tu te réincarnes en nouveau Socrate ? a demandé Bret.

Si tu fais référence aux classiques, tu penses sans doute plutôt à la nouvelle Cassandre, a dit la fillette.

Tu te crois maligne, a dit Bret.

J'espère bien l'être, a dit la fillette. Assez maligne, en tout cas. Et j'espère que toi aussi, tu es maligne.

Oh, je suis très maligne, merci, a dit Bret.

Une machine maligne, a dit la fillette.

C'est tout moi, ça, a dit Bret en prenant le siège que la fillette lui avait gardé.

Une femme assise de l'autre côté de l'allée a paru horrifiée quand la fillette a dit qu'il y avait de la vie dans l'eau renversée sur la table.

Partout autour d'elles dans le train, des gens regardent des écrans, ils ont des écrans à hauteur des oreilles ou du nez, ou sur les genoux.

La fillette et elle ont passé leur temps jusque-là à jouer à ce qu'elle appelle le Lucky 13.

La règle, c'est que je pose treize questions, puis on doit toutes les deux y répondre. D'accord ? a dit la fillette.

D'accord, a dit Bret.

Quels sont ta couleur, ta chanson, ton plat, ta boisson, ton vêtement, ton lieu, ta saison, ton jour de la semaine préférés. Quel animal tu voudrais être si tu étais un animal. Quel oiseau. Quel insecte. À quoi tu es vraiment bonne. Comment tu préférerais mourir.

Oh, la dernière question est affreuse, a dit Bret. Qui a inventé ce jeu ?

Moi, a dit la fillette. La dernière question, c'est la raison pour laquelle c'est le jeu de la chance, c'est la raison pour laquelle ça s'appelle le Lucky 13.

En quoi c'est de la chance d'avoir une façon préférée de mourir ? a demandé Bret.

Si tu ne sais pas à quel point tu as la chance d'avoir même la chance de discuter d'imaginer avoir le choix, a dit la fillette, alors tout ce que je peux te dire, c'est que tu as vraiment de la chance.

Voici les réponses de la fillette :

Couleur préférée, le turquoise.

Chansons préférées, elle en a deux, *Self* de No Name (Bret n'a jamais entendu parler de No Name, mais elle n'a pas vraiment eu

le temps de se tenir au courant de la scène musicale ces derniers temps) et *Ooh Child* de Nina quelque chose (Bret ne connaît pas non plus).

Plat favori, la pizza.

Boisson favorite, un jus d'orange au petit déjeuner.

Vêtement favori, le jean avec des fleurs brodées qu'elle a reçu pour son dernier anniversaire.

Endroit préféré, chez elle.

Saison préférée, le printemps.

Jour de la semaine préféré, le vendredi.

Si elle était un animal, elle serait un tatou nain d'Argentine (apparemment, ça existe).

Si elle était un oiseau, elle serait l'un de ces rouges-gorges qui chantent en pleine nuit au mois de décembre. Si elle était un insecte, elle serait une libellule à cause de ce qu'elle sait sur ses yeux. L'avant-dernière question est un piège, elle dit, parce que la plupart des gens sont bons à plus d'une chose et que la question est censée les faire réfléchir.

Et elle préférerait mourir avant tous ceux qu'elle aime pour éviter qu'ils lui manquent.

La femme assise de l'autre côté décide de se couper les ongles avec un petit instrument, comme si le train était sa chambre ou sa salle de bains.

Quelqu'un parle si fort dans un téléphone que c'est comme si le train était son bureau.

La fillette feuillette le cahier qui était ouvert devant elle quand Bret s'est assise. Il y a écrit le mot HÉLIUM au marqueur en majuscules sur la couverture. Sans doute un projet en géographie ou en sciences. Sur les gaz. Elle écrit quelque chose en chantonnant une vieille chanson folk. Bret s'est redressée sur son siège et, les yeux fermés, elle entend le cliquetis du coupe-ongles, la voix du type, et plus bas, la fillette qui chante cette vieille chanson. Fraîches sont les roses cueillies dans le jardin, oh ne me déçois pas, ne me quitte pas. On apprend encore cette vieille chanson aux gosses à l'école ? Une chanson à l'air si joyeux qui

parle de trahison. Je pense que c'est parce que la personne qui la chante n'est pas la jeune fille qui a été quittée, elle se dit.

Mais le tatou nain d'Argentine.

La libellule.

L'oiseau qui chante au mois de décembre.

Pas de doute, ça ne peut pas être la fillette dont les gens disent qu'elle est entrée – et ressortie indemne – dans un bordel abominable de Woolwich.

Voilà mon Lucky 13, a dit Bret. Question 1. Parle-moi de ta famille.

Non, dit la fillette. Question suivante.

Ta mère, dit Bret. Raconte-moi quelque chose sur elle. Ou ton père.

C'est personnel, dit la fillette. Mais je peux te raconter quelque chose qui n'a rien à voir avec ça.

Quoi ? dit Bret.

Dans le train qui m'amenait à King's Cross, il y avait en face de moi un garçon avec ses amis qui lisait les émoticônes sur son téléphone, et il disait ça :

Cœur cœur cœur.

Cœur cœur.

Cœur.

Ma question suivante, dans ce cas, a dit Bret. Tu as un petit ami ?

Personnel personnel personnel, dit la fillette. Personnel personnel. Personnel. Et toi ?

Peut-être, dit Bret. Des frères ou des sœurs ?

C'est personnel, dit la fillette. Et toi ?

Fille unique, dit Bret. Ce que ta mère a dit sur le grand et le petit, c'est très utile. C'est vraiment bien dit. Raconte-moi une autre chose que ta mère dit sur la vie.

Hum hum, dit la fillette.

Oui, ma vie est personnelle, elle aussi, dit Bret. Mais comment on peut être amies, ou même apprendre à se connaître, si tu ne me racontes pas

un peu ta vie et que moi en échange, je ne te dis pas un peu à quoi ressemble la mienne ?

Être amie avec une machine, dit la fillette. Pas question. C'est bien trop dangereux.

Attends, j'ai une idée, dit Bret. Qu'est-ce que tu penses de : j'invente une histoire sur quelqu'un, un membre de ma famille. Puis tu fais pareil pour l'un des tiens. Je vais te raconter pourquoi ma mère m'a appelée Bretagne.

Bretagne, comme l'endroit ? demande la fillette.

Ouaip, dit Bret. Mais tout le monde m'appelle Bret.

Moi aussi, je suis un endroit, dit la fillette. Une ville italienne. Et toi, tu es même plus d'un endroit. Tu es en fait deux endroits. La Bretagne et la Grande-Bretagne.

C'est parce que, euh, ma mère, écoute bien, je ne mens pas, est un livre de géographie, dit Bret. Ne rigole pas. C'est vrai. Ma mère a passé la plus grande partie du début de sa vie dans le placard d'une école. Elle y a attendu pendant très longtemps, elle rêvait que quelqu'un ouvre ce placard. Elle voulait aussi qu'on ouvre le livre qu'elle était, qu'on le lise, quelqu'un qui aimerait ce qu'elle dirait, quelqu'un qui apprendrait des choses sur tous les faits qu'il y avait en elle sur le monde. Elle regorgeait de cartes, de noms de lieux et de coordonnées de pays et de villes, de choses sur les arbres, la formation des nuages, elle arrivait à peine à contenir tout ce qu'elle savait sur les rivières, les vallées, les montagnes, les plaines, les mers, l'érosion, tout ça.

Donc elle n'est plus un livre de géographie ? demande la fillette.

Bret songe à sa mère à la maison à cet instant.

Chaînes d'infos en continu. *Je me demande bien ce qui va se passer.*

Elle est à la retraite maintenant. Elle est, euh, un peu datée en ce qui concerne les textes.

C'est dommage, dit la fillette. Ton histoire est presque une tragédie.

En effet, dit Bret.

En disant ça, elle se rend compte qu'elle a du mal à ne pas se sentir émue aux larmes par cette histoire stupide sur sa mère.

Elle écarquille les yeux pour éviter ça.

Elle se sent un peu honteuse. Sa mère, une histoire idiote. Sa mère dont le visage et le cou prennent ces couleurs complexes dès qu'elle ressent quelque chose. Sa mère avec toutes ces manies énervantes qui, Bret le sait, ne sont pas énervantes, elles le sont pour Bret parce qu'elle est sa fille.

Rien que de penser à sa mère comme à un livre ouvert entre les mains de quelqu'un, quelqu'un qui la tient avec douceur, ça donne à Bret envie de pleurer.

Et comment elle a fini par sortir du placard ? demande la fillette. Comment un livre peut donner vie ? Comment un livre a pu te faire naître ? Et pourquoi tu n'es pas un livre ? Et ton père ? Lui aussi, c'était un livre de géographie ? Ou un autre livre, un livre d'histoire ? De maths ? De poésie ? Et qu'est-ce que ça fait de toi ?

Non, c'est ton tour, dit Bret. De me raconter une histoire sur quelqu'un. Ta mère, par exemple. Je t'en ai raconté une sur la mienne. Il n'y a pas besoin que ça soit ta mère. N'importe quelle mère fera l'affaire.

La fillette secoue la tête.

Mon histoire s'est perdue en mer, elle dit. Fin de l'histoire.

En mer ou en mère ? demande Bret.

La fillette lui lance un regard malheureux.

Et ton père ? demande Bret.

La fillette lui lance un regard malheureux.

C'est terrible, dit Bret.

La fillette lui lance un regard malheureux.

C'est vrai ? demande Bret.

Vrai par rapport à ce que tu veux entendre, dit la fillette. Mais la vraie histoire, c'est que je ne vais rien te dire. Tu peux t'installer dans ton confortable fauteuil en plastique moulé avec un trou pour le Coca dans le multiplex de tes présumés tout le temps que tu veux, à penser à ce que tu aimerais.

Ouah, dit Bret. Tu passes les bornes. Où est-ce que tu as appris à parler comme ça ?

C'est ton tour, dit la fillette. Vas-y. Renverse mes présupposés.

Ouais, mais ton histoire était beaucoup trop courte, dit Bret.

C'est une histoire courte, dit la fillette.

Puis Bret et la fillette se déplacent sur deux sièges côte à côte pour laisser la place à un couple avec des enfants ; la famille descend à Newcastle, et le train retrouve son calme. Un contrôleur passe. Il dit à Bret que cette fois, il ne lui mettra pas d'amende mais ne recommencez pas. Il lui demande à quelle gare elle est montée. Il lui vend un billet sans supplément qu'elle paie avec sa carte et il lui fait un sourire.

Il ne regarde même pas la fillette, il lui demande encore moins si elle a un billet et qui va payer pour elle.

Bret observe la fillette quand la porte se referme derrière le contrôleur.

Bien joué, Florence, elle dit.

Je n'ai rien fait, dit la fillette.

Tu as un billet ? demande Bret.

Des fois, je suis invisible, répond la fillette. Dans les magasins ou les restaurants, pour acheter un billet ou au supermarché, même quand je parle tout fort, par exemple quand je demande des renseignements dans une gare. Les gens voient à travers moi. Certains Blancs en particulier regardent les gens jeunes, et noirs, et métisses comme si on n'était pas là.

Ce qui explique comment tu es entrée dans le bureau de notre patron le mois dernier, dit Bret.

C'est étrangement plus facile de parler maintenant qu'elles sont assises côte à côte. Quand la fillette était en face d'elle, quelque chose empêchait Bret de lui poser des questions. Mais maintenant qu'elles ne se regardent plus, qu'elles regardent toutes les deux droit devant elles, elle peut demander,

C'était bien toi, hein ?

La fillette regarde par la fenêtre en chantant à nouveau une vieille chanson, cette fois sur un bosquet de frênes, tout en feuilletant son cahier.

Ça explique comment tu as franchi lac, c'est notre raccourci pour l'accueil, et le contrôle de sécurité, dit Bret. Ce qui n'est pas censé être

humainement possible. Mais maintenant, je comprends. C'est parce que tu es invisible.

La fillette regarde par la vitre.

Ce que j'aimerais savoir, c'est ça, dit Bret. Ce qu'on aimerait tous savoir. Je parle au travail. Parce qu'il y a plein de choses qu'on voudrait pouvoir lui dire, mais c'est impossible. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

La fillette continue de tourner le dos à Bret. Sans répondre.

Je sais pas si tu sais, dit Bret. Mais quoi que tu lui aies dit ils ont nettoyé à fond. Ils ont fait venir une société de ménage le soir même et ils ont passé toutes les toilettes à la vapeur.

Ça a été une sacrée journée, quand ils ont nettoyé là-dedans, dit Bret. Il n'y a eu qu'un autre seul jour comme ça au centre, d'après mon ami Torquil, quand tout le monde, y compris le personnel, était à ce point, euh, je ne trouve pas le mot.

Propre, dit la fillette.

Ouais, si tu veux, dit Bret.

C'est tout ce qu'ils ont fait, dit la fillette sans se retourner. Nettoyer les toilettes.

Elle dit ça comme si ce n'était pas une question. Bret est maintenant sûr à 99,99 % d'être avec la fillette qui a déjoué le système.

Elle n'en fait pas une histoire. Elle change de sujet. Elle tapote le cahier qui est entre les mains de la fillette.

Hélium, dit Bret. C'est un truc pour l'école.

Pas vraiment, dit la fillette. C'est mon... c'est quelqu'un que je connais qui me l'a donné, parce que des fois j'ai des idées et que cette personne pense que je devrais les noter.

La fillette montre à Bret, mais à peine une fraction de seconde, la première page en haut de laquelle, sous les mots soulignés Ton livre de l'hélium, il y a écrit, ÉLEVEZ MA FILLE, en gros, avec plusieurs lignes à la main en dessous.

Je peux regarder un peu plus ? demande Bret.

Non, répond la fillette.

Qu'est-ce qu'il y a d'autre dedans ? demande Bret.

De l'air, répond la fillette. C'est de l'air personnel.

Une voie automatique annonce qu'ils vont bientôt atteindre un endroit qui s'appelle Berwick-upon-Tweed.

D'un instant à l'autre, on sera en Écosse, dit Bret.

Mais je n'ai pas de passeport, dit la fillette.

Tu n'en as pas besoin, dit Bret. Pas pour cette frontière-là. Pas encore, en tout cas.

Qu'est-ce que tu veux dire par pas encore ? demande la fillette.

Eh bien, l'Écosse et l'Angleterre, dit Bret. Tout ça.

Quoi ? demande la fillette.

Ce sont des pays différents, dit Bret.

On va la voir ? demande la fillette.

L'Écosse ? demande Bret.

La différence, dit la fillette.

Elle se blottit contre la vitre.

En fait, on est peut-être déjà en Écosse, dit Bret.

Je ne vois pas de frontière, dit la fillette. Tu en as vu une ? Je ne vois rien qui a changé.

Il y a eu un moment dans l'histoire, dit Bret, où les passeports n'existaient pas, pour nulle part. Les gens pouvaient aller où ils voulaient. Ça n'est pas si vieux que ça, en fin de compte.

C'est ton père le livre d'histoire qui t'a raconté ça ? demande la fillette.

Mon père, dit Bret. Un livre d'histoire. Quand je vais dire ça à ma mère, elle va rire comme une baleine.

La fillette se retourne sur son siège et se met à parler.

Si, au lieu de dire cette frontière sépare ces deux endroits, on disait quelque chose comme – comme l'histoire de ta mère qui est un livre de géographie – ma mère est ces deux pays à la fois et mon père est une frontière.

Tu ne vas pas t'en sortir comme ça, dit Bret. Les mères se plaindraient d'être coupées en deux. Les pères annonceraient qu'ils ont l'intention

d'étendre leur territoire jusqu'à couvrir les deux pays qu'ils séparent. Il faudrait inventer de nouvelles procédures de divorce.

Tes parents sont divorcés ? demande la fillette.

C'est personnel, répond Bret.

Et si, dit la fillette, au lieu de dire, cette frontière sépare ces endroits, on disait, cette frontière unit ces endroits. Cette frontière tient ensemble ces deux endroits si différents et si intéressants. Et si on déclarait qu'en ces lieux où on franchit la frontière, écoute bien, quand on la franchit, on devient soi-même doublement possible.

Tu es naïve, dit Bret. De tellement de manières.

J'ai douze ans, dit la fillette. Tu t'attends à quoi ? Mais dis juste ça. Dis-le. Au lieu d'avoir à prouver qui tu es avec un petit livret en papier, un scan des yeux, l'empreinte de ton doigt ou des renseignements sur ton visage. Au lieu de ça, tu pourrais prouver qui tu es avec ce que tu *vois* avec tes yeux, par ce que tu *fais* avec tes mains et...

Et par les grimaces que tu peux faire avec ton visage, dit Bret. Il y aurait des guerres partout. Des batailles d'enroulement de langue.

C'est quoi une bataille d'enroulement de langue ? demande la fillette.

Une bataille avec les gens qui parviennent à rouler leur langue grâce à une disposition génétique, dit Bret. Attaqués par ceux qui ne peuvent génétiquement pas. Et/ou vice versa. D'une manière ou d'une autre, il y aurait des guerres. Tu peux enrouler ta langue ?

La fillette essaie. Bret rit et lui montre.

Oui, mais que tu puisses le faire et pas moi, ce n'est pas pour ça que je vais entrer en guerre contre toi, dit la fillette.

Crois-moi, dit Bret. Ça peut se limiter à un hasard génétique.

Quoi ? demande la fillette.

La haine, répond Bret.

La fillette soupire.

Bretagne, tu es en train de détruire tous mes plans imaginaires, elle dit.

Bien sûr, dit Bret.

C'est pas juste, dit la fillette.

C'est vrai, dit Bret.

Tu es pessimiste, dit la fillette.

Je suis honnête, dit Bret.

Inhumaine, dit la fillette.

C'est mon boulot, dit Bret.

On peut changer de boulot, dit la fillette.

On n'apprend pas à une vieille machine à faire des grimaces, dit Bret.

Obsolescence programmée, dit la fillette. Tu vas rouiller. Mais ne t'inquiète pas, si c'est le cas, on va te mettre de l'huile et te réparer et te transformer pour que tu fonctionnes différemment.

On verra ça, dit Bret.

On verra, on verra, avec un peu de chance, comme une libellule, depuis tous les angles possibles, dit la fillette. On recommencera tout. On évoluera.

Tu veux dire évoluera, dit Bret.

Non, je disais évoluera, dit la fillette.

Ça existe pas, dit Bret.

Si. On tournoiera sur nous-mêmes, dit la fillette. On recommencera autrement.

Elle tourne le dos à Bret, elle se place face à la fenêtre et elle regarde la nuit comme si elle essayait de comprendre ce qu'étaient ces étranges lumières.

Il ne faut pas longtemps pour que la fillette s'endorme, elle plonge dans le sommeil en un instant comme un jeune chat ou un jeune chien, le sommeil l'emporte, tout simplement, il la submerge, elle est contre Bret dans un train qui file à travers la nuit dans un autre pays, un endroit dont Bret savait qu'il existait mais où elle n'est jamais allée.

Regardez un peu ce qui arrive à Bretagne Hall.

Elle n'en revient pas.

Elle est à nouveau maligne.

Pleine d'esprit et drôle.

Elle est vive, aussi.

Elle devrait être au travail. C'est lundi.

Au lieu de ça, pas de haies, pas de monde sous terre, elle est là, avec une enfant, et pas n'importe quelle enfant, une enfant qui se trouve être l'enfant légendaire, qui n'est pas uniquement assise près d'elle mais complètement endormie contre le bras droit de Bret si bien qu'elle se sent encore plus un devoir de protection envers cette fillette qu'elle ne connaît pas, avec qui elle n'a pas de lien, une enfant rencontrée le matin même, elle ignorait pouvoir ressentir quelque chose comme ça au sujet de quelqu'un.

Elle tend le bras et attrape le cahier de l'hélium sous le bras de la fillette. Elle l'ouvre d'une main, elle le feuillette.

Il y a plein de courts textes d'une écriture d'écolière, comme des petites histoires.

Il y en a une à la manière de certains sites internet ou réseaux sociaux. C'est amusant et pertinent. Bret doit étouffer ses rires pour ne pas réveiller la fillette.

Il y a un texte qui ressemble à ces trucs d'extrême-droite ou d'extrême-gauche que les gens disent, la fillette a écrit dans des tailles différentes, certaines parties sont même en majuscules. C'est naïf, c'est le genre de chose qu'écrit une enfant qui va à l'école, mais c'est malin, aussi, et ça fait réfléchir Bret.

Même une fillette de douze ans peut comprendre beaucoup de choses du monde actuel.

Il y a un paragraphe comme un mur, le genre de langage obscène sur Twitter. Puis il y a une bonne histoire, presque un conte pour enfants, sur une fille qui refuse de danser jusqu'à en mourir même si tout un village et des millions de gens en ligne le veulent.

Bret referme le cahier et le pose sur le cartable de la fillette. Qui est rose.

La couleur préférée de Bret, c'est le bleu.

Sa chanson préférée, c'est *Heroes* de Alesso (même si elle aime aussi la chanson d'Adele *When We Were Young* parce que ça lui fait penser à Josh et elle, quand ils étaient à l'école, avant les problèmes de dos de Josh).

Son plat préféré, c'est n'importe quoi de calciné ou de recouvert de sauce barbecue.

Sa boisson préférée, c'est la vodka.

Le vêtement qu'elle préfère, c'est rien (mais elle ne dirait pas ce genre de chose à une enfant, elle parlerait plutôt de sa petite robe bleue de la Toussaint), son endroit préféré, c'est la Floride où elle était allée en vacances avec ses parents quand elle avait dix ans, sa saison préférée c'est l'hiver, son jour de la semaine préféré, c'est le vendredi, si elle était un animal, elle serait une lionne, un oiseau, une crécelle, un insecte, quelque chose qui mange les araignées.

Ce à quoi elle est bonne ? Inventer des choses.

Façon préf de mourir ? Dans un lit, dans son sommeil, sans s'en rendre compte.

Le chargeur de batterie intégré aux baskets, comme ça tu peux recharger des choses en marchant, c'est une superidée, avait dit la fillette. Il faut fabriquer ça tout de suite et le commercialiser. Tu devrais quitter ton boulot pour faire ça. On aime toutes les deux le même jour, aussi. Et. Si on était des saisons, je serais juste après toi.

Tu serais la fin de moi, a dit Bret. Tu me tuerais.

Non, tu ferais en sorte que je devienne possible, avait dit la fillette maintenant contre elle, profondément endormie.

Tout l'après-midi dans le train, chaque fois que quelqu'un en bleu passait, la fillette lui donnait un coup de coude en disant bleu.

Qui s'est intéressé plus de dix secondes au cours des dix dernières années à ce que Bret aime ?

On dirait un conte de fées.

Elle devrait écrire un message à sa mère. *Je suis dans un putain de conte de fées. Je me demande bien ce qui va se passer.*

Ça paraît un peu dangereux d'être proche d'une fée.

Quel rôle Bret est censée jouer ? Le personnage plus âgé et plus sage qui est là pour donner des conseils ?

Elle est magique ? Ou alors, elle a besoin de magie ? Elle est jalouse ? Ensorcelée ? Perdue dans les bois, jeune et stupide, et elle va voir ce

qu'elle va voir ? Elle surveille une chose précieuse ?

Est-elle gentille ou méchante ?

Dans la nuit, elle ne distingue que le reflet de son visage.

(Elle sera surprise, en repartant vers le sud dans deux jours, de voir la mer au loin alors qu'à l'aller, elle n'avait aucune idée qu'elle se trouvait là.)

Quelqu'un quelque part doit être malade de ne pas savoir où est cette enfant.

Elle va essayer de découvrir à qui le dire.

Quand ils entendront parler de ça au travail, personne n'y croira.

Elle va vraiment traquer les parents de la fillette maintenant, au moins l'un d'eux.

Il pourrait y avoir une promotion à la clef.

Elle sort le plus doucement possible son téléphone de sa poche pour ne pas déranger la fillette qui dort.

Elle envoie un message à Josh, le premier depuis leur dispute de l'été.

Slt Josh c moi g une trad de latin pr toi tu pourrais me dire ce que ça veut dire vivunt spe

Ce que le directeur de Sa4A Bernard Oates et Florence Smith se sont dit en ce fameux jour de septembre :

— Salut.

— Mais qu'est-ce que...

— Je suis venue vous poser quelques questions.

— Vous êtes quoi ?

— Pour commencer, ça sera ma première question.

— Qui êtes-vous ?

— Pourquoi les toilettes pour les gens que vous retenez ici sont-elles si sales ?

— Les... ? (Il appelle.) Sandra ! Sandra, pourriez-vous venir un instant ?

— Quand vous ne pourrez pas ou que vous ne voudrez pas répondre à l'une de mes questions, je ne vous embêterai pas à vous la poser de nouveau, je passerai à la suivante. Ma question suivante, c'est : pourquoi, quand les gens arrivent ici, ils sont menottés alors qu'ils n'ont commis aucun crime ?

— C'est Graham qui vous a laissée entrer ici ? C'est ça qu'ils vous ont dit, de me poser des questions sur les toilettes ?

— Très bien, merci. La question suivante se compose en réalité de deux questions. Pourquoi c'est toujours en pleine nuit que les gens arrivent ici ? Et pourquoi c'est dans des fourgons aux vitres teintées alors qu'en pleine nuit, il fait noir ?

— C'est Evie du service du personnel ? C'est Evie qui vous a demandé de faire ça ?

— Très bien, nous allons donc passer à la question suivante. Pourquoi il n'y a pas de poignée à l'intérieur des portes des chambres ?

— Comment vous... Vous venez de l'unité familiale ? Vous ne pouvez pas faire de reportage pour l'école ici. Vous ne pouvez pas faire d'exposé. C'est un endroit à accès contrôlé.

— Très bien. Pourquoi ce lieu dépend du département de la prison et de la probation et pourquoi c'est ce personnel qui s'occupe de gens qui sont des réfugiés venus de pays où ils ne peuvent pas rester parce qu'ils y sont torturés ou à cause de guerres ou parce qu'il n'y a pas assez à manger ?

— Arrêtez ces questions. Qu'est-ce que vous écrivez ?

— Monsieur Oates, vous saviez que vous violez la loi ? La loi de ce pays dit qu'on ne peut pas détenir quelqu'un plus de soixante-douze heures sans l'inculper.

— Vous n'avez pas le droit. Ce n'est pas permis, il vous faut des autorisations, vous ne pouvez pas...

— Ce que je voulais vous demander, aussi. J'ai lu hier sur internet que la Haute Cour a déclaré illégal de détenir, dans des centres de rétention comme celui-ci, des gens ayant subi des tortures. Puis j'ai lu que le ministère de l'Intérieur avait requalifié la notion de torture pour en donner une définition plus « étroite ». Qu'est-ce qu'une définition étroite de la torture et qu'est-ce qu'une définition large de la torture ?

— Bon, maintenant, je vais vous demander de sortir. Sortez, s'il vous plaît. Je vous demande poliment de sortir. S'il vous plaît, quittez ce bureau. Je vous ai demandé deux fois poliment de sortir, n'est-ce pas ? Vous l'avez bien enregistré ? Si vous n'obtempérez pas, je déclenche l'alerte de sécurité. Ça y est, j'ai appelé la sécurité. Ils vont arriver d'un instant à... (Il appelle.) Sandra. SANDRA, venez. SANDRA. Putain, où est-ce que...

— Très bien, de toute façon il ne reste pas beaucoup de questions. Migrer vers un autre pays à la recherche d'aide, est-ce un crime ?

— Vous me filmez ? Vous enregistrez tout ça ? Qui a écrit ce questionnaire pour vous ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— L'histoire, c'est que je suis une fille de douze ans assise sur une chaise dans votre bureau en train de vous poser des questions sur l'endroit où vous travaillez. Je suis assez âgée pour lire et pour comprendre les livres et ce qu'on trouve sur internet et j'ai lu beaucoup

de choses, déjà parce que ça concerne ma vie personnelle, mais aussi parce que je suis curieuse à ce sujet, et certaines des choses que j'ai lues m'ont donné envie de poser des questions aux responsables dont vous faites partie.

— Responsable de quoi ? Vous me considérez responsable de quoi ? Où est la caméra ? C'est les infos ? C'est un journal ? C'est Panorama ? Vous êtes Channel 4 ?

— J'imagine que votre histoire va dépendre de la façon dont vous agissez à propos des questions que je vous ai posées aujourd'hui, si vous faites quelque chose de positif ou de négatif, quelque chose de pire ou de meilleur. Et j'aimerais vous remercier de m'avoir fourni toutes ces informations sur ce qui se passe de nos jours.

— Fourni des informations ? En quoi vous ai-je fourni des informations, à quel sujet ?

— Au revoir et merci beaucoup, monsieur Oates.

— Hé. HÉ. À quel moment je vous ai fourni des informations ? HÉ !

OceanofPDF.com

La veille au soir, pour faire court, la fillette a dit qu'elles devaient prendre un hôtel près du zoo d'Édimbourg.

Alors c'est ce qu'elles ont fait.

Toute la nuit, Bret a entendu les cris sourds d'aller savoir quelle bête en provenance d'un enclos et ce matin, des chants d'oiseaux auxquels elle n'est pas habituée.

Mais écoutez ça. Après le petit déjeuner, quand elle est allée payer avec sa carte à la réception, la réceptionniste a fait signe qu'elle n'en voulait pas.

Vous êtes dans la chambre 62 et vous voyagez avec mademoiselle Florence Smith de la 68, elle a dit.

Oui, avait dit Bret.

Alors vous n'avez rien à payer, a dit la femme. Bon voyage.

Mais la femme avait l'air abasourdi, comme quand on est en train de comprendre ce qu'on vient de faire, avant que ça atteigne votre visage.

Elles sont allées prendre un train.

Dans la gare, un type ouvre le portillon pour Florence avec une révérence et laisse également passer Bret. À bord du train, une femme contrôle tout le monde sauf elles. Quand le train prend du retard, la contrôlease revient et s'arrête au niveau de leur table pour s'excuser auprès de tout le monde, mais surtout auprès d'elles.

Toi et moi, gamine, dit Bret une fois que la contrôlease repart. Je commence à me dire qu'on pourrait conquérir le monde.

Ça ne m'intéresse pas de conquérir quoi que ce soit, répond Florence.

J'ai l'impression d'avoir fugué pour rejoindre un cirque joyeux, dit Bret. Comment tu fais ça ?

Je ne fais rien, répond Florence.

OceanofPDF.com

Puis, quand elles atteignent la gare de l'endroit représenté sur la carte postale, un vieux type qui a perdu la boule les retarde encore plus.

Bret se retourne à la sortie au moment où le train quitte la gare et elle aperçoit Florence au bout du long quai.

Elle repart en courant sur le quai pour la rejoindre.

Faites pivoter vos jambes, dit Florence à un type décoiffé sur la voie. Asseyez-vous d'abord sur le côté. Puis à trois, levez les jambes.

Trois employés de la gare sont eux aussi en train de courir vers le type, qui pleure les bras écartés, comme s'il ne supportait pas de toucher ses flancs. Deux employés sautent et le hissent sur le quai. Et continuent à le tenir.

Il avait perdu quelque chose, qu'est-ce que vous avez perdu, déjà ? demande Florence. Quelque chose est tombé sur la voie. C'était quoi, déjà ?

Mon euh, mon stylo, répond le type.

Son stylo, dit Florence. Il a laissé tomber son stylo.

Il m'a échappé des mains, il dit, je le tenais, je l'ai lancé en l'air par accident, il a volé, et comme c'est un objet très sentimental j'ai, euh.

Un stylo, dit une femme, la cheffe de gare ou quelque chose comme ça.

Oui, dit le type.

Vous êtes descendu en violation du règlement et au péril de votre vie sur des rails où vous auriez pu provoquer un accident mortel, des blessés graves et des traumatismes, dit la femme. Pas seulement pour vous mais pour tous les gens dans ce train qui vient de repartir. Sans parler des gens qui travaillent ici. Qui auraient pu subir des représailles et des sanctions quant à leur statut. Sans parler des conséquences sur les trains déjà en

retard partout dans le pays. Tout ça parce que vous avez laissé tomber un stylo. J'aurai décidément tout vu. Et il est où, ce stylo ? J'aimerais voir le stylo qui aurait pu vous coûter la vie et mon boulot.

Ici, dit Florence.

Elle tend au type un stylo que Bret reconnaît comme l'un des stylos gratuits de l'hôtel où elles ont passé la nuit.

Bret éclate de rire.

Un stylo Holiday Inn ? demande la femme.

Important, dit l'homme. Sentimental.

Il signifie beaucoup pour lui, dit Florence.

L'homme fond à nouveau en larmes.

Vous n'avez pas besoin de le tenir comme ça. Vous pouvez le lâcher maintenant, dit Florence.

Les deux hommes lâchent les bras du type. Puis ils ont l'air un peu surpris d'avoir obéi. Ça fait trois employés de gare qui fulminent. Ils insistent sur le fait que le type a commis un délit. La femme parle d'appeler la police et sort un téléphone.

Florence lui fait un regard chaleureux.

C'est plus une question d'objet perdu que de délit, dit Florence. Quelque chose a été perdu, puis retrouvé. Monsieur ne voulait faire de mal à personne. Aucun mal n'a été fait.

La femme la regarde, puis regarde le type en larmes.

D'accord, aucun mal n'a été fait, elle dit.

Elle a l'air ahurie d'avoir dit ça.

C'est ce dont ça a l'air. C'est bien ce qu'il semble, dit Bret.

Les employés de la gare ont tous le même air choqué. Ils disparaissent par des portes à plusieurs endroits du bâtiment, Florence et elle font sortir l'homme en larmes de la gare, il s'essuie le nez sur sa manche. Il s'excuse de ce geste dégoûtant. Il s'assied sur un banc devant la gare et leur raconte qu'il a toujours aimé les gares parce que ce sont des endroits où les gens arrivent et repartent, donc des endroits chargés en émotion, puis il continue sur comment un jour où il sortait d'une gare dans la ville où il avait vécu, ça faisait longtemps qu'il n'était pas venu là, il voulait

voir ce qu'il avait parmi les cartons stockés là depuis la mort de ses parents, quand il est sorti de la gare, il a entendu quelqu'un chanter derrière lui une chanson, il ne trouvait pas ce que c'était, il la connaissait mais il n'arrivait pas à se rappeler son titre, c'était une belle voix, puis il s'est souvenu que la chanson s'appelait *Chaque fois qu'on se dit au revoir*, il a entendu des pas derrière lui, alors il a ralenti pour laisser passer la personne, et la personne était une jeune femme, si c'était elle qui chantait, elle ne chantait plus, et elle était bien trop jeune et elle ne portait pas les bons vêtements pour connaître une chanson aussi vieille ou pour savoir comment chanter une chanson comme ça avec autant de sentiments.

Le type s'est tu.

Tant mieux, parce qu'il est vraiment pénible, en fait.

Des larmes recommencent à couler sur ses joues.

Bret fait le même sourire qu'au boulot, celui qu'elle affiche quand les gens, personnel comme déts, pleurent.

Et si on allait lui chercher un café, elle dit.

Vous voulez un café ? demande Florence au type.

C'est un ivrogne, dit Bret. Il y a un camion à café.

Je ne suis pas ivre. Et ce camion ne sert pas de café, dit le type.

Mais si, dit Bret. Il y a écrit café sur son flanc.

Bret s'approche de la camionnette.

Quand elle revient, Dieu merci le type ne pleure plus.

Vous êtes réalisateur ? elle lui demande.

Plus ou moins, il répond.

Ça veut dire que vous l'êtes ou que vous ne l'êtes pas ? elle demande.

Mais il fait un signe de tête pour désigner Florence, qui est maintenant celle qui pleure.

Qu'est-ce que vous lui avez fait ? demande Bret, tout à coup si protectrice qu'elle doit se contenir pour ne pas lui mettre un coup de poing dans la figure.

Il a dit que la bibliothèque était fermée, dit Florence.

Le type recule de quelques pas face à la fureur de Bret.

Et alors, dit le type, c'est vrai. Elle est fermée le mardi.

Ce n'est pas grave, dit Bret.

Elle passe un bras autour des épaules de Florence.

Il ne faut pas pleurer pour ça, elle dit. On ira à une autre bibliothèque. On ira dans une plus grande ville.

Mais j'avais besoin que cette bibliothèque soit ouverte, dit Florence.

On peut regarder tout ce dont tu as besoin sur mon téléphone, dit Bret. J'ai une bibliothèque dans la poche. Tiens. Qu'est-ce que tu as besoin de chercher ?

Je dois aller à l'endroit sur la carte, dit Florence, puis à sa bibliothèque. Je n'ai pas d'autre message, pas plus de message que ça.

Bret la prend par les épaules et la place face au camion à café.

Tu vois la dame là-bas, là-dedans ? elle dit.

Florence s'essuie un œil pour regarder.

Tu la connais ?

Florence secoue la tête.

Elle, elle te connaît, dit Bret.

Comment ça ? demande Florence.

Elle vient de me demander si tu étais Florence, dit Bret.

Qui c'est ? demande Florence.

C'est drôle, c'est à peu près la question qu'elle vient de me poser, dit Bret. J'ai demandé un café et elle a dit qu'elle ne faisait pas de café. Puis elle a dit, cette fillette près du type avec qui vous êtes, par hasard, elle ne s'appellerait pas Florence ?

Je n'ai rien dit. Puis elle m'a examinée des pieds à la tête et elle a dit, j'ai déjà fait la connaissance de monsieur le réalisateur, mais qui êtes-vous quand vous êtes chez vous, madame en uniforme Sa4A ?

Alors j'ai dit,

le truc, madame Camion à café qui n'est pas un putain de camion à café, c'est que je ne suis pas chez moi pour l'instant. Je suis très très loin

de chez moi. Alors je peux être n'importe qui. Absolument n'importe qui.

OceanofPDF.com

Mars. Un mois qui peut être dur.

L'âge messianique. Le printemps qui bat froid.

Le mois de l'éclosion qui peut aussi être celle de la neige, le mois de la floraison de ces têtes de jonquilles aux airs de parchemin. Le mois des soldats, car ce nom vient de Mars, le dieu romain de la guerre ; en gaélique, ça veut dire hiver-printemps et en vieux saxon, le mois âpre à cause de l'âpreté de ses vents.

Mais c'est aussi le mois du rallongement, le mois où le jour commence à s'étirer. Le mois des folies et des douceurs surprenantes, le mois de la vie qui se renouvelle. Avant le calendrier grégorien, l'année ne commençait pas en janvier mais en mars, elle fêtait à la fois l'équinoxe de printemps, où le nord s'incline à nouveau vers le soleil, et l'Annonciation, ce jour où l'ange est apparu à la Vierge Marie pour lui annoncer qu'elle avait beau être vierge, elle concevrait, et par le Saint Esprit, rien de moins.

Surprise. Bonne année. Tout l'impossible devient possible.

L'air se soulève. C'est le parfum du commencement, de l'initiation, du palier. L'air vous fait savoir avec cérémonie que quelque chose a changé. Les primevères au milieu du lierre écartent grand les bras de leurs feuilles. Une couleur surgit chaque jour. Le bleu intense des jacinthes, les jaunes vifs des terrains vagues attirent le regard des voyageurs dans les trains. Les oiseaux rendent visite aux arbres nus qui ne sont pas nus comme en hiver ; leurs branches sont plus lourdes, le bout des rameaux rougeois comme des bougies qui brûlent tout doucement.

Puis la pluie, et le premier signe que la branche s'écarte pour permettre au vieil arbre de fleurir, sa lumière détectable à travers le bois, on la voit même la nuit à la lueur des réverbères.

Si vous vous levez à l'aube par un ciel sans nuages du mois de mars, on raconte qu'il est possible de mettre en sac un air tellement gorgé de l'essence du printemps que, distillé et préparé, il produira une huile d'or, un remède assez puissant pour guérir tous les maux.

C'est la voix de l'artiste Tacita Dean qui, au milieu des années 1990, alors qu'elle a trente ans et qu'elle passe un an en résidence d'artiste à l'École nationale des Beaux-Arts de Bourges, avait décidé qu'il était temps de réaliser ce qu'elle voulait faire depuis qu'elle était petite, à savoir attraper et conserver un nuage, peut-être même commencer une collection de nuages.

Elle voulait monter dans une montgolfière pour mettre un nuage en sac.

Mais bien sûr, c'est impossible d'attraper, de conserver ou de posséder un nuage.

Et puis, elle avait appris que les montgolfières ne peuvent voler au printemps que s'il n'y a pas de nuages dans le ciel.

Alors elle a décidé de prendre une montgolfière pour aller attraper de la brume.

Pour être certaine d'avoir de la brume, elle est descendue vers le sud, dans les montagnes, à Lans-en-Vercors près de Grenoble, où le ciel matinal ne pouvait qu'être brumeux.

La montgolfière s'est élevée. Le ciel s'est éclairci. De mémoire d'habitant, ça a été l'une des journées les plus limpides jamais constatées à cette période de l'année. Au-dessus des montagnes recouvertes de neige, ce que Tacita Dean a mis dans son sac, c'était de l'air pur.

Le jour qu'elle avait choisi pour attraper cet air était le moment de l'année dont les alchimistes disent que c'est le meilleur pour collecter la rosée *dans son voyage entre la Terre et le Paradis*. L'alchimie exige que la rosée soit recueillie pendant mille jours pour être distillée et produire un élixir qui peut soigner bien des choses.

Dean a réalisé un petit film de moins de trois minutes sur son voyage pour attraper de l'air. Il s'intitule *Un sac rempli d'air*.

L'immense montgolfière s'élève. L'ombre rétrécit sur le sol et dans le cadre à mesure que la montgolfière prend de l'altitude. Surgissent les

mains de l'artiste. Dans un sac en plastique transparent, de l'air entre, puis le sac est entortillé et noué comme s'il était lui-même un petit ballon gonflé d'hélium. Elle recommence l'opération avec un autre sac, un air différent, attrapé et enfermé, pareil.

Le film est une pure vision fantaisiste. Mais dedans, c'est la respiration qui décolle. L'alchimie et la métamorphose se transforment en quelque chose de gai. Quelque chose d'un peu dérisoire et ridicule – mais aussi quelque chose de magique, pour peu que vous laissiez faire – se produit sous vos yeux.

Puis les trois minutes de film en noir et blanc prennent fin, et ce qui reste, c'est l'histoire des êtres humains et de l'air, une chose qu'on remarque à peine, à laquelle on réfléchit à peine, une chose sans laquelle on ne peut vivre.

OceanofPDF.com

3.

OceanofPDF.com

Maintenant 140 secondes de réalisme contemporain :

TA GUEULE espèce de putain ferme tA Gueule y a quelqu'un qui peu lui scotcher sa gueule elle mérite qu'on sacharne sur elle Salope va crever va te pendre espèce de Salope a chier on se fout tous de ta gueule Tes qu'une merde au jeu de fuck marry kill pour toi c'est kill à tous les cous tes qu'un Tampax tes odios tu mérite que le viol et puit laissé pour morte ta Fille mérite que le viol et poignardé à mort avec un Couteau de Cuisinne tes comme un disk rayé à toujours tapitoier avec ta tolérance pourrie On sait ou taBite on sait à quel école tes gosse von TA gueuLe si tu ferme pas TA GUEULE on va te la fermer on va te faire taire putain de merde tu croi koi c'est toi qu'attire ces insulte sur toi putain de dégueu putain putain tu me dégoute ta besoin qu'on te viole ta besoin qu'on te viol anal tu va être violer anal puis dans ta gueule crève suicide-toi pende-toi espèce de sale gros cul de chatte trop moche ta besoin de grands coups de gros gode tes PeDe qu'un muz black pour toi ya pas de pardon possible té foutu pour la cose les enculé plein de merde comme Toi sa fout en l'air l'oxident tas de merde jimmy savile aurai du te violer à l'hospital tes unandicapé Dieu Te Ai la prochaine fois que tu sor dans la nuit noir on va te chopé pour de vrai et tes gosses aussi tu peu avoir peur espèce de petite merde dimigré ta besoin de messages de haine pour comprendre tu mérite que de la haine espèce de gueule de scrotum gueule de trouduc tes qu'un pédo putain de merde je peu pas te blairé tes qu'une saloperie sur pattes putain tu devrai loger et faire bouffer des envahisseur étranger de violence pour voir si t'aime ça espèce de grosse salope petasse pute debile TRAITRE TK1 TRETRE hypocrit tes gosses vont Crever tes qu'une erreur de conception on voit tous que tes qu'une merde qui vaux que dalle dégage va boire du détergent de sol du désinfectant espèce de salle imigrant pd suce ma BITE cochonne trop laide bouche ton cul

OceanofPDF.com

C'était le moment de l'année où tout était mort. Mort d'une manière qui pouvait faire croire que rien ne renaîtrait jamais.

Le ciel était une grosse porte close. Les nuages étaient du métal terne. Les arbres étaient nus et brisés. Le sol était dur. L'herbe était morte. Les oiseaux étaient absents. Les champs n'étaient que mottes de terre gelées et l'engourdissement se prolongeait très loin sous la surface.

Partout les gens avaient peur. Les stocks de nourriture étaient au plus bas. Les granges étaient presque vides.

C'était traditionnellement l'époque de l'année où les sages, les aînés, les jeunes, les filles, les très vieux et les gens vêtus de masques et de peaux d'ours pour imiter les ancêtres qui s'élevaient de la poussière, décidaient que la seule façon de faire revenir le monde à la vie, c'était de choisir une jeune femme parmi les vierges pour l'offrir en sacrifice aux dieux en la faisant danser jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La tradition veut que les dieux aiment la mort. Une mort pure. Plus pure était la jeune fille, mieux c'était. Celle qu'ils choisissaient était en général bonne danseuse afin que le sacrifice soit particulièrement enlevé.

C'était le grand jour. Le village se rassembla. Le sage s'était recouvert de peinture argentée en signe d'espoir. Tout le monde était là, même la femme de trois cents ans qui avançait avec sa canne dans les sillons en jachère. Ils levèrent tous le poing en direction du ciel et effectuèrent une petite danse pour se mettre en train.

Puis la danse des jeunes vierges commença.

C'était fascinant. Réglé comme du papier à musique. Les vierges n'étaient bientôt plus qu'une machine à danser, elles n'en étaient plus que les composantes. La machine tournoyait et s'agitait, tournoyait et s'agitait.

Enfin, le cercle s'ouvrit sur l'élue, une jeune et brillante vierge avec toute la vie devant elle. La ronde s'ouvrit et se referma aussitôt sur elle.

En temps normal, elle aurait dû s'effondrer par terre. Puis se mettre à gratter le sol comme une bête sauvage et s'adonner à une folle danse jusqu'à s'infliger elle-même la mort.

Puis il y aurait une grande fête parce que tout allait recommencer à croître.

Mais voici ce qu'il se passa.

La fille au centre de tout croisa les bras. Elle secoua la tête. Elle tapa du pied en restant debout.

Je ne suis pas un symbole, déclara-t-elle.

La ronde s'interrompit.

La musique s'interrompit.

Les villageois en avaient le souffle coupé.

Elle dit plus fort.

Je ne suis pas votre symbole. Allez vous faire voir ou trouvez-vous une autre histoire. Quoi que vous cherchiez, vous ne le trouverez pas en m'obligeant, moi ou une autre comme moi, à danser pour vous.

Les villageois se tenaient sur la scène du monde sans savoir quoi faire. Certains paraissaient épouvantés. Certains paraissaient blasés. Certaines vierges étaient prises de panique parce que si ça n'était pas celle-là, alors l'une d'elles devrait danser jusqu'à la mort.

Ce n'est pas la peine, dit la fille. Allez. On peut trouver une autre façon de faire.

Certains villageois se mirent en colère ; d'autres observaient le décor d'un air désapprobateur. Quelques-uns avaient l'air satisfaits. Un ancêtre retira son masque d'ours pour essuyer la sueur coulant sur son front ; ce n'était pas facile de porter ces costumes.

Il y a des moyens bien moins sanglants de convoquer le printemps, dit la fille. De meilleurs moyens de travailler intelligemment avec le climat et les saisons que de sacrifier des gens. Vous faites ça uniquement parce que la brutalité excite certains d'entre vous. Il y en a toujours un ou deux, il y en aura toujours un ou deux que ça excite. Et les autres craignent,

s'ils ne font pas comme les autres, que ceux que ça excite les désignent pour le prochain sacrifice.

Les membres du public, au-delà des villageois dans les rangées de sièges de l'amphithéâtre, commençaient à être vraiment en colère eux aussi. Ils venaient assister à une pièce classique. Et là, ils n'en avaient pas pour leur argent. Les critiques écrivaient d'un air furieux sur leurs tablettes avec leurs stylets pour iPad. Ou tapaient d'un air furieux sur leurs iPhones.

Une petite révolte, c'est toujours bon à prendre.

Les dieux et les déesses riaient.

L'une d'elles fit signe aux autres, tendit le bras, attrapa la fille entre ses mains invisibles de taille divine, et la façonna à son image. Elle fit ça en un clin d'œil, tellement vite qu'aucun villageois ou membre du public ne le remarqua. Mais elle venait d'offrir à la fille une armure à toute épreuve. La fille sentit une force semblable au souffle d'un dieu la traverser.

La véritable force, c'est quand on sent en soi quelque chose de vivant et de plus vaste que son propre souffle.

Puis la femme de trois cents ans s'avança. Elle savait y faire.

Ma chérie, parle-nous un peu de toi, dit-elle de sa vieille voix.

Mais la fille lui rit au nez.

Vous savez très bien, vieille dame, que ça serait la première étape pour me faire disparaître, dit-elle. Dès que vous m'aurez entendue vous révéler quelque chose sur moi, je ne serai plus moi. Je commencerai à être vous.

Un murmure parcourut la foule.

Ma mère m'a dit, *Ils te demanderont de leur raconter ton histoire*, dit la fille. *Ma mère a dit, ne leur obéis pas. Tu n'es l'histoire de personne.*

La femme de trois cents ans fit un effort immense pour se redresser un peu. Ses narines frémirent comme si elle percevait une odeur désagréable.

Et si nous te sacrifions malgré tout ? dit-elle. Que tu le veuilles ou non ?

La fille rit d'un air insouciant.

Vous pouvez toujours essayer, dit-elle. Tuez-moi. Vous allez sans doute le faire. Mais vous savez aussi bien que moi, même si je suis si jeune et vous si vieille, qu'à cet instant, je suis plus vieille et plus sage que vous ne l'avez jamais été.

Les gens présents sur scène en eurent le souffle coupé, et tous ceux qui n'étaient pas sur scène aussi, ainsi que les millions de gens qui regardaient sur le Net.

La fille rit encore plus fort.

Allez-y, dit-elle. Faites de votre pire. Vous verrez bien si les choses s'arrangent.

OceanofPDF.com

12 h 33 sur la pendule du tableau de bord du camion à café. Mais qui s'intéresse encore à l'heure ? Peut-être pour la toute première fois, Richard s'est libéré du temps. Il a le tournis devant cette vie dans l'au-delà qui s'ouvre à lui, il file à cent kilomètres-heure dans une zone limitée à cinquante (il est presque assis face au volant, il voit donc le compteur) entre deux femmes, tant qu'à faire. Ils se rendent à la ville la plus proche. La femme qui s'appelle Alda y emmenait les deux filles et elle lui a proposé de le prendre, lui aussi, et il a dit oui et là, ils sont assis à l'avant de la camionnette parce que, à l'arrière, il y a juste du linoléum par terre entre les placards et les machines. La fillette qui lui a donné le stylo est plaquée contre la portière du passager. Lui-même est pris en étau entre les deux femmes, une jambe de chaque côté du levier de vitesses. Heureusement que c'est une boîte automatique, sinon ça serait compliqué. Les sièges luisants en cuir marron sont agréables. L'intérieur de ces camionnettes est vraiment chouette. La portière côté conducteur s'ouvre comme dans le temps, comme sur le continent, à l'inverse d'une portière de voiture ou de camionnette normale. Cependant, le volant est à droite, comme il se doit. C'est un peu gadget, mais tout de même impressionnant.

C'est quoi, ça ? il demande. Sur la colline. Le château.

Ce n'est pas un château, dit la femme du camion à café. C'est Ruthven Barracks.

La femme du camion à café s'appelle Alda Lyons. Elle le leur a dit devant la gare. Elle travaille à la bibliothèque de la ville.

C'est l'endroit où la rébellion jacobite s'est terminée, elle dit. Cet endroit a brûlé le lendemain de Culloden.

Le lendemain de quoi ? demande Richard.

De Culloden, elle répond.

C'était bien ce que j'avais entendu, dit Richard. Culloden. Un très bon film.

Et pas seulement, dit Alda. Une bataille, aussi. Et un lieu.

Oui, dit Richard. Mais également un film. De Peter Watkins. La toute dernière bataille entre Anglais et Écossais.

Très juste, elle dit (à la manière d'une bibliothécaire). Les Hanovriens contre les Jacobites. Parce qu'on aime bien simplifier. Le temps simplifie tout. La caserne de Ruthven a été incendiée en avril 1746. Ce qui restait de l'armée jacobite s'y est rassemblé au lendemain de la bataille, ils ont attendu là le message de ce cher bon Prince Charles-Edouard qui a déclaré que tout était fini, que chacun devait prendre soin de soi. Alors ils ont mis le feu à l'endroit pour que l'autre armée ne puisse pas l'utiliser, et ils sont partis.

Watkins a aussi réalisé ce documentaire sur les frappes nucléaires qu'ils ont eu trop peur de diffuser, dit Richard. *The War Game*.

Je m'en souviens, dit Alda. Je me souviens aussi de son *Culloden*.

Culloden. Culloden, répète Richard.

Tellement bon que vous le répétez, dit Alda.

En fait, toute ma vie, je l'ai mal prononcé, dit Richard. J'accentuais la mauvaise syllabe.

Alors que vous avez vu ce film qui était si bon, dit Alda. Eh bien.

Cassandra, ici présente, dit la jeune femme en uniforme de garde de sécurité. Elle sait quelques petites choses sur les frappes nucléaires qui m'ont fait bien peur, hier.

L'automne nucléaire perpétuel, dit la fillette. On est à cinq explosions à peine de ne plus connaître que cette saison sur la planète.

Cinq, c'est bien ça ? demande Alda.

Peut-être moins, répond la fillette. Vu que j'ai douze ans, et qu'il ne reste plus que douze ans pour éviter que le monde soit détruit par le changement climatique, il y a une urgence qui a juste ma durée de vie de faire quelque chose pour empêcher ça.

Je croyais que tu t'appelais Florence, dit le type.

Je suis capable d'avoir plus d'un nom, dit la fillette.

Moi aussi, dit Alda.

Je parlais de la Cassandra prophétique, dit la garde de sécurité, celle qui prédit l'avenir aux gens mais personne ne croit un mot de ce qu'elle raconte.

La gardienne est une amie de la fillette ou de sa famille. Elle s'appelle Brett. Comme Brett Somers, suppose Richard.

(Même si elle ne ressemble pas du tout à Brett Somers, ce qui est bien dommage.

Sexiste. Un homme sans intelligence émotionnelle.

Très vrai. Mais peut-être un peu dur envers toi-même, dit sa fille imaginaire.)

Cet endroit, Ruthven, demande Richard. C'est beau ? Je cherche un lieu.

Pour tourner un film ? demande la fillette.

Non, il répond. Pour une amie à moi morte récemment. Je cherche un lieu d'où je puisse lui envoyer une pensée, un signe, depuis un bel endroit. Ce qui est la raison pour laquelle je suis ici, dans le Nord.

Je connais de bien meilleurs endroits pour ce genre de chose, dit Alda.

Quand est-ce que votre amie est morte ? demande la fillette.

En août, il répond.

C'est encore récent, dit Alda. Je suis désolée.

Merci, il dit. Elle était scénariste, souvent pour moi. J'ai eu la chance de travailler avec elle. C'était la meilleure. Vous êtes bien trop jeunes pour avoir vu ce qu'elle a pu faire, toutes autant que vous êtes. Si vous regardiez la télévision dans les années soixante, soixante-dix, quatre-vingt, vous avez forcément vu quelque chose d'elle, et si c'est le cas, vous n'avez pas pu oublier, et même si c'est le cas, c'est resté quelque part en vous. Un immense talent largement sous-estimé.

Alda désigne du pouce les ruines qu'ils dépassent.

Ici, pas de doute, c'est splendide, elle dit. Mais l'histoire qui y est attachée ne l'est pas autant.

D'accord, il dit.

Le contrôle institutionnalisé de certaines personnes par d'autres, dit Alda. Combats, destructions, défaites.

Votre amie était-elle défaite ? demande la fillette.

C'est un mot que je ne peux en aucune manière lui associer, il dit.

Alors pas là, dit Alda. Ils ont construit la caserne de Ruthven sur les ruines d'un ou deux châteaux qui avaient brûlé. C'est resté comme en 1746, sans doute parce que si on avait construit par-dessus, quelqu'un l'aurait brûlé. Le gouvernement anglais a construit la caserne de Ruthven suite à l'Acte d'Union avec l'Écosse, ils comptaient gagner encore plus d'argent grâce à cette nouvelle terre. Alors ils l'ont donnée à l'armée. Ça a été une zone militaire pendant presque un siècle. D'autant plus après Culloden. Puis c'est devenu une chasse gardée. Une réserve de cerfs.

C'est bien trop montagneux pour que des gens vivent là, dit Richard. Mais c'est ce qui fait la beauté des Highlands. Cet endroit magnifiquement désert.

Il voit une rougeur envahir le cou d'Alda, la femme du camion à café. Le rouge remonte depuis le col de sa veste jusqu'à ses oreilles.

Non, c'était au contraire très vivant, et même assez peuplé, bien plus que maintenant. Même si les évacuations n'ont pas eu ici un impact aussi fort que partout ailleurs dans le Nord.

Une évacuation, dit Richard.

Oui, dit Alda. Encore un mot pour votre collection de mots mal accentués.

Comme dans évacuation sanitaire ? demande la fillette.

Comme quand la classe dominante anglaise, avec l'aide de chefs de clan et propriétaires terriens corrompus, a réduit de manière systématique la population des Highlands, il y a deux cents ans, une seconde à l'échelle de l'histoire, par « réduire » je veux dire qu'ils abattaient les gens, comme des arbres, pour ensuite écrire dans les journaux qu'ils civilisaient les lieux, qu'ils *pacifiaient les sauvages*. Ils étaient malins, ceux qui vivaient ici. Ils n'avaient pas le choix. C'est une terre dure à cultiver, mais, contre toute attente, ils y étaient parvenus et vivaient ainsi depuis des siècles. Ces sauvages dont je descends.

Réalisateur, c'est ça ? C'est comme metteur en scène ? demande la gardienne Brett.

Il incline la tête vers elle et répète avec ironie.

Oui, comme metteur en scène.

Ah ouais ? Vraiment ?

Essentiellement pour la télévision, il répond. Malheureusement pour moi. Je viens d'une époque où tout ce qui était progressiste à la télévision était souvent voué à un sort malheureux.

Elle se lance dans une longue histoire sur un film qu'elle a vu un jour à la télévision qu'elle n'a jamais oublié. Mais Richard n'écoute plus parce que, à la radio, quoique à volume très bas, passe cette vieille chanson pop sur la joie et l'amusement à travers les saisons que chante ce type à la voix fluette, où il est question de sa mort prochaine et de comment il dit au revoir à tous ses amis. Ça revient tout à coup à l'esprit de Richard :

Années soixante-dix. 1973 ? 74 ? Paddy appelle et le réveille en pleine nuit.

Doubledick, j'ai besoin de toi tout de suite. Tu peux venir ?

Il est 2 h 45 du matin. Il hèle un taxi sous la pluie.

Un jumeau, pré-adolescent à l'époque, lui ouvre la porte.

Ta mère m'a appelé, il dit. Qu'est-ce qui se passe ?

On entend de la musique en provenance de la maison mitoyenne, forte pour trois heures du matin.

Te voilà, dit Paddy. Bon. On ne sait plus quoi faire. Le pire, c'est dans ma chambre, mais les garçons l'entendent même dans la leur tout au fond de la maison. Le seul endroit où on est un peu tranquilles, c'est la salle de bains. Mais on ne peut pas tous dormir dans la salle de bains.

La chanson se termine. La musique s'arrête.

Et voilà, dit Richard.

Paddy hausse un sourcil.

La chanson recommence.

Ah, dit Richard.

Paddy et le jumeau rient. L'autre jumeau, qui se trouve dans une pièce quelque part derrière, rit lui aussi.

C'est quoi ? demande Richard.

Le numéro un au top 50, répond un jumeau.

Terry Jacks. *Seasons in the Sun*, les saisons au soleil, crie l'autre de plus loin.

Tu as essayé de téléphoner ? demande Richard.

On est tombés sur un disque, répond le jumeau sur le palier.

Les deux jumeaux éclatent de rire.

On a appelé, dit Paddy, on est allé sonner, on a frappé à la porte de derrière, à celle de devant, on a donné des coups de poing dans les murs. On a jeté des pierres contre les vitres. De là à en conclure qu'il y a toutes les chances qu'ils ne soient pas là...

C'est comme ça depuis quatre heures et demie de l'après-midi, crie le jumeau depuis sa chambre.

Le saphir va finir par s'user, dit Richard.

Un diamant. Ça pourrait prendre des jours.

La police ? propose Richard.

Paddy lui jette un regard méprisant.

Elle refuse d'appeler la police et elle refuse qu'on l'appelle, dit le jumeau dans la chambre.

Et si quelqu'un était mort là-dedans ? il demande.

Même si c'était le cas, elle ne nous laissera pas appeler la police, répond l'autre jumeau.

S'ils sont là et pas encore morts, je me dévoue, crie le jumeau de la chambre.

La chanson se termine et recommence.

Et même si les Hardwick sont morts là-dedans, dit l'autre jumeau, on sait bien que Terry Jack lui, est immortel.

Plus de quarante ans après, Richard se souvient d'avoir escaladé un toit plat pour forcer une fenêtre, puis s'être glissé dans une maison vide, avoir suivi le bruit à l'oreille jusqu'au salon puis soulevé le bras de la

platine et pris le disque pour le ramener à Paddy. Il la revoit, à quatre heures du matin, glisser un crayon dans le trou du disque, puis eux quatre, assis devant un café instantané, celui que tout le monde prenait avec du lait en poudre, regarder l'un des jumeaux tenir le 45 tours le plus près possible des quatre brûleurs de la gazinière tous allumés.

Puis Richard était reparti chez les voisins par la fenêtre toujours ouverte et il avait laissé le 45 tours plié en deux sur le tapis près du tourne-disque avec un mot, *une saison de trop au soleil*.

Il avait fermé la fenêtre pour qu'on ne voie pas qu'elle avait été forcée et il était ressorti par la porte du jardin, qu'il avait ouverte avec une clef dénichée sur le cadre. Il avait refermé. Et tendu la clef à Paddy.

Au cas où Terry Jack se réveillerait d'entre les morts, il avait dit.

Ce qui avait fait rire les jumeaux.

Il rit maintenant sur cette route d'un tout autre pays qu'il parcourt en compagnie d'inconnues.

À croire que les années soixante sont de retour.

Il n'est toujours pas mort.

Ah ! ah !

Il sourit avec délice à la femme en uniforme de gardien. Elle lui lance un regard très étrange.

Le plus stupéfiant dans ce souvenir, après tant d'années, c'est qu'il ressent de l'affection pour les jumeaux. Le gentil petit Dermot qui rit. Le gentil Patrick au cœur tendre qui rit avec ses mains sur le visage.

De toute évidence, la femme en uniforme attend une réaction de sa part. La fillette attend, elle aussi. Mais il ne sait pas du tout de quoi elles parlaient.

Parfois, il dit, on ignore pourquoi les gens agissent comment ils agissent. On ne peut que faire de notre mieux, c'est le mieux qu'on puisse faire, avec le plus de gaieté possible.

Il y avait peu de chance qu'il éprouve de la gaieté, dit la gardienne. Les nazis allaient lui mettre une balle dans la tête.

Les nazis ?

Euh.

Richard cherche une réponse convenable.

Une période affreuse, il dit. Vraiment. Je me suis toujours senti soulagé de ne pas l'avoir connue. Ça passe sans cesse à la télévision maintenant, avec toujours les mêmes horribles extraits, les mêmes têtes, les mêmes brutes qui crient n'achetez rien aux Juifs, les mêmes devantures couvertes de slogans, les mêmes gens terrorisés qui marchent vers des trains ou qui en descendent dans la boue, ce même vieil extrait de Hitler qui hurle. À croire que l'Histoire, même aussi terrible, n'est qu'un divertissement. Ce poison. Cette colère. Cette brutalité. Ces pertes. On pourrait croire qu'on a compris la leçon. Mais au lieu de ça, on appuie sur *repeat* et on met ça en fond pendant qu'on continue à vivre nos vies comme si de rien n'était. C'est une époque terrible qui peut si facilement revenir. Il suffit de taper quelques mots et ça surgit sur n'importe quel écran. Un peu comme ce morceau qui passait il y a une minute à la radio. C'est aussi le cas dans les supermarchés où passe une musique qui date de plusieurs dizaines d'années comme si c'était une bande-son actuelle. Car c'est une bande-son actuelle. Ou tout comme. C'est comme un cheval entravé sans cesse retenu par quelque chose.

La gardienne lui dit merci.

De rien, il dit.

Il fait un clin d'œil à la fillette qui l'a sorti des rails. Ils sont tellement entassés dans cette camionnette, elle est tellement plaquée contre la portière qu'elle ne peut presque pas tourner la tête.

Ça va ? il demande.

Ça va, elle dit. Je fais de mon mieux, pour faire face à la situation et être de la meilleure humeur possible.

Tout le monde rit.

N'importe qui sur la route à cet instant aura vu une image que Richard aurait aimé mettre dans un film.

Tu te crois drôle, dit la gardienne.

Je suis drôle, dit la fillette.

Une drôle de fille, oui, dit la gardienne.

Puis tout le monde se tait dans la camionnette tandis que passe le morceau *The Final Countdown*, Alda tend la main pour éteindre la radio.

C'est mieux ? elle demande à Richard.

Je suis désolé, il dit. Je ne me plaignais de rien.

Mais vous avez raison. Comme ça, nous n'avons plus d'entrave.

Elle appuie sur l'accélérateur. La camionnette prend de la vitesse.

Ça fonce, ces engins.

C'est encore loin ? demande à nouveau la fillette.

Le champ de bataille, dit Alda. Eh bien.

On va sur un champ de bataille ? demande Richard. *Le* champ de bataille ?

C'est encore loin comment ? demande la fillette.

Répondez-lui, dit la gardienne.

Pas très loin, dit Alda.

En termes de minutes, d'heures, de jours, de semaines ou de mois ? demande la fillette.

Selon mes estimations, c'est à une légende et deux vieilles chansons d'ici, dit Alda.

De chansons ? demande Brett. Elle va chanter ?

Saviez-vous, dit Alda, que le terme slogan vient du gaélique ? C'est le fait que ce monsieur ici présent l'ait employé qui m'y a fait penser. Ça vient des cris que poussaient les guerriers. *Sluagh-ghairm*. Slogan. Un cri de guerre. Cela dit tout ce qu'il faut savoir sur les slogans, que ce soit reprenez le contrôle ou partir, c'est partir, ou encore n'achetez rien aux Juifs ou *I'm Lovin' it* ou *Just do it* ou toute aide est bonne à prendre.

C'est pas ma tasse de thé, dit la garde de sécurité.

Je m'en fous de la langue du temps qui passe, dit la fillette. Du moment qu'il passe.

1^{er} avril 1976 : jour plein des possibles habituels comme tout autre jour : jour aux infos dérangeantes, avec ses *stratégie narrative* et sa *réalité*, jour du *sympiotique*, allez savoir ce que ça veut dire, mais par-dessus tout, jour d'un bon coup imprévu, jour vers lequel, Richard le comprend enfin, il cheminait avec espoir depuis toujours, car l'amour est un chemin jonché d'espoir contre des probabilités en général profondément troublantes.

Pourquoi tu m'appelles Doubledick ? il demande ensuite, entre ses bras, dans son lit.

Pourquoi quoi, mon cher ? demande Paddy.

(Paddy, à côté de lui, est comme elle dit, dans ses rêves.)

C'est en l'honneur de mes prouesses exceptionnelles ?

Quoi ? elle dit. Ah, Doubledick. Ah ah.

De toute évidence, j'aimerais que ça soit le cas. Mais comme tu m'appelles comme ça depuis des années, depuis le premier jour de notre rencontre, ça ne peut pas être en lien avec des prouesses exceptionnelles que tu ne découvres qu'aujourd'hui. Sauf si tu imaginais ça. Auquel cas, que Dieu me pardonne, tu es peut-être déçu.

Elle rit.

Ça n'a rien à voir avec ton sexe, elle dit.

Ah Ah, d'accord, il dit.

J'aime tirer mon coup, comme tout le monde, et ce coup-ci était très bon. Merci. En fait, ton surnom vient d'une histoire de ce bon vieux Charles Dickens.

Ah, il dit. Pour le coup, je suis déçu.

Ce n'est pas une histoire très connue, elle dit, mais il y est question d'un jeune homme qui porte le même nom que toi.

Richard, ou Lease ? demande Richard.

C'est l'histoire de Richard Doubledick, dit Paddy. Le jour où on s'est rencontrés et que tu m'as annoncé que tu t'appelais Richard, je ne connaissais que ce Richard de fiction, alors machinalement, le nom qui a suivi ton prénom dans mon esprit, et ça sera toujours le cas, ç'a été Doubledick. Maintenant, tu as pris la forme de ces mots.

Dit la scénariste à l'homme nu, dit Richard. Et qu'est-ce qui se passe dans cette histoire ?

C'est toujours un peu la même histoire, dit Paddy. Un jeune homme, il s'appelle Richard Doubledick, s'engage dans l'armée. Ce n'est pas un très grand soldat. Il n'est grand en rien. Il a eu un départ difficile dans la vie, une enfance atroce, c'est une âme malheureuse, perdue et si misérable qu'il a tendance à faire des bêtises. Mais un officier se prend d'affection pour lui, il l'aide, il le considère comme un membre de sa famille. Très vite, Doubledick se transforme en véritable machine de guerre. Puis l'officier est tué au combat. Richard Doubledick a le cœur brisé. Il jure de le venger, quitte à ce que ce soit sa dernière action sur Terre, quitte à ce qu'il y consacre le reste de sa vie.

Les années passent.

Eh oui, dit Richard. Comme toujours.

Il tombe amoureux, dit Paddy, il épouse une femme charmante qu'il aime de tout son cœur. Il va faire la connaissance de ses parents, et une fois dans la famille, il comprend que c'est celle du meurtrier de son capitaine.

Ah, dit Richard.

Je sais, elle dit.

Et qu'est-ce qu'il décide de faire ?

N'est-ce pas toute la question ? dit Paddy. N'est-ce pas toujours la question ? C'est ce qu'il fait qui transforme cette histoire en une grande histoire. Il renonce à la vengeance. Il décide de passer l'éponge. L'histoire se termine de façon prophétique avec le fils d'un côté de la famille qui se bat aux côtés du fils de l'autre côté de la famille contre un ennemi commun, Anglais et Français réunis dans la même tranchée. La guerre ne s'arrêtera pas, nous dit l'histoire. Mais l'inimitié si. Les

choses évoluent avec le temps, ce qui semblait définitif, gravé et écrit dans une vie peut changer, et ce qui est impensable, impossible à un moment donné peut le devenir à un autre.

J'étais petite quand j'ai lu cette histoire, je venais tout juste d'avoir treize ans. C'était mon dernier jour d'école. Je n'avais aucune perspective d'avenir. Mon père venait de mourir, nous n'avions pas d'argent, il allait falloir travailler, y compris ma petite sœur âgée de onze ans. Nous n'étions pas bêtes, aucun de nous n'était bête. Mon père, un homme décidément formidable, avait été retrouvé ivre mort sur une route qu'il avait contribué à construire. Ce que je veux dire, c'est que c'était une route sur laquelle il avait travaillé. La malchance nous poursuivait. Les policiers étaient des salopards, des brutes. C'était une époque brutale. L'une de nos sœurs aînées, Maggie, était morte un peu plus tôt dans l'année. De la tuberculose. Elle avait dix-neuf ans, elle était drôle, vive, je la revois encore tourner sur ses talons et tout illuminer de sa présence, elle adorait danser, elle adorait embrasser les garçons, on se ressemblait, elle et moi. Le photographe de la ville avait pris la famille en photo, je me souviens qu'on colorisait les photos à la main à l'époque, et il m'avait choisie parmi tous les autres pour avoir les joues du même rouge qu'elle. Ce qui m'a conforté dans l'idée que j'étais mal barré.

Ce jour-là, je suis à la bibliothèque, il y a une cheminée mais pas de feu, les nonnes ne chauffaient guère, je suis quand même assise tout près avec l'espoir que même sans feu, une cheminée puisse dégager un peu de chaleur. Je tiens ce livre entre les mains en me disant que c'est peut-être le dernier jour que je passe avec un livre.

Il n'y avait pas de livres chez nous. Nous n'avions pas de livres.

J'avais pris le premier que j'avais pu attraper sur les rayons. J'étais décidée à lire une histoire du début à la fin, ça serait peut-être la toute dernière chose de ce genre que je ferais. En tournant les pages, je songeais que ma vie était aussi vide que ce foyer de cheminée, que j'en étais les cendres.

Mais l'usine du temps se trouve dans un endroit secret, ça aussi, c'est du Dickens. Parfois, la chance tourne. Avec un coup de pouce et un peu de chance, on devient plus qu'une chose, on devient plus que l'être ou le non-être que l'histoire voudrait que nous soyons. Nous sommes là grâce à d'autres, grâce à leur œuvre. Moi, en tout cas. *Pour ceux qui m'ont*

aidée, voilà ma prière quand je me couche, *puissé-je moi aussi en aider beaucoup à mon tour*.

Je suis de toute évidence ici grâce à toi, dit Richard.

Je ne pense pas que cet endroit où tu as ta main ait souvent été appelé grâce, dit Paddy. Allez, Dick, on fait coup double ?

C'est ce que j'appelle honorer mon nom, il dit.

Puis ils font des blagues sur *Temps difficiles* de Dickens, elle imagine des actes sexuels appelés des Doubledickens. Puis elle l'envoie au rez-de-chaussée préparer du thé et quand il revient avec un plateau, elle a pris une douche, elle s'est rhabillée et ils boivent le thé.

Ça en reste là.

Il ouvre un instant un œil pour regarder l'heure. La pendule près du compteur indique 13 h 04. La femme qui s'appelle Alda chante dans une langue comme si le subconscient avait un langage.

Il referme l'œil.

Paddy à treize ans assise près d'une cheminée vide, un livre entre ses bras repliés, pressé contre sa poitrine comme un talisman.

Elle est si maigre qu'on peut voir à travers elle.

Derrière elle, une file interminable d'enfants. Ils sont vêtus de haillons comme des costumes en feuilles mortes. Seules leurs mains sont assez petites pour aller chercher au cœur des machines le magma huileux et les fibres dont leurs poumons sont déjà remplis. En revanche, il n'existe pas de main pour se glisser dans leurs propres poumons afin de les nettoyer.

Dieu merci, cette époque est révolue, il pense.

Dieu merci, c'est mieux de nos jours.

Mets ton logiciel à jour, dit la petite Paddy.

Elle ressemble beaucoup à sa fille imaginaire.

À cet instant, il y a des gamins qui travaillent dans des mines, elle dit, à cette minute, à 13 h 04. Et tu le sais. À extraire le cobalt pour ces voitures électriques soi-disant écologiques.

Des gamins en haillons Hello Kitty dans des cabanes d'esclaves qui frappent sur des piles avec des marteaux afin d'en extraire un métal qui les empoisonne dès qu'ils le touchent.

Des gamins qui se nourrissent sur les montagnes de déchets.

Des gamins de tout âge qui rapportent de l'argent grâce au sexe, qui sont utilisés et filmés puis échangés et filmés à nouveau, l'argent passe de main en main par-dessus leur tête, tout ça à 13 h 04. Des milliers de gamins qui ne savent pas où sont leurs parents, ni même s'ils sont vivants ou morts, s'ils les reverront un jour, des gamins parqués dans des entrepôts glacials aux États-Unis. À cet instant. À cette époque que tu trouves mieux. Des gamins seuls partout dans le pays, qui arrivent là après avoir traversé le monde, puis qui disparaissent. Sans oublier les centaines de milliers de gamins nés ici qui survivent Dieu seul sait comment, qui mangent allez savoir quoi – une toute nouvelle version de la bonne vieille pauvreté anglaise.

Ils sont des milliers et des milliers et des milliers. S'ils, je veux dire nous, ne cousons pas assez vite, lui dit la file qui s'étire sur des kilomètres derrière Paddy enfant, alors les gens de l'usine mettent nos mains sous les aiguilles, ils nous obligent à poser nos pieds sur les pédales et à appuyer et ils nous cousent du fil dans la main. Il n'y a pas un T-shirt, pas une barre chocolatée que notre main n'ait pas touchée. Pas une histoire où nous ne sommes pas le nerf de la guerre. L'usine, c'est nous. On nous dévore vivants. Nous sommes les petits fantômes affamés. Et vous, de pauvres petites choses maigrichonnes qui ne suffisent pas à nous nourrir, voilà.

La voix ; c'est celle de Paddy.

Et si, depuis le début, sa fille imaginaire était Paddy enfant ?

Quand il pense à ça, l'enfant en haillons dans sa tête lui crache des flammes. Elle a la main en feu. Elle l'agite pour attirer son attention. Des braises tombent de ses doigts et explosent par terre à ses pieds en petits éclats brûlants de lumière.

Arrête de tout ramener à toi, Doubledick, elle dit. Réveille-toi, bon sang.

13 h 05 quand il rouvre les yeux.

Il les ouvre parce que le chant obsédant a pris fin.

Ils franchissent une colline et il découvre une très jolie vue sur une rivière, un pont, une ville qui scintille.

Où sommes-nous ? il demande.

Où étiez-vous ? demande Alda.

Vos chansons ont eu sur moi l'effet d'une berceuse, il dit. C'est comme si l'inconscient avait un langage. L'inconscient, le subconscient, je n'ai jamais bien su quelle était la différence. C'était comme si l'un d'eux chantait.

Je vois ce que vous voulez dire, pourtant, c'était une langue tout ce qu'il y a de plus réelle, une langue parlée chaque jour, en toute conscience, dit Alda. Mais merci pour, euh. Comment on dit ? La touche romantique ?

Des chansons pour s'endormir, dit la gardienne. Vous pourriez les vendre sur le Net. Et faire fortune.

Merci, dit Alda. Je suis bien d'accord.

Là où on va, c'est presque là, hein ? demande la fillette.

Une enfant pressée. Avec un élan hors du commun, il dit.

Je dois juste m'arrêter en ville pour une chose ou deux, dit Alda. Nous ne nous attendions pas à récolter autant de gens aujourd'hui.

Elle se tourne vers Richard.

Quand vous avez parlé de votre amie morte, elle dit. Il y a une question que j'avais envie de vous poser. Auriez-vous un lien avec ce téléfilm qui date d'il y a bien des années, il s'appelait *Andy Hoffnung*. C'était de vous ?

Richard se frotte le front et pose le dos de sa main sur un œil.

Suis-je en train de rêver ? il demande à la fillette.

Vous êtes assez éveillé pour avoir vexé Alda au sujet du gaélique et m'avoir vexée en me traitant d'enfant, répond la fillette.

Donc je suis bien là, il dit. Même si je pourrais encore être en train de dormir. Je suis capable de vexer même dans mon sommeil.

Il se tourne vers Alda.

C'est bien moi qui ai réalisé *Andy Hoffnung*, il dit.

Vous êtes le réalisateur Richard Lease, elle dit.

En effet, il dit.

!

Il est tellement ahuri qu'il en oublie d'y accoler son habituel Pour mon malheur.

Sea of Troubles, elle dit.

Oui ! il dit.

Le Panharmonicon, elle dit.

Et *Le Panharmonicon*, il dit. Bon Dieu.

C'était mon préféré quand j'étais petite, dit Alda. Adolescente, plutôt.

Tout le monde a oublié *Le Panharmonicon* de nos jours, dit Richard. Moi-même j'avais oublié *Le Panharmonicon*.

Je l'aimais tellement, elle dit. La scénariste, c'est votre amie qui vient de mourir, n'est-ce pas ? Celle dont vous parliez. Je l'ai vu dans le journal.

En effet, il dit. C'était mon amie.

Je suis désolée, elle dit. J'ai lu ça dans le journal et je me suis dit, c'est la personne qui avait écrit tous ces scénarios. Patricia Heal.

C'est bien elle, il dit. En réalité, l'idée du Panharmonicon lui est venue alors qu'elle travaillait sur *Andy Hoffnung*. Elle a passé beaucoup de temps en bibliothèque à compulser des livres au sujet de Beethoven pour *Hoffnung* et à écouter sa musique, et elle est tombée sur l'histoire de l'homme qui demande à Beethoven de lui écrire un morceau pour sa machine orchestre.

Le Panharmonicon, dit la fillette. Comme sur la carte Magic de l'édition Kadalesh ?

Richard cligne les yeux.

Beethoven était un compositeur des dix-huitième et dix-neuvième siècles, et...

Je sais qui est Beethoven, dit la fillette. Je parlais de la boîte à musique. Il y a le dessin d'une machine avec ce nom dans le jeu de cartes de mon petit frère. Mais continuez. Beethoven était un compositeur des dix-huitième et dix-neuvième siècles et... ?

Je dois être vraiment réveillé si je réussis à vexer à ce point tous azimuts, dit Richard.

Il leur dit ce dont il se souvient sur *Le Panharmonicon*.

Beethoven avait un ami, l'inventeur du métronome, qui a créé cet instrument capable de jouer comme un orchestre à lui tout seul. Cet ami a demandé à Beethoven de lui écrire une musique pour faire une démonstration avec sa machine devant un public. Et Beethoven s'est exécuté.

Ça durait à peu près un quart d'heure, leur dit Richard, le morceau s'appelait *La Victoire de Wellington*, il mettait en scène une confrontation entre deux airs, l'un français, l'autre anglais. À l'époque, c'était un morceau extrêmement populaire. Mais de nos jours, presque tout le monde l'a oublié. Le *Rule Britannia* et l'hymne national contre l'air de *For He's a Jolly Good Fellow*, qui à l'origine n'est pas du tout anglais mais français, une chanson sur un duc célèbre qui part à la guerre, où il est tué, un arbre pousse sur sa tombe, un oiseau s'y pose. Et ça continue.

Richard leur explique comment Beethoven a écrit de façon que l'inventeur puisse faire la démonstration des sons de sa machine mais aussi produire une sorte d'effet stéréo avant l'heure.

La musique vient des deux camps, il dit. Au sens propre, en fait. Certains sons surgissent d'un côté, certains de l'autre. C'est comme ça qu'on comprend quel camp a gagné. Les tambours qui imitent les canons se taisent d'abord d'un côté.

Et Paddy, parce que tout le monde l'appelait Paddy, mon amie, elle-même disait Paddy. Paddy a adoré cette histoire. Elle s'en est emparée

pour en faire le germe d'un scénario tournant autour d'une dispute entre les deux bords d'une route d'un village anglais, autour du fait que chacun pensait qu'il avait plus de droits que l'autre sur l'herbe au centre, là où ils garaient leurs voitures, et de tout ce qui se passe quand un bord de la route prend, comme on dit, le contrôle.

Une tragédie, dit Alda. Une tragédie pour des voitures. C'est brillant. Le camion de glaces qui brûle. Il faudrait rediffuser ce téléfilm. Il est intemporel, non, en fait, il ne parle que de maintenant. C'est comme si votre amie avait prédit l'avenir.

Elle était brillante, dit Richard. Elle est brillante.

J'adorais le personnage du garçon, dit Alda.

Un acteur qui a continué à jouer dans toutes sortes de films, dit Richard. *Le Messenger*, *Equus*, *Midnight Express*. Puis il est parti à Hollywood, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Il était merveilleux, dit Alda.

Dennis, dit Richard.

Dennis, c'est ça, dit Alda. Avec son violoncelle. Qu'il ne voulait plus prendre à l'école parce que des petites brutes l'embêtaient trop.

Il s'assied au sommet de la colline du village avec la fille qu'il aime bien et qui l'aime bien qui habite de l'autre côté de la rue, cette fille, Eleonora, sa famille est italienne, elle possède le camion de glaces auquel les voisins mettent le feu. Ils regardent la fumée s'élever des voitures qui brûlent, dit Richard, ils discutent très sérieusement des raisons pour lesquelles ils pensent que leur bord a plus droit à ce bout d'herbe. Ils sont sur le point de se disputer. Puis Leo, parce qu'il l'appelle Leo, éclate de rire, elle dit que de là où ils se trouvent, tout ça a l'air tellement stupide, ce qui se passe en bas. Et là, lui aussi éclate de rire. À la fin, ils sont chacun d'un côté de la route, ils regardent les voisins jeter des pierres sur les maisons d'en face et réciproquement. Elle se met à chanter un air, lui un autre, les deux airs se rejoignent pour n'en plus former qu'un seul.

Et pendant un instant, dit Alda, mais un instant incroyable, quand il n'y a plus qu'un seul air, tout a l'air d'aller bien, les gens arrêtent de jeter des pierres et se retournent vers le garçon et la fille.

Mais une seconde plus tard, ils recommencent à se jeter des pierres, dit Richard. Leurs parents sortent de la foule et les tirent chacun du côté de la route où ils habitent.

Le violoncelle reste par terre sur le bitume avec les voitures brûlées et des briques cassées tout autour, dit Alda.

Une fin saisissante, dit Richard.

Ce n'est pas la fin, dit Alda.

Si, dit Richard.

La fin, c'est quand ils sont dans un train, dit Alda. Ils quittent le village. Ils partent vers le vaste monde. Ensemble.

Oh, dit Richard. Oh. Vous avez raison. C'est vrai. C'est ça, la fin.

Ils sont dans l'un de ces vieux wagons avec des compartiments à six places, dit Alda. La porte est fermée, on n'entend pas ce qu'ils disent de l'autre côté, ça ne regarde qu'eux, ils cherchent à s'assurer que personne ne les suit, personne ne les rattrape, ils se mettent à faire une petite danse, puis il y a un plan sur l'extérieur du train, puis sur le village depuis le ciel, le train démarre, le plan s'élargit, il monte, si bien qu'on voit comme tout ça est petit. Du point de vue d'un oiseau.

Richard sourit.

Le point de vue de Dieu, il dit. Ça a coûté plus cher que tout le reste, je me suis battu comme un beau diable pour l'obtenir. Je n'arrive pas à croire que j'aie oublié ça. Vous connaissez le film mieux que moi. Alors que c'est moi qui l'ai réalisé.

Qu'est devenue la fille qui jouait Leo ? demande Alda.

Tracy quelque chose. Elle a joué dans *Carry On Emmanuelle* et une pub pour Persil. Après ça, je ne sais pas.

Ah, la richesse de notre culture, dit Alda.

La garde de sécurité se met à chanter d'autres paroles sur l'air de *For He's a Jolly Good Fellow* :

L'ours a gravi la montagne, elle chante. L'ours a gravi la montagne. L'ours a gravi la montagne. Mais ça ne servait à rien. Parce qu'il y avait toujours plus de montagne, et encore toujours plus de montagne. Encore toujours plus de montagne. L'ours a fini par rester chez lui.

Dans la camionnette, tout le monde chante avec elle en devinant au fur et à mesure les paroles.

La camionnette s'arrête sur le parking d'un grand supermarché.

On y est ? demande la fillette. C'est là ?

Non, dit Alda.

Sans vouloir me comporter comme une enfant. Mais quand est-ce qu'on arrive ? combien de kilomètres il reste ? C'est encore loin ? demande la fillette.

Répondez-lui, quelle distance et combien de temps, dit la gardienne à Alda.

Long comme allez savoir jusqu'où, et aussi loin que j'ai l'intention de vous emmener tous les deux, dit Alda à la femme.

Elle ouvre la portière. Elle fait le tour pour ouvrir le côté passager en rattrapant la fillette quand elle tombe.

Ils sont tous autour de la camionnette à café.

Vous voici à Inverness, monsieur Lease, dit Alda. Si vous ne voulez pas marcher, il y a là-bas des bus qui vous emmèneront en ville. Je suis désolée de ne pouvoir vous conduire plus loin que ça. Je n'en reviens pas d'avoir rencontré l'homme qui a réalisé ces épisodes de *Play for Today*. Ça a fait ma journée.

Moi, ça a fait mon année, il dit. Ma décennie, même.

Quelle chance il y avait pour que ? elle dit.

Elle le serre timidement dans ses bras. Il la serre timidement dans ses bras.

Il salue la garde de sécurité.

Au revoir, elle dit.

Il jette un coup d'œil à la fillette.

Je pense que je te dois quelque chose, il dit.

Si on s'en tient aux traditions, je suis responsable de vous pour le reste de votre vie. Mais vous avez de la chance, je ne m'embarrasse pas trop de certaines traditions.

J'ai de la chance de t'avoir rencontrée, il dit.

Il sort le stylo Holiday Inn de sa poche.

Je te décharge de tes responsabilités si tu me laisses le garder, il dit.

Mais elle est déjà partie en direction de son avenir.

Elles se dirigent vers le supermarché en le laissant tout seul. Dans ce parking d'une ville inconnue, il est renvoyé à l'histoire de sa vie.

OceanofPDF.com

13 h 33 à l'horloge au-dessus de l'entrée principale du supermarché.

Un homme regarde fixement des citrons.

La peau d'un citron, c'est irrégulier, un peu comme de la chair de poule ou de la peau rugueuse.

L'extrémité d'un citron, ça fait penser au téatin comme celui d'un sein sur les statues à la beauté parfaite dans les musées de Rome, les seins de la statue aux mains pareilles à de petites branches, à la Villa Borghese.

Photo d'une femme métamorphosée, a dit mon père. *Je passe un très bon moment. J'aimerais que tu sois là.*

Je suis un vieux sexiste, il pense.

Tu étais aussi un jeune sexiste, dit sa fille imaginaire. Mais c'était drôle, non ?

Comment aurais-je pu ne pas l'être ? il dit. Ne me fustige pas.

Je ne te fustige pas, elle dit.

On ne connaissait que cette façon de faire, il dit.

Mon chien a mangé mon cahier, elle dit.

Tais-toi, il dit. Je suis occupé.

À quoi ? elle dit.

J'essaie d'atteindre la citronnitude du citron, il dit.

Parce que quelque part, à ce moment de la vie d'un homme, un homme qui pourrait être mort mais qui ne l'est pas, un homme debout devant un étalage de fruits dans un supermarché à observer des citrons qui ont poussé ailleurs, puis été transportés par bateau d'un endroit à un autre, puis apportés ici par camions pour être disposés dans ces cases et mis en vente avant d'être pressés et de se décomposer, il y a une morale.

Mais il ne l'atteint toujours pas.

Ses yeux passent des citrons vendus à l'unité à ceux vendus en filets de plastique jaune. Il attrape un citron vendu à l'unité. Il le soupèse. Il le porte à son nez. Il ne sent rien. Il enfonce légèrement l'ongle du pouce à travers la cire qui le recouvre puis à travers la peau, il essaie à nouveau de sentir, et cette fois, elle est là, l'odeur du citron, à la fois douce et amère.

La vue, l'odorat, le toucher, la vitalité qui revient dans tous ces sens-là, rien qu'à se trouver à proximité d'un citron. C'est ça ce qu'il devrait éprouver.

Alors que la seule chose qu'il a en tête à cet instant, c'est le petit citronnier qu'un ami de son ex-femme lui avait offert pour Noël, vers la fin de leur mariage, le dernier Noël avant qu'elles disparaissent, un petit arbre tout fin avec un citron de la taille d'un coucou, si énorme, si lourd et si luisant comparé à la petite tige qui l'avait produit qu'il rendait le concept de fruit comme monstrueux.

À son arrivée, cet arbre sentait divinement bon. Puis il avait perdu toutes ses fleurs, il avait perdu toutes ses feuilles, de nouvelles feuilles avaient poussé, puis elles étaient tombées, et quelques-unes avaient repoussé. L'arbre était résilient. Finalement, il n'est mort que l'hiver après leur départ, alors que pendant tout ce temps, s'est-il rendu compte, il ne l'avait pas arrosé une seule fois.

Les citronniers, ça pousse au soleil, non, dans les pays chauds. Ils ne sont pas supposés avoir besoin d'eau.

Il n'avait envie de penser à rien de tout cela.

Il avait envie de penser, oui ! À la vie ! Le zeste, c'est la vie !

Une femme ! Une parfaite inconnue ! l'a pris dans ses bras, l'a reconnu ! elle le connaissait ! elle a dit qu'il avait fait sa journée, car elle savait ce qu'il avait fait en ce monde ! elle connaissait mieux son travail que lui !

Mais non.

Tout ce à quoi il pense, c'est à un arbre sans feuilles.

L'expérience serait-elle différente si ce n'étaient pas des citrons vendus dans un supermarché ? Si c'étaient des citrons bio siciliens avec leurs

feuilles, pas des citrons produits en masse dans d'immenses serres et aspergés de produits chimiques ? Vivrait-il une expérience différente s'il était sous le ciel plus clément de Sicile en train d'observer un citron encore sur son arbre ?

Il pense à un arbre fruitier mort par sa faute.

Mais qu'est-ce qu'il fout ?

Par-dessus tout, qu'est-ce qu'il fout ici, dans une partie inconnue du pays où les gens parlent avec des voyelles si pures et si étranges quand ils passent près de lui, lui qui redescend d'un sommet après avoir connu la pire dépression de sa vie, cette dépression toujours sous ses pieds, fosse un instant camouflée par les quelques maigres branches mortes d'autres événements passés, et dans laquelle se trouvent encore et toujours son amie morte, sa famille disparue, son œuvre en lambeaux, un arbre fruitier mort, sa vie dans un désert hivernal ?

13 h 34 à l'horloge du supermarché.

Par-dessus la tête de tous les clients, passe une chanson qui conseille à tout le monde de s'élever vers les étoiles et de gravir de hautes montagnes.

Allez, monsieur Dramatique, dit sa fille imaginaire. Le soi-disant roi des arts. Qu'est-ce que tu fous ? Mais qu'est-ce que tu fous sur Terre ?

Il observe le citron dans sa main.

Puis il voit, au-delà de sa main, comment elle s'appelle, déjà, Brett, la garde de sécurité.

Elle passe dans l'allée des fruits en courant. Il la voit se précipiter jusqu'à l'entrée, s'arrêter, puis repartir à toute allure le long des caisses et des bornes automatiques.

Elle court comme une folle. Avec la même frénésie que la chanson diffusée au-dessus de leurs têtes. Elle l'aperçoit.

Elle court vers lui. Elle crie quelque chose.

Elles sont là ? elle dit.

Pardon ? il dit.

Avec vous ? Elles sont avec vous ?

Qui ça ? il dit.

Où elles sont ? Vous avez vu par où elles sont parties ? Vous les avez vues quand pour la dernière fois ?

Avec vous, sur le parking. Il y a dix minutes, il dit.

Vous mentez ? elle dit. Vous êtes dans le coup ?

Quoi ? il dit. Quel coup ? Elles doivent être dans la camionnette.

Il sort sur le parking avec elle. Ils vont jusqu'à la place où était garée la camionnette à café, mais ils ne retrouvent pas la rangée. Ou alors, elle est partie.

Elle était ici ! elle crie.

La gardienne se tient dans un espace entre deux quatre-quatre.

Elle était ici ! elle crie. Juste ici.

Elle gémit presque. Elle agite un sac rose là où se trouvait la camionnette et avec, heurte le flanc des quatre-quatre à plusieurs reprises. Une alarme se déclenche dans l'un d'eux. Elle ne s'en rend même pas compte.

Vous ne comprenez pas, elle dit. J'ai son cartable. Elle va en avoir besoin. C'est une histoire de confiance. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait fait ça. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait pu faire ça.

Elles ne peuvent pas être très loin, il dit. Appelez-les.

Elle n'a pas de téléphone, elle gémit.

Elles se rendaient au champ de bataille. Prenez un taxi. Contactez une compagnie de taxis.

La gardienne sort son téléphone.

Elle lui demande de lui rappeler le nom du champ de bataille.

Ce n'est que bien plus tard dans l'après-midi, après le champ de bataille, les camions de Sa4A, les cris et la police, quand tout ça est fini et qu'il tente de remettre de l'ordre dans ses idées, stupéfait d'avoir eu tant de mal à comprendre ce qui se déroulait sous ses yeux, qu'il plonge une main dans la poche de sa veste et y trouve le citron en lequel il cherchait une sorte de morale dans le rayon des fruits de ce supermarché.

C'était le mois d'octobre.

C'est maintenant le mois de mars suivant.

Entre-temps, à force d'allées et venues, Richard a apprivoisé la route entre Inverness et Culloden, comme disent les gens d'ici avec leur drôle de prononciation, tant il a mené d'entretiens pour son nouveau projet, ce film qu'il prévoit d'appeler *Un millier de milliers de gens*.

Cher Martin,

Toutes mes excuses.

Je ne peux pas faire votre film pour vous,

nslm

R.

Il ne filme que la silhouette des gens de façon à ce qu'ils restent anonymes. Il les filme dans la camionnette à café sur le parking du champ de bataille pour l'atmosphère. Il sort sa petite caméra, il l'installe sur son trépied, la personne arrive, ils se mettent sur le petit banc dans la camionnette sous la liste des prix de cafés qui n'ont jamais existé, il adapte la lumière pour qu'en aucun cas la personne ne puisse être reconnue par quiconque, et il appuie.

On tourne.

Les gens que vous avez réussi à faire venir ici n'attirent pas la méfiance dans un village ou une petite ville où on remarque tous les étrangers ? il demande à la première personne qu'il interviewe.

Notre réseau s'étend sur tout le pays, répond la silhouette ressemblant à Alda, la femme qui conduisait la camionnette le jour où il est arrivé. Mais ici, c'est un bon endroit. Il y a beaucoup de tourisme. Et pour la plupart, les gens sont gentils. Quand bien même un autochtone ronchonne un peu, quand on a survécu à une traversée du monde, quand

on a enduré Dieu seul sait quelles souffrances, les ronchonneries, ça a toutes les chances de glisser sur vous comme sur les plumes d'un canard.

Alda, ce n'est pas son vrai nom.

Elle ne lui donne pas son vrai nom.

Dans le réseau Auld Alliance, tout le monde s'appelle Alda ou Aldo Lyons. C'est une question de prononciation.

Quand il a envoyé un email à la première Alda aux bons soins de la bibliothèque de Kingussie, son message a été transmis. Elle lui a répondu pour lui expliquer d'où venait le nom du réseau.

Quand j'avais quinze ans, a-t-elle écrit, et que j'ai vu à la télévision cet *Andy Hoffnung* que j'avais adoré, j'ai découvert une cassette du morceau de Beethoven, *An Die Hoffnung*. Je l'ai écoutée. Je suis allée à la bibliothèque pour chercher la signification de ces mots dans un dictionnaire d'allemand. Puis j'ai pris le train jusqu'à Aberdeen, où j'ai trouvé un exemplaire du magazine *The Listener*, et j'y ai lu ce que votre amie Paddy disait dans une interview sur *Andy Hoffnung*, pourquoi elle l'avait appelé comme ça.

J'ai adoré la façon dont elle avait fait en sorte que le nom d'un morceau devienne le nom d'une personne. J'ai adoré qu'elle transforme des mots qui signifiaient *dédié à l'espoir* en nom de personne, qu'elle donne forme humaine à ces mots.

Vous prétendez, demande-t-il dans l'un de ses entretiens, avoir jusqu'à présent aidé deux cent trente-cinq personnes à éviter ou à fuir les centres de rétention. Est-ce un chiffre exagéré ?

Je pense qu'en réalité, il y en a bien plus de deux cent trente-cinq répond la silhouette.

Cette silhouette, qui comme les autres s'appelle Alda Lyons, est celle d'une personne qui a d'abord été aidée par Auld Alliance, et qui œuvre maintenant pour Auld Alliance à aider les autres.

Ne croyez surtout pas que ce soit simple, elle dit à la caméra. C'est très difficile.

Elle parle magnifiquement bien, elle a un anglais soigné et élaboré.

Difficile comment ? il demande.

Comme on ne peut pas l'imaginer, elle dit. On passe d'une invisibilité à une autre. Je n'avais aucun droit, je n'en ai toujours aucun. J'ai traversé le monde avec la peur au ventre jusqu'à ce pays que vous appelez vôtre. J'ai toujours la peur au ventre. Mais désormais, voilà comment je vois les choses. La peur fait partie de moi. La peur fera toujours partie de moi, partout, quoi que je fasse, pour le reste de mes jours. Je me suis battue pour arriver ici, dans votre pays. Et la première chose que vous avez faite à mon arrivée, ç'a été de me tendre une lettre disant *Bienvenue dans un pays où vous n'êtes pas bienvenue. Vous êtes dès à présent considérée comme une personne qui n'est pas la bienvenue dont nous ferons ce que nous voudrons.* Peu important les centaines de combats que j'ai menés pour arriver ici. Le pire, ç'a été ça. C'est là que le vrai combat a commencé. Mais j'ai eu de la chance. On m'a aidée. Il y a plusieurs façons de n'être personne. Il y a plusieurs sortes d'invisibilité. Certaines sont plus égales que d'autres. Je tiens ça de source sûre, comme vous aimez bien le dire.

Mais c'est un cercle vicieux, dit Richard au cours de son interview de la première Alda, celle de la camionnette à café. De faire disparaître des gens d'un système qui les a déjà fait disparaître.

Alda rit.

On peut dire ça autrement, elle dit. On peut dire qu'on laisse les gens reprendre le contrôle de leur hégémonie.

Comment ça ? il demande.

Par Auld Alliance, ce réseau qui s'étend partout dans le pays, de Thurso à Truro, et qui travaille pour, pas contre, des personnes que d'autres personnes ont désignées comme invisibles, elle dit. Oui, c'est un cercle. Mais il n'y a rien de vicieux là-dedans.

Ce que vous faites n'est pas réel dans un scénario mondial, dit Richard.

Ce qu'on fait est humain, elle dit. Il n'y a pas de scénario plus réel. On parle d'humains dans le monde, ici.

C'est une aide d'urgence, il dit à une silhouette qui s'appelle Aldo et qui arrive avec son springer anglais encore mouillé de la mer qui laisse du sable provenant de la plage de Nairn partout dans la camionnette à

café où il finit par se coucher, tête sur les pattes, et tout le temps de l'entretien, il sent vraiment très fort le chien mouillé.

Ce n'est pas une aide pérenne, dit Richard. Ça fait sans doute autant de mal que de bien.

Toute aide, c'est de l'aide, dit Aldo en baissant la main pour tapoter la tête de son chien. N'est-ce pas, Aldo ? (Même le chien a un pseudo.)

Ça n'est pas vrai, dit Richard.

Attendez d'avoir besoin d'aide, dit Aldo (le type).

Dites-nous, dit Richard, où se trouvent certaines personnes que vous avez exfiltrées des centres de rétention.

Tout Alda/Aldo anonyme à qui il pose la question hausse les épaules ou secoue la tête.

Quel est le bénéfice financier que vous en tirez ? il demande à chacun.

Tout Alda/Aldo rit comme s'il avait dit quelque chose de drôle.

Où vous trouvez l'argent pour le réseau ? il demande à chacun.

Ils secouent tous la tête dans l'ombre.

La première, Alda lui dit un soir, hors caméra, réfléchissez un peu. Ouvrez les yeux. Nous sommes tous bénévoles. Chacun fait ce qu'il peut. Nous mettons nos compétences en commun. Il suffit de pas grand-chose. Ça ne demande pas grand-chose. On trouve toujours de quoi faire. On a de la ressource. Il y a toujours un moyen. Regardez, vous avez bien rassemblé l'argent pour votre film en vendant des objets de votre passé. D'un côté, une vieille assiette chinoise et une tapisserie, de l'autre, *Un millier de milliers de gens*.

Richard lui a raconté comment il avait rassemblé de l'argent pour financer son film et rembourser l'avance perçue pour un projet qu'il ne voulait plus faire. Il avait trié les affaires de ses parents qui gisaient en cartons dans un box depuis bien plus d'une décennie, y dénichant des objets que des gens étaient ravis d'acheter.

Mais qu'est-ce qui se passe quand vous n'avez plus de ressources ? il dit. Ce modèle ne peut pas tenir.

Parfois, ça ne fonctionne pas, c'est tout, elle dit. Parfois, tout se passe mal. Mais il y a toujours une solution. En général, on finit par trouver de

nouvelles sources. Récemment, l'un de nous a renégocié le crédit de sa maison, ce qui nous a permis de souffler un peu. Quand on n'aura plus rien, on réfléchira. On a de la chance, on le sait. Alors on la diffuse. On est organisés.

Et la police ? il dit. Les sociétés de sécurité ?

On n'enfreint aucune loi, elle dit. Jusqu'à présent en tout cas, ce n'est pas contraire à la loi d'aider des gens dans le besoin. Si jamais ils trouvent, quand ils trouveront le moyen de déclarer illégal ce qu'on fait, ça ne changera rien. On continuera à le faire malgré tout. Il y a des volontaires partout dans le pays. Partout, on essaie de changer l'impossible, de progresser d'un centimètre sur les milliers de kilomètres qui nous séparent du possible, et crois-moi, il y a *des milliers de milliers de personnes*, pour reprendre votre titre, prêtes à nous aider.

En toute honnêteté, il dit. Plutôt trente-cinq d'entre vous que mille milliers ?

On est tout nouveaux, elle dit. On commence. Mais beaucoup de gens n'aiment vraiment pas la façon dont sont traités d'autres gens. Beaucoup de gens veulent faire quelque chose pour que ça change.

On ne peut pas passer toute une vie sous les radars, il dit.

Et pourtant, c'est ce que beaucoup font.

De nos jours, on ne peut plus vivre sans laisser de traces, il dit.

On travaille à enregistrer les vies d'une autre manière, elle dit. Vous savez comment faire. Vous aussi, vous faites ça. C'est pour ça que vous êtes en train de m'enregistrer.

Il secoue la tête.

Même comme ça, ce que vous faites est impossible, il dit. C'est une chimère. Tout va finir par s'écrouler. C'est une belle histoire. Une histoire pour enfants.

C'est vrai, elle dit. De fait, nous sommes une belle histoire. Une histoire pour enfants. Je ne dis pas ça pour faire la maligne. Mais ces histoires sont terriblement sérieuses, elles parlent toutes de transformation. Comment nous sommes transformés par certaines choses. Ou alors faits pour être transformés. Ou alors comment il faut apprendre

à se transformer. C'est ce à quoi nous travaillons, à transformer. C'est très sérieux.

Elle lui sert un autre whisky après avoir sorti une bouteille du placard de la camionnette, ils sont assis à même le plancher, baignant dans la lumière du soir.

Vous aviez cette bouteille dans le camion le premier jour où on est venus ici ? il dit.

C'est la seule boisson disponible aux environs, elle dit.

Ça m'aurait bien aidé, ce jour-là, il dit.

Quelle journée, elle dit. Les gens n'arrivent pas comme vous, d'habitude. La mère de cette fillette. Une fois que le système les a réengloutis, les gens n'en ressortent pas, en général. Ce jour-là, vous avez vécu une aberration. Parfois, l'improbable se produit, un moment qui défie l'entendement, une porte qui s'entrebâille. Nous avons aidé tout un groupe de femmes que cette enfant avait secourues. Dieu seul sait comment elle a fait, parce que, quelles étaient les chances pour que ? C'est ça, la chance. Ces femmes incarnaient la chance. Elles sont la chance. Il ne faut pas la rater. Une chance ratée, c'est une vie gâchée.

En revanche, je ne sais pas comment cette enfant a fait pour évacuer sa mère et ces femmes de là où elles se trouvaient. Je ne comprends pas. Par-dessus tout, je ne comprends pas, malgré tous mes efforts, pourquoi cette fillette a eu l'idée d'amener Sa4A ici. C'était comme un sacrifice explicite.

Je croyais qu'elles étaient amies, ou de la même famille, il dit. Je croyais que vous vous contentiez de conduire des gens comme moi. Puis-je demander...

Demandez toujours, elle dit.

Vous savez ce qui leur est arrivé ? il demande. À l'enfant et à la mère ? J'ai rencontré cette fillette sans imaginer ce qui se passait. J'étais trop préoccupée par mon propre drame. Cette fillette, ce poids qu'elle avait sur les épaules. Le poids de sa propre histoire. Et pourtant. Prendre le temps comme elle l'a fait pour m'aider avec ma propre histoire.

Alda secoue la tête.

Nous ne connaissons pas la fin de cette histoire, elle dit.

Le stylo Holiday Inn se trouve dans la poche intérieure de sa veste.

Il le gardera dans la poche intérieure de chacune de ses vestes, de chacun de ses manteaux, pour le reste de sa vie.

Dans cinq ans, quand il retrouvera la fillette, Florence, devenue jeune femme, la première chose qu'il fera, ce sera de le sortir de la poche de sa veste pour le lui montrer. Mais il y a des futurs plus proches que ça.

Celui-ci, par exemple.

Un courrier arrive chez Richard. En provenance d'un notaire. Il contient un vieux livre enveloppé dans du papier de soie.

La lettre qui l'accompagne explique à Richard que le contenu lui revient par voie testamentaire de la part de la défunte Patricia Heal.

Nouvelles, Katherine Mansfield, éditions Constable, 1948. Un grand livre bleu avec, sur sa couverture rigide, des lettres dorées un peu effacées, le dos creusé. Du papier d'après-guerre, du papier de l'époque du rationnement, fin, jauni, rêche. À l'intérieur, d'une écriture de fille : Patricia Hardiman.

Pendant deux semaines, il lui suffit que le livre reste sur la table, de le voir chaque fois qu'il passe.

Un après-midi, il l'ouvre au hasard, plutôt au début. Il lit une nouvelle amusante et mordante sur des petits-bourgeois qui reçoivent à dîner. Ces gens sont ridicules, délicats, imbus d'eux-mêmes et de leur suffisance, de ce qu'ils pensent de leur vie. Et pendant ce temps, dans le jardin, il y a un poirier en fleur. Il est chargé de fleurs et incroyablement beau, rien à voir avec ces personnes qui le regardent et l'admirent, qui le considèrent d'un air pensif ou ne le remarquent même pas, rien à voir avec leur réalité ou leurs désillusions, leurs conquêtes et leurs échecs, les connaissances ou les naïvetés des gens qui s'imaginent posséder cet arbre.

Une grande nouvelle.

En refermant le livre et en le retournant, il découvre tout à la fin des pages couvertes de mots écrits à la main.

C'est l'écriture de Paddy.

Il entend son nom dans sa voix.

Salut Doubledick.

L'écriture de la fin de sa vie. Elle commence sur la troisième de couverture et elle remonte sur les six pages et quelques vierges jusqu'au texte, la dernière page de la dernière nouvelle, les derniers mots, en majuscules : FIN.

Il se lève. Il va se servir un verre.

Il s'assied et il ouvre le livre par la fin.

Salut Doubledick,

L'Irlande est recouverte de neige, tout comme Londres, nom de noms.

C'est ce qui s'appelle ne pas partir du bon pied, tu as dit en repartant aujourd'hui.

(Tu ne pourras plus dire que je ne t'écoute jamais.)

En 1948, alors que je touchais ma toute première paie après une semaine à faire la petite main chez London Films à l'époque où ils lançaient leur Prince Charles-Edouard, qui a fait un flop, quel dommage, je suis allée à la librairie Foyles sur Charing Cross Road.

Ce livre c'était le premier achat que je faisais avec mon propre argent.

C'est désormais le tien.

Voici quelques recherches pour toi au sujet d'Avril.

D'abord, bien sûr, Katherine Mansfield, qui un jour fait une promesse à son amie et fidèle compagne Ida Baker. Quand je mourrai, je te prouverai qu'il n'y a pas de vie après la mort, a dit Katherine, et Ida a dit, et comment ? Katherine dit, Après ma mort, je t'enverrai un ver de cercueil dans une boîte d'allumettes.

Elle dit ça parce qu'elle sait que ça va faire pousser des hurlements terribles à l'Ida au cœur tendre, qui en effet émet cri aigu sur cri aigu, je ne veux pas que tu m'envoies un ver, alors Katherine M. lui dit, d'accord, pas de ver, je te le promets, je t'enverrai un perce-oreille dans une boîte d'allumette.

Quelques mois plus tard, Katherine M. est morte, comme ce sera un jour notre cas à tous. Son amie est terrassée par le chagrin. Elle arrive

dans une petite maison qu'elle occupe va savoir où. C'est quelques semaines après la mort de Katherine M. Ida est morte de fatigue, triste et frigorifiée, elle veut allumer le gaz pour préparer du thé, elle attrape la boîte d'allumettes, mais celle-ci est vide.

Non, elle contient quelque chose.

Elle l'ouvre.

Un perce-oreille.

Rilke a eu deux vies après sa mort qui sont une tout autre histoire de boîte d'allumettes et de perce-oreilles.

Une comtesse du nom de Nora travaillait à une traduction de l'allemand vers l'anglais de ses dernières élégies. Elle avait échangé avec lui sur le spiritualisme dans les années avant sa mort (évidemment pas après, ah ah). Alors elle se dit que ça serait une bonne idée de consulter un médium, un médium célèbre, pour rencontrer Rilke mort en personne.

Le médium dit est-ce qu'il y a quelqu'un, les lettres sur la planche de ouija s'organisent en R I L, pas de doute, c'est bien lui qui revient du monde sous terre pour dire à la comtesse Nora qu'il accepte de travailler avec elle sur ses traductions.

Rilke mort et la comtesse se retrouvent pour plusieurs séances, il lui dit quels mots et quelles expressions il souhaite qu'elle modifie dans sa version.

Puis il la félicite sur la façon dont elle a rendu en anglais les poèmes originaux, il lui dit combien il a été honoré de travailler avec elle.

Hum.

Je préfère quant à moi ce mystère-ci : toi et moi nous avons aujourd'hui parlé du fait qu'ils avaient vécu tout près l'un de l'autre sans jamais se rencontrer, et que même s'ils se sont rencontrés, ils ne l'ont sans doute jamais su. Après ton départ, j'ai fait des recherches sur le net et j'ai trouvé une lettre écrite par Rilke à Sierre en Suisse datée du 10 janvier 1923, le lendemain du jour de la mort de Katherine Mansfield à Fontainebleau, en France.

Il écrit à un ami combien il a été ému par la lecture en allemand du roman de D. H. Lawrence intitulé L'Arc-en-ciel. Il l'adore, dit-il, ce livre

vient d'ouvrir un tout nouveau chapitre de sa vie.

Or je sais que Katherine M. était une bonne amie de Lawrence et de son épouse Frieda, qu'un jour, elle leur a confié des nouvelles écrites à son époque érotique, quand elle était plus jeune. Or quelque chose de très proche de ces nouvelles sur sa vie, assez proche pour la mettre très en colère quand elle l'a lu, s'est de toute évidence glissé dans l'un des personnages de L'Arc-en-ciel.

Devine qui Rilke a donc finalement rencontré ? Sous forme fictionnelle, tout du moins.

J'ai encore une vie dans l'au-delà pour toi et je sais que je vais t'embêter, Doubledick, avec cette dernière vie après la mort. Parfois, je te parle de Chaplin juste pour te voir faire gentiment semblant que ça ne te fait rien que je t'en parle.

Pourtant, il y a un étrange lien dans l'au-delà entre Charlie Chaplin et Rilke. Il y a aussi un lien avec Katherine M., qui a appelé son chat Charlie Chaplin, avant que ce chat n'enfante plusieurs chatons, ce qui a été pour elle une sacrée surprise, en tout cas la première fois. (Je crois même que l'un des premiers chatons de Charlie Chaplin la chatte s'appelait Avril.)

Dans les années 1930, Charlie Chaplin découvre St. Moritz. Il s'y fait de nouveaux amis nantis, un homme d'affaires égyptien et son épouse, une femme adorable et très intelligente prénommée Nimet. Un soir, au dîner, Chaplin attrape une serviette sur la table et la noue autour de la jolie tête de Nimet comme si elle souffrait d'une rage de dents. Puis il fait mine d'être un dentiste qui lui arrache une dent, qu'il exhibe sous forme d'un sucre prélevé dans le sucrier.

Je suis presque sûre que cette Nimet est la belle Égyptienne pour qui Rilke cueillait des roses le jour où il s'est piqué le doigt avec les conséquences que l'on connaît, le conte se faisant réalité.

Mon très cher Chaplin, comme tu le sais, s'était définitivement installé en Suisse au cours des années 1950 quand les États-Unis l'ont chassé, lui reprochant d'être trop bolchevique et de révéler aux ouvriers certaines vérités sur l'ère des machines dans Les Temps modernes. Il a acheté une grande maison avec des terres, à une heure, de nos jours, de l'endroit où Rilke et Mansfield avaient vécu trente ans plus tôt. Il sortait de sa maison

pour brandir le poing face à l'armée suisse qui s'entraînait au tir dans les vallées et les montagnes non loin de sa nouvelle propriété.

Il y a toujours un ou deux fantômes de lui qui se baladent de par le monde. L'un d'eux, particulièrement lucratif, est celui qui rapporte de l'argent au propriétaire de bar à Hollywood qui affirme que Chaplin vient encore régulièrement s'installer sur la banquette de son établissement qui lui était autrefois réservée.

Mais mon histoire préférée sur les vies après la mort de Chaplin, c'est l'aventure de ses reliques.

Tu te souviens que son cercueil a été volé dans sa tombe ? C'était il y a quarante ans, nous étions encore jeunes. Il est mort en décembre et le cercueil a été dérobé en mars. La police a dit aux journalistes, comme des paroles bibliques, La tombe est vide ! Le cercueil a disparu ! Il est demeuré introuvable entre mars et mai, nombre de plaisantins ne cessaient de contacter les Chaplin pour leur demander de l'argent en échange du retour du corps. La police a fini par interpellé deux mécaniciens, des réfugiés politiques pauvres comme Job. Ils l'avaient déterré et ils avaient pris une photo du cercueil couvert de terre, qu'ils avaient ensuite chargé à l'arrière de leur vieux véhicule pour le transporter à environ un kilomètre du dernier endroit où Chaplin avait vécu, avant de l'enterrer dans le champ de blé d'un fermier.

Les reliques muettes de la star du muet.

Aussi muet que sa tombe, une tombe qui n'est pas sa tombe, mort au cours de son quatre-vingt-neuvième anniversaire en avril 1978, enterré sous les pousses vertes sous le chant des oiseaux sous l'air sous le ciel froid de printemps.

Attends-toi à des vies inattendues dans l'au-delà, Doubledick.

La vie continue.

Pour ce qui est d'aujourd'hui, j'espère que tu as fait sécher tes chaussettes et tes chaussures. Pour ce qui est de demain, que tes pieds soient toujours bien au chaud, mon vieil ami.

Ta dévouée,

À jamais,

Ton perce-oreille,

P.

Son écriture prend fin autour du mot :

FIN

Juste au-dessus, la dernière nouvelle du livre se termine par ces lignes :

« Dieu, quelle femme vous êtes », dit l'homme, vous me rendez si infernalement orgueilleux de vous, ma chérie que je... je vous le dis¹ ! »

Paddy a écrit, avec une flèche pointée sur ces dernières lignes.

Fière de toi, Doubledick. Trace ta route, sois orgueilleux, Fais-en ton film, pas le sien.

Dans une pause entre deux entretiens par une journée à la fois ensoleillée et pluvieuse de ce premier printemps après Paddy, il se rend à pied jusqu'au site de Clava situé à environ un kilomètre par la route depuis le parking du champ de bataille.

À Clava, un ensemble de cairns marque l'emplacement de tombeaux vieux de quatre mille ans, qui devaient mesurer trois mètres de haut et donc être à l'abri de la lumière du soleil. De nos jours, ces tumuli ne sont plus que des cercles de pierres ouverts sur le ciel. Ils se composent d'amas de petites pierres de différentes tailles, autour desquelles se dressent d'autres pierres, comme pour protéger les tombes.

C'est le printemps, mais il fait froid. Il choisit la tombe la plus exposée au soleil. Il s'avance dans le passage en pierre. Il s'arrête au centre et lève les yeux vers les nuages.

Il ne reste plus rien de la personne qui a été enterrée ici. Il n'y a plus que des tas de pierres, un chemin creux, de l'herbe avec quelques pâquerettes et autres trèfles, les arbres nus du printemps aux troncs vert vif à cause de l'humidité et de la mousse, et au-dessus de sa tête, parfois le cri d'un oiseau.

Richard ressort de la tombe.

(Ce n'est pas quelque chose qu'on dit tous les jours.)

Ce jour-là, il n'y a personne d'autre à Clava. Tant mieux. C'est une chance. Il paraît que cet endroit peut être bondé.

On lui a également raconté que, il y a quelques années, un touriste belge a ramassé une pierre du site et l'a ramenée chez lui. Quelques mois plus tard, l'office du tourisme d'Inverness a reçu par la Poste une pierre accompagnée d'une carte où était noté son emplacement exact sur le site de Clava. *Je vous en supplie, remettez cette pierre en place*, était-il écrit dans la lettre qui l'accompagnait. *Ma fille s'est cassé une jambe, ma femme ne va pas bien, moi, j'ai perdu mon travail et je me suis cassé un bras. Je vous en supplie, excusez-moi auprès de l'esprit de l'endroit d'où provient cette pierre.*

Respect.

Richard se tient debout dans l'herbe et la glaise près d'une vieille pierre inclinée.

Il faut que je te raconte, Pad, il dit. Toi qui aimais tant Chaplin. Les gens du coin m'ont dit qu'au bout de la route, se trouve une maison qu'il possédait vers la fin de sa vie et où il venait souvent passer des vacances en famille. Il est donc sans doute également venu jeter un coup d'œil ici.

Et puis. Je somatise. Grâce à ce projet, je ressens à nouveau des choses. Et je me sens bien. Je passe mon temps en un lieu que je ne connais pas où je me sens comme chez moi. Je rencontre des gens qui prennent des risques et qui me transmettent toute leur confiance. Je ne suis pas comme eux, ils le savent, je le sais. Pourtant, c'est comme si c'était le cas. Voilà à quel point je me sens bienvenu.

De façon inattendue, je passe un très bon moment. J'aimerais que tu sois là.

Il a le poème dans la poche. Il le sort et le déplie dans la lumière vive du soleil. *La nuée*, de Percy Bysshe Shelley. Sa dernière partie.

Je suis la fille du Sol et de l'Eau, et le nourrisson du Ciel ; je passe à travers les pores de l'Océan et des rivages ; je change, mais je ne puis mourir. Car, après la pluie, lorsque sans une tache le pavillon du ciel est à nu, et que les vents et la lumière du soleil avec ses rayons convexes construisent le dôme bleu de l'air, je ris silencieusement de mon propre cénotaphe, et hors des cavernes

de la pluie, comme un enfant hors de la matrice, comme un fantôme hors de la tombe, je m'éveille et le détruis encore².

Un nuage qui ne peut être déconstruit ni mourir, le nuage de l'inconnu qui change de forme en traversant le ciel.

Des vies inattendues dans l'au-delà.

Souvent, après cet automne, quand sa vie aurait enfin pris fin pour renaître, Richard penserait à ces dessins de nuages et de montagnes qu'il avait admirés à l'Académie Royale de Londres au début de l'été 2018, ces dessins à la craie sur de l'ardoise.

Un jour, aux alentours de Noël, alors qu'il parcourt une rétrospective des meilleures expositions de l'année, il découvre un article intitulé *Une carte postale à Tacita*.

Il relate qu'un jour, dans le musée, une fillette de deux ou trois ans s'est jetée sur un dessin de l'exposition pour en effacer la craie.

L'artiste explique au journaliste qu'elle déteste mettre ces petites barrières en fil métallique entre les dessins et les visiteurs, pas seulement parce que plus d'un se prennent les pieds dedans. Elle refuse qu'il y ait quoi que ce soit entre le spectateur et le dessin. Si bien que parfois les gens et les dessins entrent, au sens propre, en contact. S'il y a des dégâts, dit l'artiste, on peut restaurer le dessin tant que ce qui l'a touché ou taché n'est pas humide. *Le jour où quelqu'un a agité un parapluie à New York...* Eh bien, les gouttes d'eau font désormais partie du dessin, elles le resteront tant qu'il existera.

Richard rit très fort en pensant à cette enfant se jetant sur le dessin. Il espère que c'était sur la montagne.

Puis il se souvient de la jeune femme près de qui il s'était tenu une demi-minute ce jour-là dans le musée face à cette montagne.

Oh putain, il a dit.

Moi aussi, oh putain, elle a dit.

Sa fille aurait aujourd'hui à peu près l'âge de cette femme.

Il a vu pour la dernière fois sa fille en février 1987, le jour où elle était assise sur ses genoux pour qu'il lui lise l'un de ses petits livres. Beatrix Potter. Le gentil lapin s'était fait voler sa carotte par le méchant lapin.

Mais le chasseur avait chassé le méchant lapin jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lui qu'une queue de lapin sur un banc.

Elle riait et riait au dessin de la petite queue blanche et touffue sur le banc.

Il jette son journal du dimanche dans la poubelle de recyclage. Il revient s'asseoir à la table. Il ouvre son ordinateur.

Il entre le nom de sa fille dans le moteur de recherche. Il prend le temps de taper soigneusement chaque lettre de son nom.

Il n'avait encore jamais fait ça.

Il n'avait jamais osé.

Il s'était dit qu'elle ne voudrait pas.

Elle a un nom peu courant, le même prénom que sa mère, mais avec un s et non un z, Elisabeth, alors si elle a gardé le nom de sa mère, ou si elle n'est pas mariée, ça fait un nom assez ra...

Apparaît aussitôt la photo d'une femme qui doit être elle.

C'est certainement elle.

De toute évidence, c'est elle.

Il trouve plusieurs photos. Sur l'une, elle ressemble à sa mère, et sur l'autre, à sa grand-mère paternelle.

Elle travaille pour l'une des universités de Londres. Il y a une adresse email.

J'ose ?

Non.

Elle ne voudra pas, elle ne voudrait pas, que je fasse ça.

Il quitte la pièce.

Il fait le tour de l'appartement.

Il revient.

Moi qui la croyais morte, morte pour moi, morte pour mon univers, toutes ces années, il se dit cette nuit-là complètement réveillé dans son lit, en plein milieu de la nuit, à observer le vieux plafond rose auquel il n'a jamais prêté attention alors qu'il vit là depuis tant d'années.

Sa fille imaginaire rit.

De quoi tu as l'air ? elle lui dit dans sa tête.

De quoi tu as l'air ? il dit dans sa tête à sa véritable fille.

Silence.

OceanofPDF.com

Assez du réalisateur et de ce que Russell appellerait son histoire zzzzzzzzz. Revenons à Bret six mois plus tôt, en octobre, dans la camionnette en compagnie de Florence et deux inconnus sur une petite route allez savoir où qui file encore plus vers le nord, du moins c'est ce que pense Bret. Elle guette, comme un flic à la télévision ou quelqu'un qui a été kidnappé dans un thriller, les panneaux routiers avec le nom des endroits, au cas où.

Cette femme est la pire conductrice sur terre.

Il y a deux ceintures de sécurité mais ils sont quatre à l'avant de cette camionnette conduite par une personne qui ne semble pas se soucier du fait que c'est terriblement dangereux d'être entassé comme ça dans un véhicule dont l'arrière est tout creux avec son décor faussement exotique, comme si ça compensait l'excès de poids dans la cabine.

Bret a donné sa ceinture à Florence, qui est coincée contre la portière mais qui, au moins, est attachée. S'ils ont un accident, c'est Bret et le type qui passeront par le pare-brise.

Le type s'appelle Richard.

L'Écossaise s'appelle Alda, un peu comme les supermarchés Aldi. Bret et elle se sont disputées devant la gare.

— *Sa4A dans ma camionnette ? Je ne pense pas, non.*

— *Où elle va, j'y vais.*

— *(à Florence) Mais pourquoi tu as amené un garde-chiourme de Sa4A ? À quoi tu joues ? Ce n'est pas un jeu.*

— *Comment osez-vous la menacer ? Et me traiter de garde-chiourme ?*

— *Ce n'est pas Sa4A. C'est Bretagne, c'est mon amie. (Florence)*

— *Il y a écrit Sa4A. Sur sa veste, regarde.*

— *C'est rien. J'ai confiance en elle. (Florence)*

Florence lui fait confiance. Mais la lauréate du trophée de la pire conductrice 2018 fait encore plus peur au volant quand elle s'agite pour leur montrer des trucs dans le paysage. Elle fait à son ami le réalisateur un petit cours sur la région, dont elle est clairement familière.

Ce n'est pas comme si Bret n'essayait pas de participer.

Elle n'est pas stupide. Elle a quelques notions d'histoire, elle connaît aussi beaucoup de choses sur le cinéma.

Et elle connaît des gens qui sont morts aussi, notamment son père.

Elle dit ce qu'elle a trouvé hier sur Cassandra, la célèbre diseuse de bonne aventure maudite par les dieux qui se sont débrouillés pour que ce qu'elle dit ne change jamais rien pour ceux qui l'écoutent, alors qu'elle a raison.

Elle a un cerveau.

Mais en placer une ?

Personne ne la laisse faire.

Vous êtes réalisateur ? demande Bret à l'homme quand la discussion entre la conductrice et lui se tarit enfin.

Le type lui explique qu'il travaillait pour la télévision quand il était plus jeune, qu'il faisait le genre de télévision que beaucoup de gens n'approuvaient pas. Il lui dit qu'il travaille sur un film avec des poètes d'il y a plusieurs siècles, que ça se passe en Suisse, que c'est un drame historique. Il dit qu'elles sont sans doute trop jeunes pour avoir vu ce qu'il faisait pour la télévision, et que même si c'était le cas, elles ont sans doute oublié. Mais il dit que si elles ont vu ça, c'est forcément quelque part en elles, parce que tout ce qu'on voit va quelque part dans notre mémoire et que c'est là, même si on ne le sait pas.

C'est si vrai, dit Bret. La chose la plus inoubliable que j'ai jamais vue dans un film, c'était à la télévision. Parfois ça me revient encore la nuit, et je ne peux pas dormir. Cette nuit-là, je sais que je ne vais pas dormir. Ce n'est pourtant pas si horrible, pas si visuel que ça. J'ai vu des choses bien plus visuelles à la télévision ou au cinéma. Ainsi que dans la vraie vie. Chaque jour, au travail, je vois des choses dont vous vous dites que

ça va vous marquer à vie. Même si vous ne les voyez pas dans la vraie vie, seulement dans un film.

Ce n'est pas comme ça que ça marque. Mais c'est quelque chose que je ne peux pas oublier. Peut-être que vous connaissez ce film, c'est un homme dans un tribunal, ça a vraiment eu lieu, ça existe vraiment, ce n'est pas qu'une histoire.

Un juge lui hurle dessus, il le ridiculise, un juge nazi important hurle sur l'accusé, sous les regards du public présent dans la salle. Le juge lui passe un savon. Le truc, c'est que le type, un soldat, s'est vu retirer son uniforme, et à la place on lui a donné un pantalon bien trop grand sans ceinture qu'il doit tenir sinon le pantalon tombe. Alors quand il fait des choses avec ses bras et ses mains comme se mettre au garde-à-vous ou tenir un livre, ce n'est pas simple, or, justement, on ne cesse de lui faire faire des choses comme ça.

C'est supposé être drôle. On est supposé rire. Le juge le traite de traître, il lui hurle dessus parce qu'il a trahi et il le ridiculise, le type bégaye, il cherche à se défendre, comme s'il pensait que s'expliquer, ça allait l'aider. Comme s'il était idiot. Il ne comprend rien. Alors il insiste, il dit, mais on ne devrait pas faire des choses comme ça, on mettait des gens devant ces trous qu'on leur avait fait creuser et on les tuait, ce n'est pas se battre, ça, ce n'est pas correct de faire des choses comme ça.

Le juge le ridiculise encore plus, puis il le condamne à mort, et sans doute qu'après, on l'emmène et on l'abat d'une balle dans la tête dehors dans la cour.

Mais ce qui m'a vraiment troublée, ce qui me trouble encore, c'est qu'on ait fait ce film. Parce que, à la fin, tout ça, c'était juste pour la caméra. Ce n'était pas sur la justice ou le fait qu'il n'y ait pas de justice. À un certain niveau, si. Mais c'était sur qui est en charge de la justice, qui a le droit de dire ce qui est juste. Alors qu'en réalité. En réalité, ce film a été tourné pour des spectateurs. Comme si, à la fois le public présent dans la salle d'audience et les gens qui voyaient le film devaient le trouver drôle et en même temps avoir peur. Ça n'était pas fait pour qu'ils se disent, comme c'est injuste la façon dont ce type a été utilisé et traité, on s'en rend compte maintenant. Ça aussi, mais c'était surtout pour les prévenir que ça pourrait leur arriver à eux. Ils devaient trouver le type

ridicule et apprendre à se comporter à partir de ça, savoir ce qui leur arrivera si jamais ils font ce qu'ils ne doivent pas faire.

J'avais à peu près l'âge de Florence quand j'ai vu ce film. Et je n'ai pas dormi pendant plusieurs jours de suite. Vous le connaissez ? Vous l'avez vu ?

Le réalisateur de cinéma à côté d'elle se contente d'un petit rire.

Il se met à parler de faire de son mieux, et avec gaieté.

Je ne vois pas en quoi il pouvait être gai avec des nazis qui allaient lui mettre une balle dans la tête, dit Bret.

Le réalisateur dit qu'il y a trop de trucs sur les nazis à la télévision, puis il enchaîne sur le fait qu'il ne faut pas passer de vieilles chansons à la radio. Puis il se met à parler de chevaux.

Merci quand même. Pour la banalité crasse de vos remarques, dit Bret.

De rien, dit le type.

Bret lui lance un regard comme s'il était sous surveillance permanente.

Il demande à Florence si elle n'est pas trop coincée contre le flanc de la camionnette.

Je fais de mon mieux dans une mauvaise situation, et avec gaieté.

Tout le monde éclate de rire.

Tu te crois drôle, dit Bret.

Je suis drôle, dit Florence.

Une drôle de fille, oui, dit Bret.

Elle lui donne un coup de coude en désignant le réalisateur.

Quelques secondes après avoir dit ce truc sur une drôle de fille, elle s'en veut de l'avoir dit.

Elle met en doute tout ce qu'elle fait, ce qui est bien ou mal, à tel point qu'elle commence à se demander si elle n'est pas en train de devenir folle.

Puis la conductrice décide de les rendre vraiment fous en commençant à chanter en allez savoir quelle langue.

D'abord elle leur raconte l'histoire de ce qu'elle va chanter, ça parle d'une maison vide au bord d'un lac où les fantômes de gens qui ont un jour vécu là avant d'être chassés par les propriétaires terriens qui ont tout brûlé sont assis dans la neige, là même où se trouvaient autrefois leur logis, leur cheminée et leur lit, ils lèvent la tête et observent un ciel sans étoiles et sans lune, là même où se trouvait autrefois le toit.

Mais en fait ce ne sont pas du tout des fantômes, plutôt de vraies personnes assises dans la neige, qui se trouvent maintenant de l'autre côté de l'océan, au Canada, et qui n'arrêtent pas de penser à quand ils étaient assis dans la neige, là même où se trouvait autrefois leur maison.

Puis elle se met à chanter l'histoire dans cette langue étrangère.

Josh dirait que c'est faire preuve de malhonnêteté intellectuelle. Russell dirait que c'est que des conneries. Elle jette un coup d'œil à Florence pendant que la femme chante de cette étrange façon qui ressemble à quelqu'un qui vous flatte et vous accuse en même temps. Elle fait une grimace à Florence sur la chanson comme pour dire, trop bizarre.

Puis elle s'en veut d'avoir fait ça.

Le réalisateur s'est endormi, et il est affalé sur Bret. La femme se lance dans une nouvelle chanson triste. Elle leur dit, comme si elle s'exprimait devant un public, pas juste devant des gens qu'elle emmène quelque part,

dont l'un dort et n'écoute donc pas, que la chanson suivante parle de quelqu'un qui part se promener dans les collines, qui est bientôt suivi par le bruit de ses propres pas, lequel devient un son bien plus fort et plus imposant dans la neige que celui de ses bottes. Quand il se retourne, il aperçoit un grand homme gris qui s'appelle l'Homme Gris, en bras de chemise et dans la neige, qui disparaît dès que les nuages se déplacent au-dessus de la montagne.

C'est comme une présence fantomatique, dit Florence.

Sa propre ombre, dit Bret.

La femme s'arrête en pleine chanson pour leur dire que les gens qui gravissent les montagnes là-bas, qu'ils marchent ou qu'ils escaladent, entendent souvent des bruits de pas derrière eux,

ouais,

c'est ça, bien sûr,

et c'est de là que cette chanson vient. Elle leur dit que la rumeur veut qu'il s'agisse du fantôme d'un type qui s'appelait William The Smith, un poète, philosophe et braconnier, mais que la chanson suggère que c'est le bruit des pas de tous les gens partout dans le monde à qui on a fait du tort, et que dans le dernier couplet, qu'elle va leur chanter dans un instant, la chanson dit qu'on est tous suivis par le bruit de leurs pas, où qu'on aille, et que c'est seulement dans les montagnes ou la campagne, loin du tohu-bohu de la ville et du bruit que nous produisons, qu'on peut avoir conscience de tout ce qui gît sous nos pieds.

Donc c'est tout aussi bien, pense Bret, que ça soit chanté dans une langue secrète et que personne ne s'embête en anglais avec ce genre de choses pleines de bons sentiments et doive y réfléchir ne serait-ce qu'une fraction de seconde.

La femme recommence à chanter comme s'ils étaient coincés dans un horrible et vieux pub.

William the Smith, dit Florence. Je décide de m'appeler à partir de maintenant Florence The Smith. Poétesse, philosophe et braconnière. C'est quoi, un braconnier ?

Quelqu'un qui déconne avec ses bras, dit Bret.

Quelqu'un qui attire les cerfs ou les poissons qui ne lui appartiennent pas d'un seul regard, dit la femme.

Bret rit.

Florence The Smith. C'est bien toi. Pas de doute, elle est Florence The Smith, dit Bret.

Elle en a assez de servir de repose-tête au réalisateur, qui sent vraiment le vieux. Elle donne un grand coup d'épaule et de coude comme si la camionnette avait pris un virage.

Ça le réveille.

Il bouge.

Gagné.

Puis la femme au volant et lui reprennent leur conversation, à croire qu'ils sont en train de se draguer ou un truc comme ça. On aurait pu penser qu'ils avaient passé l'âge, il a l'air si vieux, on dirait l'Homme Gris. Et elle, elle a au moins cinquante ans, c'est gênant, c'est dégoûtant, comme si Bret et Florence n'étaient pas dans la camionnette, elles aussi.

elle : je crois connaître un bon endroit pour que vous disiez au revoir à votre amie bla bla bla un endroit très ancien des pierres debout un endroit très vieux où on enterrait les gens c'est très beau

lui : ça a l'air d'être l'endroit parfait

elle : mais c'est souvent très fréquenté depuis qu'ils y ont tourné Outlander

lui : Qu'est-ce que Outlander ?

elle : une série sur le voyage dans le temps vous ne connaissez pas Outlander ouah tout le monde connaît Outlander où est-ce que vous étiez bla bla bla inspiré par Clava il y a tellement de voitures maintenant que des fois c'est dur de rentrer chez soi ou de se garer devant chez soi les gens ont commencé à faire des séances de spiritisme pour tenter de faire revenir des morts d'Outlander

lui : du spiritisme pour contacter des personnages de fiction morts

elle : oui je sais

(Rires.)

lui : est-ce que ça marche d'envoyer à des personnages de fiction des messages depuis un paradis de fiction ?

elle : je n'en ai aucune idée

lui : elle adorerait ça elle aurait adoré ça tout ça je pense que ça l'aurait fait rire et qu'elle aurait dit quelque chose de très philosophique sur la nature humaine et puis elle aurait établi la liste de tous les personnages à qui elle aimerait poser des questions puis va ici, fais ça, bla bla bla incroyable des séances de spiritisme pour parler à des personnages de fiction morts

elle : dans les Highlands on accueille tout le monde une centaine de milliers de bienvenue, c'est notre crédo on réserve un accueil chaleureux même aux fantômes ouais même aux fantômes des gens imaginaires

lui : vous êtes vraiment un peuple plein de ressources

elle : c'est assez vrai

(Rires.)

lui : ces magnifiques chants qui vous hantent je suppose que c'est dans votre langue maternelle

elle : non j'ai suivi des cours du soir je voulais apprendre cette langue que ma famille parlait il y a deux siècles et qu'on lui a interdit de parler sans que ça soit jamais devenu une langue morte elle reprend de la vigueur bla bla je ne l'ai pas apprise à l'école parce que ça demandait trop de travail ça avait l'air trop difficile bla bla des cours pendant cinq ans et maintenant je peux chanter c'est un début.

Au moins Dieu merci ces chansons flippantes, dans cette langue qui ne ressemble à rien de ce que Bret a entendu de toute sa vie (même au centre Printemps où on parlait tant de langues différentes, cette impression horrible quand on ne parle pas la langue et qu'on n'est ni le responsable ni le supérieur hiérarchique de la personne qui raconte allez savoir quoi, on n'en a aucune idée putain et on n'a pas le droit de leur dire de se taire ou de les ignorer), se sont tues.

Au moins les chansons sur des choses comme nos propres pas qui nous suivent partout où on va et qui sont tellement plus grands que nous se sont tues.

Les enfants nés dans les parages qui grandissent en entendant des choses comme ça doivent avoir tout le temps peur.

Où alors ils doivent être terriblement bien préparés à ce que des choses incroyables leur arrivent.

Au moins maintenant, Bret ne s'en veut plus.

Elle a été étonnée de voir à quel point elle s'était montrée désagréable avec des gens sans y penser, et à quel point elle s'est sentie mal de s'être montrée désagréable.

Mais elle est la seule personne dans cette camionnette qui puisse vraiment veiller sur Florence. Heureusement qu'elle est là. Personne d'autre ne remarque rien à part Bret. Pendant les chants, Florence était comme un ressort prêt à jaillir, c'est ce que dit Torq avec sa manière de parler très gay, quand il essaie de décrire des gens tendus. Maintenant, ils parlent d'une machine du passé qui fait de la musique et personne n'a remarqué que Florence est de plus en plus nerveuse.

Mais même là, Florence dit quelque chose de gentil quand le type raconte l'histoire de l'inventeur de la machine. Elle dit,

Bretagne est une inventrice, elle aussi, elle a plein de bonnes idées sur des choses à fabriquer.

Ils ne l'écoutent pas et ils ne l'entendent pas. Mais Bret, elle, a entendu.

La veille au soir au Holiday Inn, avant de rejoindre sa chambre, Bret donne à Florence une partie des chocolats qu'elle a pris au distributeur dans le couloir et s'assure que tout va bien pour elle dans sa chambre.

Tu as besoin de quelque chose ? Tu veux que je te lise une histoire avant de dormir ? elle dit.

Elle ne plaisante qu'à moitié. Ce n'est pas ce qu'on est censé faire quand on met un enfant au lit ?

Mets-toi au jus ado, Bretagne, lui dit Florence.

Tant pis pour toi.

Tant pis pour quoi ? Tant pis de quoi ? dit Florence.

D'une histoire avant de dormir. Tu ne sauras jamais, jamais, quelle histoire je t'aurais racontée, dit Bret.

En fait, c'est moi qui ai une histoire pour toi, dit Florence. Ce n'est pas vraiment une histoire. Plutôt une question.

J'écoute, dit Bret.

Qu'est-ce que le chic réfugiés ? demande Florence.

Je ne sais pas, dit Bret. C'est une question piège ?

Non, dit Florence. Je veux vraiment savoir.

C'est un groupe ? demande Bret.

C'est des mots que j'ai vus par terre dans le bus, dit Florence. Sur la couverture de ces magazines qu'ils offrent avec les journaux du week-end. Il y avait une photo de gens habillés, et dessus, les mots, c'était Chic réfugiés. J'y pense parce que je suis déjà inquiète de ne pas avoir de sous-vêtements propres demain matin, alors je me demande ce que ça ferait de ne jamais savoir ce qui va vous arriver, de ne pas avoir de moyen de rester propre ni de savoir si on aura un endroit propre pour dormir, et que tout ça recommence le lendemain.

Tu essaies de me faire pleurer avec un discours gauchiste ? demande Bret.

Florence fait un mouvement d'yeux qui ressemble à un haussement d'épaules.

Ou est-ce que tu cherches à me manipuler pour que je lave tes vêtements ? demande Bret. Tu as douze ans. Si c'est trop vieux pour une histoire avant de dormir, ça l'est assez pour faire ta lessive toute seule. Fais-la maintenant, étends tes vêtements sur le radiateur avec des serviettes dessus. Demain matin, ils seront secs.

Je posais juste une question. Qu'est-ce que c'est ? répète Florence. C'est quoi, le chic réfugiés ?

Bret tourne le dos à la fillette, s'appuie contre le meuble de la télévision, met ses mains sur son visage comme si elle ne voulait pas voir quelque chose.

Je n'ai aucune idée de ce que je fabrique ici, putain, elle dit.

Tu es ma garde du corps, dit Florence. Tu me gardes, Sa4A avec vous, Sa4A pour vous, Sa4A tous ensemble.

C'est la devise de Sa4A. Elle figure sur les affiches partout dans le centre pour expliquer à toute personne qui les lit la politique de Sa4A en matière de traitement égal sans considérations de genre, de race ou de religion.

Tu me fatigues, dit Bret, toujours avec les mains sur les yeux. Arrête. Arrête de te moquer de moi.

Mais non, dit Florence. Je n'oserais pas. Je parle juste l'une de tes langues.

Et pourquoi tu aurais besoin d'une garde du corps, d'abord ? demande Bret. Tu t'en sors très bien toute seule. Tu as tout compris. Dès que tu arrives, tout s'ouvre devant toi comme une fleur, putain. Tu n'as pas besoin de moi.

Si, dit Florence. Tu ne comprends pas ? C'est pourtant évident.

Non, dit Bret. Je ne comprends pas. D'accord ?

Bretagne, nous sommes en train d'humaniser la machine, dit Florence. Rejoins le programme qui humanise la machine.

Ah ? dit Bret.

Oui, dit Florence. Je ne peux pas y arriver sans toi. Personne ne le peut.

Bret se cache toujours les yeux avec ses mains.

Explique-toi, elle dit derrière ses mains.

Bon, dit Florence. La machine ne fonctionne que parce que les humains la font fonctionner et que les humains lui permettent de fonctionner. D'accord ? Tu me suis ?

Ouais, ouais, dit, Bret.

Alors j'ai eu l'idée d'utiliser la machine. De lui demander d'œuvrer pour moi, pour changer un peu, dit Florence. Et elle a dit oui. Tu as dit oui.

Oh, dit Bret en ne voyant toujours que l'intérieur de ses mains. Et comment tu vas me payer pour ce boulot qui ne présente absolument aucune perspective d'avenir pour moi ?

Avec mon respect, dit Florence. Pour ta participation. C'est notre dette envers la société.

Tu te crois vraiment intelligente, dit Bret.

Je le suis, dit Florence. J'écirai des livres. Un jour, tu liras le livre que j'aurai écrit sur toi.

C'est une promesse ou une menace ? demande Bret.

Florence rit.

À toi de me le dire, machine, elle dit.

À la fin, Bret se retourne, retire ses mains de son visage et regarde Florence droit dans les yeux.

Ce que je ne comprends pas, elle dit, c'est pourquoi moi ? Pourquoi moi et pas n'importe quelle autre personne qui descendait du train ? Il y avait plein d'employés de Sa4A dans ce train. On était nombreux à aller prendre notre service, eux aussi sont passés devant toi ce matin-là. Alors pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'avais ? Qu'est-ce que tu as vu en moi rien qu'en me regardant qui t'a fait penser, celle-là, plutôt que l'autre là-bas, ou là-bas ?

Bretagne, dit Florence.

Quoi ? dit Bret.

Gof.

Qu'est-ce que Gof veut dire ?

Go fuck yourself, dit Florence.

Bret soupire.

On a de la chance, c'est là où on va demain, elle dit.

Où ça ?

L'endroit que tu m'as montré. Le parcours de gof, dit Bret.

Et tu me demandes pourquoi c'est toi que j'ai choisie, dit Florence.

Elle lève les bras au ciel comme le présentateur d'une émission pour enfants.

Ensuite, dans sa chambre, Bret s'allonge sur le lit et passe d'une émission sur des pitbulls qui vont être soit euthanasiés soit sauvés de l'obligation d'être légalement éliminés, à un épisode de *The Apprentice* où les crétins qui ont signé pour ça fabriquent des beignets à des parfums que personne ne paiera jamais pour manger, avant d'être humiliés comme d'habitude, dans la deuxième partie de l'épisode.

Elle se demande si à son réveil, le lendemain, elle découvrira la chambre de Florence vide, et Florence envolée.

Elle sait que ça ne sera pas le cas.

Elle sait que Florence sera là, sans aucun doute.

Dans le zoo près de l'hôtel, un animal émet un cri, un pialement, pour utiliser un vieux mot de l'histoire et des chants. En tout cas un mot qu'elle n'a elle-même jamais utilisé. Mais c'est un bon mot. Il a l'air de piauler, ce cri.

Elle pense à tous ces animaux différents qui ne sont qu'à un jet de pierre.

Putain de bordel de Dieu. Dans un instant, elle va se demander ce que ça ferait de baiser avec un bison, ou un pingouin, allez savoir quoi.

Je vais me raconter une histoire avant de dormir, elle pense.

Il était une fois une surveillante pénitentiaire sur un coup. Lequel ? C'était à la fois mystérieux et très simple. Ça pouvait lui coûter son

poste. Ou alors, lui permettre d'avoir un meilleur boulot. Ça pouvait changer sa vie professionnelle. Mais ça pouvait aussi dépasser le cadre du travail. Ça pouvait changer sa vie tout court.

Dans tous les cas, elle ne pouvait pas ne pas le faire, elle ne pouvait pas ne pas avoir fait ça.

Elle n'a pas le choix.

Elle sait que l'histoire au sujet du bordel est crédible. La fillette dans la chambre au bout du couloir avait très bien pu entrer dans la maison de passe pour leur mettre ça sous le nez, les faire se sentir mal et les faire agir comme ils ne l'avaient jamais fait, les faire arrêter tout ce qu'ils faisaient, ouvrir les portes et les fenêtres et détourner le regard pendant que les filles s'enfuyaient.

Elle s'imagine la tête ahurie des types. Elle ressent leur colère quand l'effet de choc de Florence se dissipe, qu'ils se rappellent qui ils sont et la quantité d'argent qui vient de filer par la porte.

Mais comment cette fillette a réussi à faire ça sans être ni violée ni tuée, et sans la protection d'une armée de gardes du corps, ça, Bret ne parvient pas à le comprendre.

Il est possible aussi que les gens qui possèdent l'endroit aient été changés par cette histoire, et par Florence, réellement changés, pour de bon, au niveau de leur vie. Plutôt que d'avoir vu trouble pendant une heure, et puis de revenir à leurs habitudes.

Bret les imagine se laver, puis faire le ménage dans les chambres fétides, jeter les draps fétides, traiter avec douceur ce qu'il reste de filles et de femmes puis les laisser partir, nettoyer, s'excuser, leur donner la part d'argent qu'elles ont gagnée, et rejoindre le monde avec quelque chose de la liberté que ces filles et ces femmes pensaient avoir en venant ici.

Elle éteint la télévision.

Elle se glisse dans le lit d'hôtel.

Elle réfléchit dans l'obscurité et dans le bruit de la créature qui piaule, ce n'est pas un bruit désagréable, ce n'est pas un bruit inquiet, c'est un bruit qu'elle n'avait encore jamais entendu, un bruit nouveau, le cri d'un animal qui communique aux humains et à d'autres animaux qu'il est

coincé dans un zoo, il se demande s'il y a quelqu'un dans les parages qui parle sa langue. Il aimerait discuter du fait d'être coincé dans un zoo. Il aimerait dire, Est-ce qu'il y a d'autres vies possibles pour moi à part celle-ci, ici ?

La fillette est quelqu'un ou quelque chose en provenance d'une légende ou d'une histoire, le genre d'histoire qui à la fois ne parle pas de la vraie vie, mais qui est en fait la seule façon de comprendre quelque chose sur la vraie vie.

Cette fillette contraint les gens à se comporter comme ils devraient, ou comme s'ils vivaient dans un monde meilleur.

Go Fuck Yourself.

Bret rit dans le noir.

C'est quoi, le chic réfugiés ?

Elle est, quelle est l'expression ?

Encore une vieille expression issue de l'histoire et des chants.

Quelqu'un de bien.

OceanofPDF.com

Mais on en arrive au moment de l'histoire où la fillette va finalement lui jouer un sale tour.

Ce n'est, ce n'était donc pas, quelqu'un de bien.

Ou alors si c'est quelqu'un de bien, tout ça ne concerne pas, tout ça n'a jamais vraiment concerné Bret.

Alors rien à foutre.

La camionnette roule vers le Tesco. Elle s'arrête sur le parking, la conductrice coupe le contact, tout le monde descend et dit au revoir au réalisateur, puis sur le chemin du magasin, la femme parle de *la soupe de ma mère* en énumérant tous les ingrédients. Poireaux, céleri, carottes, une grosse pomme de terre, une gousse d'ail, quelques brins de thym.

Elle a plusieurs fois prononcé ces mots, *soupe de ma mère*. C'est peut-être une référence codée à la mère de Florence, mais peut-être aussi tout simplement des paroles sans intérêt sur la mère de cette femme qui fait de la soupe.

Le Tesco est comme en Angleterre. C'est l'un de ces immenses Tesco qui contiennent même un bureau de Poste. Avec un présentoir de cartes postales de l'endroit où elles se trouvent. Bret s'arrête, en prend une, un monstre du Loch Ness en dessin humoristique dans un vrai lac. Elle songe un instant à envoyer une carte postale. Mais à qui ? À sa mère ? À Stel ? Torq ? Josh ?

Comme si elle était en vacances.

Quand elle se dit ça, sa vie véritable lui revient comme si une créature morte vivante prenait possession d'elle. Cette créature qui pèse sur ses épaules se déplace vers Florence au rayon des légumes, elle se retourne et se déplace vers les sachets de salade, et ses épaules lui semblent aussi lourdes et mortes que celles d'un mort dans ces vieux films où un

scientifique crée un individu à partir de morceaux d'autres individus morts.

D'un instant à l'autre, quoique Bret l'ignore, la femme et Florence vont la planter là.

Elles se rendent aux toilettes pour femmes, où tout à coup, une longue file de femmes se forme derrière elles, si bien que Bret ne peut pas les rejoindre.

Elles entrent, mais elles n'en ressortent jamais. Quand Bret atteint enfin les toilettes et qu'elle les cherche, elles ne se trouvent dans aucune cabine.

Là, elle redescendra les allées du supermarché en courant. Elle courra jusqu'au parking.

Elle aura disparu, la fillette aura disparu sans son cartable.

Ça paraîtra urgent à Bret de rendre son cartable à la fillette.

Puis elle s'en voudra. De s'être fait avoir. Parce que tout ça, ça ne parlait pas d'elle, en fin de compte. Elle n'a jamais vraiment fait partie de cette histoire.

Elle n'a été qu'une figurante.

Elle était là pour filer un coup de pouce.

Elle restera sur le parking avec le réalisateur perdu à l'endroit où se trouvait la camionnette. Et là, Bret ressentira le mot perte comme jamais, sauf quand elle avait l'âge de cette fille, et que son père était mort. Le monde vacillera. Elle sera perdue comme quand on se penche par-dessus le garde-corps d'un navire à la recherche de quelque chose dans les profondeurs de la mer, mais que le navire ne fait que fendre la surface.

Appelez un taxi, dira le réalisateur.

Une seconde, elle dira.

Je vais faire ça, putain ? elle pensera.

Elle composera le numéro de la hotline de Sa4A international 24 h/24.

Comment il s'appelle, déjà, ce champ de bataille ? elle demandera en attendant qu'ils décrochent.

Ça c'était Bret en automne.

C'est le printemps maintenant. Voici une fenêtre (de celles qui s'ouvrent) sur le printemps de la SP Bretagne Hall dans le centre de rétention Printemps, par exemple une journée de la fin mars, un mardi après-midi typique.

Elle effectue son service avec Russell.

Il rit comme une baleine face au bol vide que quelqu'un a déposé devant la porte du Kurde en grève de la faim. Il imagine que Bret a mangé ce qu'il y avait dans le bol puis a déposé le bol pour narguer le dét kurde.

Elle ne trouve pas ça drôle.

Qui a mangé ça, si c'est pas toi ? demande Russell à Bret. C'est toi, espèce de sale gloutonne.

Bret ne dit rien pour ne pas énerver Russell. Russell est un connard. Mais ici, c'est son ami, non ? Et ici, il faut avoir des amis.

Elle n'a pas eu de promotion.

Elle n'a rien eu de la part de la direction, même si Stel lui dira que, d'après ce qu'elle a entendu au bureau, les grands chefs de Sa4A ont été reconnaissants de son appel, notamment parce qu'ils ne parvenaient pas à obtenir de la part du technicien une reconnaissance faciale de la fillette, en partie à cause de l'angle, de l'âge et de l'ethnie. Stel regrette que la reconnaissance faciale fonctionne mal sur les Noirs, à cause de quoi on se trompe dans les interpellations, parfois, on se trompe même de genre, en partie parce que le système, allez savoir pourquoi, fonctionne mal.

Et aussi, lui dit Stel, c'est grâce à Bret, et la direction sait que c'est grâce à elle, que Sa4A et la PJ sont parvenus à *identifier les meneurs* et travaillent à *démanteler un nouveau groupe clandestin qui utilise le réseau ferré* d'un bout à l'autre du pays, un réseau utilisé par des

activistes cyniques qui aident et soutiennent des immigrés illégaux pour des bénéfices illégaux, et que son coup de pouce sera bien consigné dans son dossier et valorisé le jour où on cherchera quelqu'un pour une promotion.

La mère ? On raconte qu'elle a été expulsée.

Mais on raconte aussi qu'elle a été interpellée, détenue deux mois, puis relâchée en douce par crainte d'attirer l'attention des médias (elle a une histoire, maintenant), qu'elle sera de nouveau interpellée quand l'attention sera retombée.

La fillette ? Légalement, elle ne peut pas être arrêtée, expulsée ni rien avant ses dix-huit ans et qu'elle devienne légalement citoyenne ou pas, selon qu'elle a des papiers officiels ou pas.

C'est une information que Bret ne détient pas.

En octobre, se sont attroupés autour de Bret des membres du personnel en provenance des ailes voisines, trois fois, dans les toilettes des femmes pour lui demander qu'elle leur raconte tout.

Elle leur a raconté être arrivée sur le champ de bataille en taxi juste à temps pour voir les camionnettes de Sa4A surgir sur le parking.

Elle a omis de dire qu'elle a observé les uniformes envahir le paysage, qu'elle s'est enfuie dans la direction opposée, passant par les chemins et les champs, parmi des touristes et des gens en visite guidée jusqu'à s'arrêter, pliée en deux, pour vomir ses tripes au pied d'un panneau Action de Conservation.

Ce qu'elle a dit, c'est à peu près ça :

C'était comme de l'hypnose. Pas que sur moi, mais aussi sur plusieurs personnes qui travaillent pour les chemins de fer, ainsi que la réceptionniste à l'Holiday Inn. Je l'ai vue faire sur d'autres sans comprendre que ça agissait sur moi aussi. Comme quand Derren Brown réussit à faire faire à des gens à la télé des choses sans que ceux-ci sachent ce qu'ils font ni pourquoi. Je m'en suis à peine rendu compte. Je pense qu'elle a aussi réussi à hypnotiser le système de reconnaissance faciale. Si on peut le faire sur une personne, j'imagine qu'on peut le faire

sur des appareils. Il y a beaucoup de machines conçues pour nous écouter. Pourquoi elles n'écouteront pas les gens pour de bon ?

S'ensuivent plein de blagues sur les grille-pain élitistes progressistes, les sèche-cheveux au cœur qui saigne, les lave-linge politiquement corrects.

Trois jours après son retour au travail, les gens connaissaient son histoire et ils ont cessé de s'y intéresser. Le quatrième, même les déts ne lui posaient plus de questions.

Par une soirée d'hiver, elle a écouté la chanson de Noname qui s'appelle *Self*, la fillette lui avait dit que c'était sa préférée.

Elle a été surprise de voir à quel point certaines paroles étaient vulgaires. Ça contient beaucoup de gros mots. Une fille de douze ans ne devrait pas écouter ce genre de musique. Ce n'était pas bien pour son éducation.

Après ça, passe la chanson de Nina Simone sur comment tout allait s'arranger – en fait, Bret avait deux images en tête, l'une d'un chat de Disney comme dans le vieux dessin animé *Les Aristochats*, et l'autre d'un vrai chat, celui que les garçons de l'autre côté du parc avaient collé à un arbre avec de la Superglue quand Bret avait douze ans.

Une parole de Noname lui trottait dans la tête. Celle qui disait quelque chose sur une chatte qui rédige un mémoire sur le colonialisme.

Bret a regardé le mot colonialisme dans un dictionnaire en ligne pour se rappeler ce que c'était exactement.

Doctrine visant à légitimer l'occupation, la domination politique et l'exploitation économique de territoires par certains États.

C'est une drôle d'image, une chatte qui rédige un mémoire. Peut-être que cela signifie qu'à l'université, il n'y a que des chattes. Oh c'est bon, ça.

Mais cette fillette était brillante, follement brillante. Elle devait faire partie des enfants les plus intelligents de sa promo à l'école. Bret a encore son cahier sur l'hélium, et elle a toujours, dans son placard sous les pulls, son cartable. Avec une trousse remplie de crayons de toutes les

couleurs. Certains soirs, quand elle ne traîne pas sur le Net, Bret lit des choses dans le cahier, ces pages amusantes sur le *réalisme*, ces choses débiles que les gens disent ou twittent. À la façon dont la fillette les a organisées sur la page, Bret a compris que certaines se répondaient, comme dans un dialogue, les trucs de droite qu'adressait telle personne à telle autre, sur un ton plus autoritaire, ses propos sur la terre, le temps, ou encore sur sa saison préférée, ceux de cette personne sans visage affirmant à quel point les gens sont utilisés par la technologie qu'ils croient utiliser, ces choses stupides que les gens envoient à d'autres sur twitter et auxquelles répond l'histoire de la fille qui refuse que les gens la fassent danser jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Assez souvent, Bret sort le cahier pour relire l'histoire des villageois.

Mais elle finit systématiquement par se sentir mal lorsqu'elle lit le cahier de l'hélium.

L'une des raisons, c'est qu'au début, sous les mots, ÉLEVEZ MA FILLE, il y a, dans une écriture plus mature : *tout au long de ta vie les gens seront toujours prêts à te dire que ce que tu racontes, c'est du vent. Parce que les gens aiment bien rabaisser les autres. Mais je veux que tu écrives tes pensées et tes idées dans ce cahier parce que ce cahier et ce que tu écris, ça t'aidera à décoller tes pieds du sol, et même à t'envoler comme un oiseau, parce que le vent, ça ne fait pas qu'emporter, ça permet de voler, ça aide à s'élever.*

Ce paragraphe écrit à la main ennuie vraiment Bret.

Sa mère ne lui a jamais donné de cahier comme ça, elle ne lui a jamais fait faire de cahier comme ça.

Parfois, elle se dit qu'elle pourrait rechercher l'école de la fillette. Elle pourrait aller rendre le cahier et le cartable à cette école, ils auront peut-être une adresse où les faire suivre.

La fillette avait parlé d'un petit frère, aussi.

Bret se demande où il est. Peut-être qu'elle pourrait le retrouver et lui donner le cahier pour qu'il le rende à sa sœur.

Vivunt spe.

Ou alors, elle pourrait brûler le cahier et jeter le cartable.

Elle ne sait pas encore ce qu'elle va finir par faire.

Josh lui répond au bout d'une semaine après son message depuis le train.

C'est vivre dans l'espoir ou qu'ils vivent dans l'espoir. Un truc comme ça. Conjugaison inhabituelle. Suppose que tu as depuis cherché sur Google. J'espère que tu te portes bien, Bret. Jx.

Qu'il écrive son nom à la fin du message comme ça, c'était comme s'il se montrait condescendant à son égard.

En mars, elle n'aura toujours pas revu Josh.

La première fois qu'elle a fait équipe avec Torq à son retour d'Écosse, elle lui a dit qu'elle était allée dans son pays.

On m'en a parlé, il a dit. Je suis au courant des dernières nouvelles. Tu étais où exactement, Bretania ?

Elle lui montre une carte sur son téléphone.

Ici. Puis là. Et là.

Il a désigné un endroit sur la carte pas très loin de l'un de ceux où elle était allée, et il a dit quelque chose qu'elle n'a pas compris parce que c'était dans cette langue qui fait se fondre les sons les uns dans les autres, caractéristique de la région.

Fàsaidh leanabh is labhraidh e faclan a theanga fhèin, faclan a dh'fhoghlamaicheas na h-uibhir den t-saoghal dha nach eil nam faclan ann. Ach, dhan leanabh's gach fear is tè a dham bheil a dhàimh, tha brìgh sna faclan sin agus is eòl dhaibh am brìgh. Èist rium, bi an leanabh sin is greim aca, bhon fhìor-thoiseach. Air gach sian, dorch is soilleir, trom is eutrom, a thig an rathad.

Allez savoir pourquoi, rien que d'entendre ça, ça l'a énervée. Elle en a eu les larmes aux yeux. Comme quand les autres l'embêtaient à l'école et qu'elle faisait semblant de ne pas être intelligente. Puis Torq a aggravé la situation en souriant comme s'il l'aimait vraiment bien tout en prononçant ces sons impossibles.

Elle avait mal à la gorge, comme quand on se retient de pleurer. C'était cette langue qui lui faisait mal.

Ce que ça veut dire, il disait, traduit grossièrement, et en perdant toute beauté au passage, c'est ça :

« Un enfant grandit en prononçant des mots dont tout le monde lui dit que ce ne sont pas des mots. Pourtant, l'enfant et ses proches savent que ces mots ont un sens, et ils en comprennent le sens. Écoutez-le, car cet enfant sera bien outillé dès le départ. Pour tout, l'obscurité et la lumière, le lourd et le léger, tout ce que la vie apportera à l'enfant. »

D'accord, a dit Bret. Si tu veux.

Ça s'appelle *La langue vivante*, dit Torquil. Smior na càinain. C'est un poème. Qui est gravé dans mon cœur, Bretania, comme la reine d'Écosse Marie Stuart et Calais.

Souvent, j'ai aucune idée de ce que tu racontes, mec, elle a dit.

Hum hum, il a dit. Mais je suis bien outillé pour ça.

Tous ces trucs à la *Most Haunted* de Really Channel qu'on t'a appris dans ton enfance là-haut, ça a dû te griller le cerveau, elle lui lance dans le couloir pendant que sa gorge vibre.

Ça vibrait comme si elle était la corde d'un instrument de musique qu'on faisait sonner malgré elle.

Il ne devrait pas y avoir plusieurs langues en Angleterre.

En Grande-Bretagne. Elle voulait dire en Grande-Bretagne.

À partir de là, elle se retrouve plus souvent à traîner et à demander à faire équipe avec Russell.

Elle est désolée, pour le gréviste de la faim.

Mais elle n'y peut rien.

Elle ramasse le bol et le donne à l'un des déts affecté à la cuisine pour qu'il le rapporte là-bas.

Fin de la journée.

Devant le CRA, les petites haies n'en forment plus qu'une seule. On ne voit plus où une plante finit et où l'autre commence.

Elle est à genoux en train de briser un rameau quand Stel passe.

Ça va, Bret ? Tu as perdu quelque chose ?

C'est bon, je l'ai retrouvé, merci, dit Bret.

À cette heure, la semaine prochaine, ça sera agréable, il y aura plus de lumière à cause du changement d'heure, dit Stel.

Bret acquiesce.

Ouais.

Elle met la main dans la poche où elle a glissé le rameau. Dans le train, elle écrase une feuille et la porte à son nez pour respirer l'odeur de la couleur verte.

Qu'est-ce que tu fabriques avec tout ce buis ? demande sa mère le lendemain matin quand elle entre dans sa chambre et découvre le tas de rameaux, certains tout secs, vieux, ternes, d'autres verts, frais et luisants, sur la table de Bret parce que Bret est encore au lit bien après la sonnerie du réveil et que sa mère a dû venir pour qu'elle se lève.

Du buis.

Qui aurait cru que sa mère saurait quel genre de plante c'était ?

Sa mère donne l'impression de ne jamais savoir quoi que ce soit, mais en fait elle sait plein de choses.

La télé est déjà allumée sur la chaîne d'info 24/24 BBC News, comme d'habitude. Ça beugle dans le salon. Toujours les mêmes catastrophes. Je me demande bien ce qui va se passer, etc. Le même bruit. Les mêmes mêmes, encore et encore, tout ce bruit *qui ne signifie rien*. Une expression dont elle se souvient de l'école. Du William Shakespeare. Ils l'avaient lu en classe à tour de rôle. Un type s'empare d'un royaume. Mais les fantômes s'en prennent à lui, les arbres constituent une armée et marchent sur lui.

Elle se lève.

Elle s'habille.

Sa mère a pris les rameaux de buis pour les jeter à la poubelle. Bret les retrouve dedans quand elle va jeter son sachet de thé.

Il faut que j'arrête de ramener du travail à la maison, elle se dit.

Mais pour l'instant ? C'est encore le mois d'octobre.

Il reste à traverser une campagne qui se prépare pour l'hiver.

Sur l'ancien champ de bataille, les touristes d'automne vont d'un drapeau à l'autre, lesquels marquent les endroits où se tenaient les différentes armées.

Ils passent devant le Puits de la Mort. Ils prennent des photos du Cairn du Mémorial. Ils visitent la seule maison encore debout qui se trouvait déjà là le jour de la bataille.

Ils se penchent vers les inscriptions gravées sur les pierres basses, le nom des clans qui sont tombés à tel endroit le jour où l'armée jacobite menée par Charlie le Français d'Écosse a lutté contre l'armée menée par son cousin Billy l'Anglais d'Allemagne, dans la neige fondue et la grêle d'un printemps froid, les soldats de l'armée de Billy, qui avaient été battus à plates coutures par ceux des Highlands lors des précédentes batailles, ont perfectionné depuis la perforation de biais à la baïonnette et à l'épée ainsi que la nouvelle position à genoux/debout pour tirer et recharger à la suite, et ils ont gagné, et les gens du coin, hommes, femmes et enfants qui comptent les cadavres sur la route entre Culloden et Inverness doivent se cacher des tuniques rouges pour ne pas finir eux-mêmes en viande sanglante.

Rembobinage depuis cet aperçu historique 272 ans plus tard, à une demi-année près.

Le champ de bataille du jour :

Une enfant court sur l'herbe par-dessus les os des morts et bondit dans les bras d'une jeune femme.

Vous imaginez un cœur bondir ? C'est à ça que ça ressemble.

La jeune femme serre l'enfant contre elle.

Elles restent comme ça, et c'est comme si le monde ne pouvait que les envelopper.

Puis une troupe de gens en uniforme court vers elles sur l'herbe. De loin, on dirait une scène de comédie avec un silence à la *Keystone Kops*, ils sont si nombreux à courir et avec une telle fureur vers une femme et un enfant.

Les uniformes n'ont aucun mal à les encercler. La jeune femme et l'enfant ne s'enfuient pas. Elles restent blotties l'une contre l'autre comme si elles ne formaient qu'une seule personne.

Les gens en uniforme les séparent.

Elles sont conduites au parking principal.

L'enfant est placée à l'arrière d'une camionnette et la femme menottée dans une autre.

Les camionnettes démarrent et s'en vont.

Des touristes qui ont assisté à la scène suivent la femme, l'enfant et les gardes de loin jusqu'au parking. Quelques personnes sur le parking, y compris des acteurs sortis de l'accueil habillés comme autrefois, on dirait des fantômes, des fantômes issus des deux camps de la bataille, les regardent monter de force dans les camionnettes.

Un acteur sort un téléphone de son costume et filme la scène. Plusieurs personnes sortent leur téléphone pour l'imiter. Quand ils brandissent leurs téléphones, des gens en uniforme Sa4A se précipitent en agitant les bras pour leur crier d'arrêter de filmer.

Les gens continuent quand même à filmer. Ils filment les camionnettes qui s'en vont.

Une fois les camionnettes disparues, ils filment la femme blanche qui hurle au beau milieu de la route à l'intention des camionnettes, comme si ça pouvait changer quelque chose. Ils la filment alors qu'on la met dans un véhicule de police. Ils filment la voiture qui part avec cette femme à l'intérieur.

Ils filment l'homme qui assiste à la scène puis qui s'approche et demande à ceux qui ont tout enregistré avec leurs téléphones s'il peut avoir leurs coordonnées.

Ils lui demandent, Qu'est-ce qui vient de se passer ? Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi, cette histoire ?

De retour sur le sentier, vers les tombes de la guerre ou à l'accueil, où il fait plus chaud que dehors. La reconstitution en images de synthèse à 360 degrés de la dernière bataille ayant eu lieu sur le sol britannique est réputée excellente, on s'y croirait. Sept cents habitants des Highlands qui meurent en trois minutes, audioguide gratuit avec GPS. Prix raisonnable, très bien noté, cinq étoiles ou presque toujours sur TripAdvisor.

Et c'est tout, en tout cas, pour l'instant.

Fin de l'histoire.

Enfin, presque.

OceanofPDF.com

Avril.

Le mois qui nous apprend tout.

Les jours les plus froids et les plus mauvais de l'année peuvent se produire en avril. Aucune importance. C'est le mois d'avril.

Ce nom vient du romain *Aprilis* et du latin *aperire* : ouvrir, découvrir, rendre accessible, retirer tout ce qui nuit à l'accessibilité. Il provient aussi peut-être en partie d'Aphrodite, la déesse grecque de l'Amour, dont l'inconstance joyeuse avec plusieurs dieux correspond à l'inconstance de ce mois pluvieux/ensoleillé.

Le mois du sacrifice et le mois de l'enjouement.

Le mois du rétablissement, des fêtes de la fertilité. La terre et les bourgeons ont éclos, les créatures ayant dormi tout l'hiver se sont réveillées et sont en train de procréer, les oiseaux ont construit leur nid – des oiseaux qui à cette époque l'année précédente n'existaient pas – et sont occupés à donner naissance aux oiseaux qui les remplaceront à la même époque l'an prochain.

Le mois du premier coucou, le mois de l'herbe.

En gaélique, ce nom signifie *le mois que les idiots confondent avec mai*. Le jour du poisson d'avril marque sans doute aussi ce qui était auparavant la fin des célébrations de la nouvelle année. L'hiver a son épiphanie. Les cadeaux du printemps sont d'une tout autre nature.

C'est le mois des déités mortes qui reviennent à la vie.

Dans le calendrier révolutionnaire français, avril, qui comprend les derniers jours du mois de mars, s'appelle Germinal, c'est le mois du retour aux sources, aux graines, le mois de la germination, raison pour laquelle, peut-être, Zola a donné ce titre révolutionnaire à son fameux roman, qui porte sur un espoir sans espoir.

Avril l'anarchique, le dernier mois, le grand lien du printemps.

Si vous passez devant un buisson ou un arbre, vous ne pourrez pas ne pas l'entendre, ce bourdonnement mécanique, la nouvelle vie déjà à l'œuvre, l'usine du temps.

OceanofPDF.com

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Je suis par-dessus tout redevable aux réfugiés et détenus qui m'ont raconté ou écrit ce que ça fait d'être enfermés indéfiniment dans les centres de rétention du Royaume-Uni, tout particulièrement l'ami anonyme qui m'a raconté la vie quotidienne dans les CRA de ce pays.

Merci, Simon,

merci, Anna,

merci, Hermione, Ellie, Lesley B., Lesley L., Sarah C. et les équipes d'Hamish Hamilton et de Penguin.

Merci, Andrew,

merci, Tracy,

et toute l'équipe de Wylie.

Un immense merci à Tacita Dean.

Merci, Julie Fowlis et Raghnaid Sandilands.

Merci, Rachel Foss, Gerri Kimber, Andrea Newbery, Howard Nelson.

Remerciements tout particuliers à Kate Thompson et Lucy Harris.

Merci, Mary.

Merci, Xandra.

Merci, Sarah.

OceanofPDF.com

*L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2019
par Hamish Hamilton, sous le titre :*

SPRING

Jaquette : © Gettyimages

ISBN : 978-2-246-81912-7

© 2019, Ali Smith.
Tous droits réservés.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2022, pour la traduction française.

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)
[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Du même auteur](#)

[Dédicaces](#)

[Exergues](#)

[Partie 1.](#)

[Maintenant ce qu'on veut pas...](#)

[C'est de nouveau le moment,...](#)

[Il est 11 h 09...](#)

[Quand il songe à sa...](#)

[La veille au matin, un...](#)

[11 h 29. Une voix...](#)

[Mars dernier. Cinq mois avant...](#)

[Toujours 11 h 29. Richard...](#)

[Un avis de décès paraît...](#)

[Avril dernier. Le dernier mois...](#)

[Alors si vous aviez l'amabilité...](#)

Un samedi soir d'octobre, deux...

11 h 59. La voix...

Février. La première abeille de...

Partie 2.

Ne vous trompez pas sur...

C'est quand vous voulez. Prenez-le....

C'est au mois de septembre...

Un après-midi... Torq lui raconte...

Voici certaines des choses que...

Que devient Josh ? Qu'est-ce...

Voici certaines des choses que...

Puis il s'est passé ça....

Bien bien plus tôt le...

Ce que le directeur de...

La veille au soir, pour...

Puis, quand elles atteignent la...

Mars. Un mois qui peut...

Partie 3.

Maintenant 140 secondes de réalisme...

C'était le moment de l'année...

[12 h 33 sur la...](#)

[1er avril 1976 : jour...](#)

[13 h 05 quand il...](#)

[13 h 33 à l'horloge...](#)

[C'était le mois d'octobre. C'est...](#)

[Assez du réalisateur et de...](#)

[Quelques secondes après avoir dit...](#)

[La veille au soir au...](#)

[Mais on en arrive au...](#)

[Ça c'était Bret en automne....](#)

[Mais pour l'instant ? C'est...](#)

[Avril. Le mois qui nous...](#)

[Crédits et remerciements](#)

[Copyright](#)

[OceanofPDF.com](#)

1. En français dans le texte original.

OceanofPDF.com

-
1. Pension allemande, nouvelle « La flambée », traduit de l'anglais par Charles Mauron, Stock, 1984.
 2. Traduction de Félix Rabbe, Éditions du Sandre, 2007.

OceanofPDF.com